LES DEVOIRS DE LA VIE CIVILE, DEDIEZ AU ROY. [I.P.I.] - A PARIS : CHEZ CHARLES...

Jean Pic

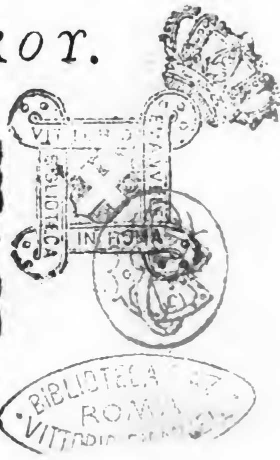



NAZIONALE
BIBLIOTECA
VITT. EMANUELE
13
24 S
16

LES DEVOIRS DE LA VIE CIVILE,

DEDIEZ AU ROY.





A PARIS,
Chez CHARLES ANGOT, ruë
saint Jacques, au Lion d'Or.

M. DC. LXXXII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Camerucci D. R.





AU ROY.



IRE,

Si je prens la liberté de vous offrir Les Devoirs de la vie Civile, *ce n'est que pour rendre à Vostre Majesté ce qui luy appartient. I'avouë que j'aurois esté embarassé à les décrire si je n'a-*

vois osé porter ma veüe, jusqu'à elle, & si je n'eusse étudié ses sentimens & sa conduite. En effet, SIRE, *quelle idée aurois-je pû donner de ces qualitez si rares, qui sont le bon-heur de la societé, que celle que V. M. m'en a fournie, & quel autre modelle me pouvois-je proposer que celuy du plus honneste-Homme de son Royaume? Le desodre du siecle ne nous laisse voir l'équité qu'en éloignement; mais elle paroît en V. M. dans son naturel. La politesse, & la probité, dont l'une produit l'agréement, & l'autre la seureté du commerce de la vie, se répandent dans toutes vos actions, & V. M. n'a pas moins de soin de joindre l'honnête-Homme avec le Heros, que le Heros avec le Monarque. On est si penetré de ce sentiment,* SIRE, *que*

l'on ne connoît pas de plus ſeur moyen pour plaire à V. M. que de tenir une conduite de probité; & ſi l'idée qu'on a de la voſtre ne change pas tout-à-fait les mal-honneſtes gens, du moins les force-t'elle à ſe cacher & à ſe contraindre. On a veu de tout temps qu'à la Cour, où l'ambition gâte d'ordinaire le naturel, & où la corruption du dedans, fait prendre tant de ſoin du dehors, on a affecté de beaux ſentimens; mais jamais on ne s'eſt tant étudié à les faire paroître ſinceres; parce qu'on ſçait quelle eſt l'averſion de V. M. pour l'honnêteté contrefaite. L'union & l'intelligence de vos Peuples, SIRE, le bon ordre étably dans voſtre Royaume, la regularité de tous les Corps qui le compoſent, les Loix maintenuës dans leur vigueur, la diſcipline & la

moderation des Gens de Guerre, la fausse bravoure entierenent hors d'usage ; tout cela n'est autre chose que le caractere de vostre Esprit, qui se communique & qui preside dans toutes les parties de vostre Estat. Mais, SIRE, tandis que vous faites la felicité de vos Sujets, & qu'ils joüissent seurement du bon-heur de se voir gouvernez par la douceur & par l'équité, bien plus que par la force & par la crainte ; le merite de vôtre Esprit & de vôtre cœur ne trouve pas moins d'admiration parmy vos Ennemis, que vos Armées victorieuses y ont produit de consternation & d'étõnement. On sçait que la plûpart des Heros uniquement attachez aux vertus militaires, ont souvent negligé les autres, ou ne les ont pratiquées que par ostentation ou par politi-

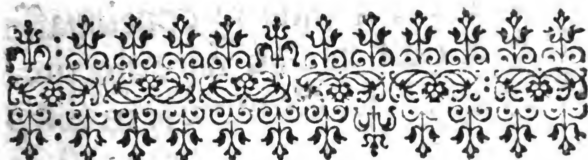
que: Mais V. M. SIRE, qui feroit peu de cas de sa gloire si elle ne se soûtenoit par tous les endroits, s'y porte également par inclination & par devoir. Aussi lors que la Renommée réveille la ialousie des Nations les plus éloignées, en les instruisant de vos actions heroïques, lors qu'elle leur apprend les rares qualitez que vous avez receües du Ciel, elle ne les force pas moins à se plaindre en secret contre le sort, qui ne vous les a point assuietties. Ces qualitez inimitables, SIRE, étouffent même le ressentiment de vos conquestes dans la plûpart des Souverains que le progrez de vos Armes a fait trembler; & malgré la frayeur qu'ils ont de dépendre un iour de V. M ils sont forcez de luy donner toute leur estime, & de la regarder au dessus

d'eux autant par la superiorité de merite, que par le nombre de ses victoires. C'est sur ce merite éclatant, SIRE, *que i'ay conceu le dessein de cét Ouvrage; heureux si i'en ay donné une assez noble idée pour plaire à V. M. & pour desabuser les hommes de leurs erreurs. Ie suis avec un tres-profond respect,*

SIRE,

De Vostre Majesté,

Le tres-humble, tres-obeïssant;
tres-fidelle Sujet & Serviteur.
I. P. I.



PREFACE.

QVAND je commençay cét Ouvrage, je n'avois rien moins dans l'esprit que la veüe de l'impression, le pur hazard m'y engagea. Vne personne de merite qui a beaucoup de pouvoir sur moy, m'obligea de luy donner quelques maximes sur les Devoirs de la Vie Civile, pour s'en servir dans le monde, dont elle n'avoit pas encore beaucoup d'usage. Le premier cayer que je luy envoyay ne luy déplust point; elle le communiqua à quelques-uns de ses amis; le sujet leur parût assez utile; & ils souhaiterent tous ensemble avec quelque sorte d'em-

preſſement, que je continuaſſe dans le deſſein d'en faire un preſent au public. Comme je m'etois deja embarqué,& qu'il me reſtoit peu, pour remplir le projet que j'avois formé; je me rendis à leurs raiſons; le Lecteur jugera ſi j'ay mal fait. Il eſt inutile de relever icy la matiere que je traite, elle regarde la conduite des hommes dans la ſocieté publique, & toutes les obligations qui y ſont attachées; cela ſuffit pour en faire voir l'importance. Ie m'etonne ſeulement avec pluſieurs perſonnes de bon goût, que parmy tant de celebres Ecrivains nous n'en ayons preſque point qui nous en ayent rien laiſſé; & que chez les autres Nations, comme les Eſpagnols & les Italiens, à qui la politeſſe & l'honneſteté eſt moins naturelle qu'aux François,

on trouve tant de livres qui en traitent à fonds. Si cette production a le bon-heur de plaire au public, je pourray dans quelque temps luy en offrir un autre qui ne me ſemble pas moins utile, par l'uſage que j'ay reſolu d'en faire.



Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 18. Aoust 1680. Signé, Par le Roy en son Conseil LOUIS : Et scellé; Il est permis à I. P. I. de faire imprimer, vendre & debiter par tel Imprimeur ou Marchand Libraire qu'il voudra choisir, un Livre par luy composé, intitulé, *Les Devoirs de la vie Civile, en tous les Estats*, en telle marge, caractere & volume qu'il jugera à propos pendant dix années, à commencer au jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer pour la premiere fois; & défenses sont faites à tous Libraires & Imprimeurs de l'imprimer, d'en vendre & debiter d'autres impressions que de celles faites par les Libraires & Imprimeurs ausquels il aura cedé son droit, à peine de trois mille livres d'amande, & de tous despens, dommages, & interests, & aux charges portées par iceluy.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 11. *Octobre* 1680.

Signé C. ANGOT, Syndic.

Achevé d'Imprimer pour la premiere fois le 22. Fevrier 1681.

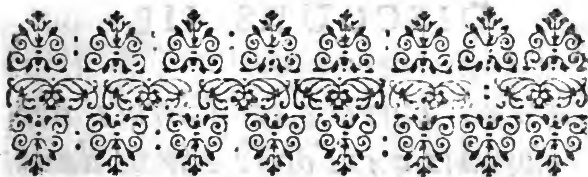


TABLE DES MATIERES.

DISCOURS PREMIER.

DISCOURS II.

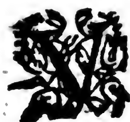
DISCOURS III.

DISCOURS IV.



LES DEVOIRS DE LA VIE CIVILE.

A M****



VOus voulez donc, M. que je vous diſe mon ſentiment, ſur le ſujet dont vous m'avez parlé tant de fois; & vous ne vous payez d'aucune des raiſons que je puis vous alleguer, pour vous faire trouver bon que je m'en diſpenſe. Je vous avoüe que vous ne m'enbaraſſez pas mediocrement. La veritable honneſteté eſt ſi peu connuë; elle eſt d'une ſi vaſte étenduë, que l'on court riſque d'en diminuer le prix en la décrivant. Elle

a des delicateſſes que le deſordre du ſiecle nous empéche de voir, & qu'un fonds d'inclination corrompuë ne nous permet pas même de retrancher. Tout le monde preſque aime mieux l'ignorer que de ſe voir ſollicité de renoncer à l'amour propre, en la connoiſſant. Et de tous ceux qui pretendent en beaux ſentimens, il eſt rare d'en voir quelques-uns qui la pratiquent de bonne foy. Vous en pourriez parler mieux que perſonne que je connoiſſe, & même bien plus utilement. Pour y reüſſir, il ne s'agit point ſeulement d'en ſçavoir toutes les regles auſſi bien que vous; il faut encore beaucoup ſentir ce que l'on remarque aiſement dans tout ce que vous faites. D'ailleurs les mal-honneſtes gens offrent tant de mal à dire d'eux, & je ſuis ſi peu fait à décrire, ny les bonnes qualitez, ny les défauts d'autruy, que j'ay lieu de craindre que vous ne ſoyez point content de la maniere dont je m'y prendray.

Mais c'eſt vous amuſer inutilement; je voy bien que je ne gagneray rien avec vous. On reſiſte foiblement, lors qu'on veut ſe défendre contre les perſonnes pour qui l'on a de l'eſtime, & de l'inclination; quoy que l'on ne ſoit que trop bien fondé pour craindre l'iſſuë de ce qu'on entreprẽd,

il est mal-aisé de leur rien refuser ; l'amitié l'emporte pardessus toutes les bonnes raisons que l'on peut avoir.

Je sçay que vous n'avez en veüe, en souhaittant que l'on écrive sur la matiere que vous avez proposée, que l'avantage que vous en pretendez retirer vous-même ; quoy que vous en sçachiez plus que l'on ne vous en pourroit dire ; & qu'aprés avoir employé tous vos soins à profiter des lumieres de ceux à qui l'on avoit confié vôtre jeunesse, & entrer non seulement dans toutes les connoissances qu'un honneste homme doit avoir dans les sciences les plus utiles ; mais encore à vous remplir de grands sentimens pour la Religion ; vous croiriez n'avoir satisfait qu'à la moitié de vos devoirs ; si devant succeder à un employ dont les fonctions regardent une infinité de personnes , vous n'appreniez encore une science qui doit faire valoir toutes les autres , & leur donner comme la derniere main , & c'est la science du monde.

Comme vous y tiendrez bien-tost un rang considerable ; vous voulez sçavoir faire une juste difference , entre la conduite d'un honneste-homme , & celle d'un autre qui ne l'est point. Vous voulez con-

noître parfaitement ce que vous devez à la société civile ; & ce que vous vous devez à vous-même. Et pour avoir encore plus d'aversion pour les sentimens, & pour les actions qui sont contraires à l'honnesteté ; vous demandez que l'on vous mette devant les yeux la peinture d'un mal-honnête homme ; afin de profiter des défauts qui y seront representez, comme la jeunesse de Sparte profitoit de l'infamie des Ilotes, que les Lacedemoniens exposoient en public les jours des Fêtes, aprés les avoir fait boire jusqu'à l'excez.

On ne sçauroit assez loüer vostre conduite ; car le moyen que l'on soit parfaitement honneste homme, si l'on n'est en garde contre tout ce qui peut blesser l'honnêteté ? Et comme s'en pourra-t-on défendre si l'on ne le connoît point ? Il y a beaucoup de gens qui passent pour mal honnêtes, qui ne le sont point d'intention, mais par grossiereté, c'est à dire, faute de sçavoir tous les égards de la bien-seance. Ils se precautionnent contre ce qui peut choquer les mœurs en gros, & ne sçavent ce que c'est d'avoir de l'exactitude pour certaines choses, qui bien qu'elles ne leur paroissent point considerables, ne laissent pas de tirer à de grandes consequences dans

l'esprit de ceux qui ont un merite exquis, & qui y regardent de plus prés ; & si l'on ne peut pas toûjours dire qu'elles sont entierement contraires aux bonnes mœurs ; il est pourtant vray qu'elles blessent la politesse & la bien-seance.

Je croy que l'on doit conclurre de là, que l'on aspireroit inutilement au vray merite, si l'on ne connoissoit generalement tout ce qui peut estre opposé à la delicatesse des sentimens. On admire souvent plusieurs qualitez en un honneste homme, qu'il n'auroit peut-estre jamais eües, si les défauts des autres ne luy avoient donné occasion d'y songer, & de les acquerir. Pour estre vertueux à toute sorte d'égards, il me semble qu'il faudroit que l'on connut jusqu'à l'ombre du vice, du moins ceux pour qui cela ne seroit point dãgereux d'ailleurs.

J'avoüe que quand on a pris soin de se rendre le cœur bien sensible pour l'honnêteté & pour la vertu, l'on évite, comme par instinct, tout ce qui blesse l'une & l'autre. Mais il faut convenir avec cela que l'on se trompe fort souvent, il y a beaucoup de choses que l'on ne desapprouve point, quand on ne les voit qu'en passant, parce qu'elles n'ont pas une apparence mauvaise, & que l'on les croit indifferentes; cependãt

quand on vient à les examiner à certains jours, on juge ſans peine qu'elles ſont contre la parfaite honneſteté. L'on doit méme remarquer que les manieres les plus obligeantes, quand elles ſon deplacées, & que l'on les employe dans de certaines circonſtances, peuvent eſtre mal receuës.

Il eſt vray que l'on pourroit encore dire que la vertu eſt fondée, en quelque ſorte, dans l'intention; & que lors qu'elle eſt ſoûtenuë, elle ne laiſſe pas d'eſtre vertu, quoy que les actions qui paroiſſent ſoient mauvaiſes en elles-mémes; car c'eſt l'intention qui change la nature du mal, du moins par rapport à celuy qui le fait, & qui luy donne quelque ſorte de prix, comme elle peut gaſter auſſi le bien. Mais outre que cela ſeroit pitoyable, quelque bonne intention que l'on eût, ſi l'on ne ſçavoit jamais ce que l'on fait; l'on doit demeurer d'accord que la vertu eſt toûjours imparfaite, lors que n'eſtant appuyée que ſur une droite intention, elle s'exerce confuſement, & ſans aucun choix, dans les choſes qui luy ſont oppoſées, comme dans celles qui ne le ſont point, & qui lui donnent tout ſon éclat, puiſque ce n'eſt que par là qu'elle ſe fait ſentir au dehors, & qu'elle eſt vertu, & à l'égard de ceux qui la

pratiquent, & à l'égard de tous les autres. Elle n'eſt donc jamais plus aimable que lors qu'elle ſuit ſon naturel, & qu'elle produit les actions qui luy ſont propres. Or comment les produira-t'elle ſans le ſecours du diſcernement, & ſi l'on ne ſçait faire la difference, entre celles qui luy conviennent, & celles qui luy ſont contraires ?

C'eſt pourquoy la Prudence, la Force, la Juſtice, la Temperance, qui ſont les Vertus qui contribuent le plus à faire un honneſte homme, ne nous donnent pas ſeulement connoiſſance de ce qui eſt utile, de ce qui eſt grand, de ce qui eſt juſte, & de ce qui eſt honneſte; elles nous apprennent encore, & nous marquent preciſement en quoy conſiſte ce qui eſt nuiſible, ce qui eſt bas, ce qui eſt injuſte, & ce qui eſt mal honnête.

C'eſt ce qui fait auſſi que la vertu ne ſeroit dans noſtre eſprit qu'un bien imparfait, quoy que ce ſoit le plus grand que nous puiſſions poſſeder, ſi nous ne comprenions la difformité du vice, pour les oppoſer l'un & l'autre, & pour en ſçavoir faire la difference, comme nous ſerions incapables de goûter un beau jour, ſi nous n'en avions jamais vû d'autres. Il faut donc connoître la laideur du vice, pour avoir une grande idée de la vertu; c'eſt par là que

nous en sommes plus touchez; & rien n'aide tant à faire un honneste homme que la conduite d'un autre qui ne l'est point.

Il est certain qu'il y a des gens qui ne prennent le party de la vertu, qu'a cause de l'horreur qu'ils ont pour le vice, & que l'on peut dire d'eux en un sens, que c'est le vice qui les rend vertueux. L'on en voit d'autres qui se portent à la vertu pour elle-même, sans que la difformité du vice ait aucune part à leur merite ; & c'est là proprement le caractere d'un honneste homme. Aimer la vertu parce que l'on est d'une humeur naturellement chagrine, & ennemie des plaisirs; se faire un merite de ce que l'on est sobre,de ce que l'on est chaste, parce que l'on est d'un temperament à ne pouvoir supporter une vie dereglée ; c'est estre vertueux à peu de frais, c'est se glorifier d'un bien que l'on ne possede que par hazard ; mais aimer la vertu pour elle-méme, & parce que l'on en est charmé ; faire violence à son inclination lors qu'elle repugne aux actions honnestes & vertueuses, n'avoir en veüe en faisant son devoir, ny la conservation de sa santé, ny l'approbation des hommes, ny aucune raison d'interest ; en un mot, suivre la vertu par raison, & non par humeur ; la suivre quoy-

qu'il en coûte, parce que l'on se doit cela à soy-méme ; c'est là ce que l'on appelle estre honneste-homme, c'est où consiste le vray merite.

Enfin l'on en voit, qui pour bien faire, ont besoin d'estre excitez par l'opposition de la vertu & du vice. Pour leur faire prendre le party raisonnable, il est important de les appliquer à la veüe de l'un & de l'autre ; c'est la seule chose qui les peut determiner.

Quoy que vous n'ayez qu'à suivre vôtre naturel, & qu'à perseverer dans la conduite que vous avez tenuë jusqu'icy, & dans laquelle vous vous attirez l'admiration de tous ceux qui sont sensibles à l'honnesteté ; sans qu'il soit necessaire que vous preniez d'autres precautions : Vous voulez cependant que l'on en use avec vous, comme si vous aviez la même foiblesse que ces derniers ; & pour vous exciter davantage à vous rendre tel que vous le souhaitez, c'est à dire encore plus parfait que vous n'estes ; vous ne me prescrivez pas seulement de décrire la conduite des mal-honnestes gens ; mais à mesure que je les representeray dans toute l'étenduë de leurs actions & de leurs sentimens, de leur opposer le caractere d'un homme parfait. Vous croyez que ces deux

peintures si contraires, vous toucheront plus vivement, & que la vertu vous donnera plus d'aversion pour le vice, comme le vice pourra vous rendre encore plus sensible à la vertu.



DISCOVRS I.

Où l'on donne une idée de la parfaite honnêteté, & du caractere qui luy est opposé.

POUR commencer donc à vous donner quelque idée des mal honnestes gens; il me semble que leur air a je ne sçay quoy de suspect, & de presomptueux qui déplaist; je ne sçay quoy de malin, & de dangereux qui éloigne. Leur physionomie n'est pas de ces physionomies ouvertes & heureuses, qui font d'abord une agreable impression, ny de celles non plus qu'il faut étudier long-temps pour les connoistre. Quoy qu'ils tâchent de se cacher sous un caractere de probité, leurs sentimens se découvrent aisement; & la moindre de leurs actions, quand ils agis-

ſent même indifferemment, fait faire plus de chemin à l'eſprit à leur deſavantage, qu'une action beaucoup plus mauvaiſe d'une perſonne qui n'a pas le fonds abſolument gâté, & qui ne s'oublie que par hazard, ou par fragilité. L'air dont on leur voit faire le mal, leur eſt ſi naturel, & ſi different de celuy dont les autres y donnent leur conſentement, qu'on ne peut leur pardonner leur fautes le plus legeres, lors qu'on ſe ſent de la diſpoſition à chercher des excuſes à celles des autres, quelques conſiderables qu'elles paroiſſent.

Ne vous imaginez pas que le déguiſement leur ſoit plus avantageux; la maniere ferme & tranquille dont ils contrefont les gens de probité, les met en plus mauvaiſe reputation dans l'eſprit de ceux qui ſçavent démeſler leurs ſentimens, que ſi leur inclination agiſſoit ſans ſe contraindre, dans les choſes les plus criminelles. Les gens de bien ne ſçauroient ſoûtenir la feinte; quelque loüable que ſoit le motif qui les oblige de l'employer, elle leur fait toûjours de la peine, & les embarraſſe; d'où l'on doit juger que quand elle ſe montre ſans rougir, c'eſt le comble de la mal-honneſteté, parce qu'il faut eſtre entierement confirmé dans le vice, pour pouvoir diſſimuler avec

asseurance, & sans inquietude.

Leurs manieres desagreables, le sont d'autant plus qu'elles sont tout-à-fait attachées à leur sujet, & que l'on voit bien qu'ils ne sont pas en état de s'en défaire, dés qu'ils s'apperçoivent qu'ils ont déplû, quoy qu'ils en connoissent les consequences. Enfin quelque peu de temps que l'on soit avec eux l'on n'a qu'à se tenir à ce qui paroît, sans chercher à établir son jugement sur d'autres conjectures. Ils se définissent eux-même sans le vouloir; & quelque penchant que l'on ait à juger favorablement, l'on se forme comme par sentiment, la mauvaise opinion que l'on en a; & plus on les voit, & moins la raison se trouve disposée à condamner la prevention.

Ils ont beau se mêler dans la foule, afin de se cacher à la faveur d'une vie tumulteuse; quoy qu'il semble qu'on n'y regarde qu'aux apparences, & qu'on n'ait pas le loisir de démêler l'interieur; & ils ne demeurent pas long-temps inconnus. C'est pourquoy ils s'efforcent inutilement de faire voir un beau dehors, & d'imiter les honnestes gens dans les rencontres où l'honnesteté & les soins sont remarquez, & où ils font plaisir; on sent bien qu'ils ne touchent point. Pourquoy cela? C'est que

rien de tout ce qu'ils font ne part du cœur ce n'est pas toûjours un coup seur de plaire, que de faire ce que l'on a de coûtume pour en venir à bout ; il faut en avoir le desir : si cela manque, quelque agréement que l'on ait à faire les choses, quelque chose méme que l'on fasse, l'on n'y parviendra jamais ; du moins avec les personnes de bon goût, qui ne se rendent d'ordinaire qu'aprés avoir examiné l'intention ; quand elle n'y est point, on conte le reste pour rien. Comme un homme qui a le cœur bien né, se rend agreable en toute sorte d'occasions, & sçait profiter de tout ce qui se presente pour plaire; il n'y a rien au contraire qu'ils ne tournent du mauvais sens. Les meilleures choses prennent je ne sçay quel vilain caractere, & perdent tout leur prix entre leurs mains. Ainsi quelque peine qu'ils se donnent, on n'a qu'à les voir en public, pour connoistre à peu prés ce qu'ils sont ailleurs, & pour juger de ce qu'ils font, lorsqu'ils ne sont point éclairez.

L'habitude qu'ils ont contractée à suivre des sentimens injustes & mal-honnétes, accompagnée d'une fausse opinion qu'ils ont que tous les hommes sont vicieux & déguisez aussi-bien qu'eux, leur fait faire le mal de sens froid & sans hesiter. Que

s'il leur arrive de deliberer, c'est moins pour voir le cœur partagé par de justes remords, que pour s'asseurer des moyens qu'ils pourront mettre en usage, pour conduire leurs desseins avec plus d'adresse.

Voilà le caractere veritable des mal-honnestes-gens ; ce n'est pas ce mal qui les embarrasse, ce n'est que la maniere de le faire, & les suites qu'il peut avoir ; hors cela ils ne se contraignent pas beaucop. Il est vray qu'il faut estre tout-à-fait endurci, pour le commettre avec cette tranquillité, mais combien n'en voit-on pas de la sorte ?

Du reste la pluspart ont l'esprit aussi ridicule que leurs sentimens sont dereglez, ils font mystere de toutes choses ; ils se piquent generalement de tout sçavoir ; & quoy qu'il y ait de certains rôlles à joüer qu'un honnéte homme doit regarder comme estant au dessous de luy ; parce qu'ils ne renferment rien d'utile, & qu'ils peuvent mesme ne point trop convenir à ce que l'on est : ils affectent d'ordinaire de s'en acquitter mieux que les autres ; & ils croyent qu'il y va de leur honneur, si par leur faute, il arrive à quelqu'un d'y reüssir mieux. Ils n'ont pas moins à cœur la fausse plaisanterie, que si c'estoit un moyen pour arriver au vray merite. Et l'on observe qu'ils en font

aussi jaloux que si leur reputation en dependoit entierement: aussi vous leur voyez toûjours diminüer ces sortes de talens dans les autres, & il y a peu de personnages à faire rire, qui ne soient fades, à moins qu'ils ne les representent eux-mesmes. Cependant, comme vous voyez, ce sont de ces sortes de choses dont il sied mieux à un autre de s'acquiter; & ceux qui les font sont toûjours moins estimez que ceux qui les voyẽt faire.

J'avouë que l'on peut avoir l'esprit fait de la sorte, sans estre pour cela mal-honnéte homme d'ailleurs, & l'on pourroit bien se tromper quelquefois, si l'on vouloit confondre l'un avec l'autre: mais on voit pour l'ordinaire, que l'esprit à beaucoup de rapport avec le cœur, & qu'il y a trespeu de sots qui ne soient méchans.

Il est constant que les défauts les plus considerables des hommes, viennent de la bassesse & de la malignité de leur inclination. Car comme pour estre honneste il est necessaire, non-seulement d'avoir de la bonté, mais encore d'avoir l'ame grande; pour estre mal-honneste, il faut estre lâche & méchant. Par l'un on étouffe tous les principes d'honneur; par l'autre, l'on combat & l'on détruit l'équité. Ce sont les deux sources de toutes les actions hon-

teuses & criminelles qui noircissent la vie de la pluspart des hommes, & qui les faisant dégenerer de leur état naturel, les établissent dans je ne sçay quelle condition mal-heureuse, qui tenant le milieu entre celle de l'homme, & celle des animaux sans raison, semble en estre également composée, & les faire participer à toutes les deux, sans les fixer entierement, ny à l'une, ny à l'autre.

C'est ce qui fait qu'il y a dans leur cœur une production perpetuelle de sentimens confus & opposez, qui les partagent entre le vice & la vertu; & dont les plus foibles estant reduits de ceder aux plus forts, ils ne sont d'ordinaire vertueux qu'en idée, & presque toûjours vicieux en effet. Le mal passe si fort en habitude chez eux, qu'ils s'y portent aussi naturellement, qu'un homme qui a la naissance heureuse, se sent porté aux actions honnestes & vertueuses. De sorte que comme l'office de leur cœur est de produire d'ordinaire de mauvais sentimens, celuy de leur esprit est de les couvrir d'un voile d'honnesteté à mesure que les occasions differentes les appellent au dehors. Ils sont si faits à cét exercice, qu'ils s'en occupent sans reflexion, & sans inquietude. En souvent ils n'ouvri-

roient point les yeux ſur leur mauvaiſe conduite, ſans l'éclat fâcheux qu'elle fait.

C'eſt un grand mal-heur que d'eſtre vicieux, mais c'en eſt encore un plus grand d'avoir bonne opinion de ſoy quand on eſt mal-honneſte homme, parce que l'on eſt ſans comparaiſon bien plus éloigné d'en revenir. Il n'eſt pourtant rien de ſi commun. Cela vient de ce que la pluſpart des hommes, donnant une apparence honneſte & vertueuſe, aux actions dont le fonds ne vaut rien, pour s'attirer l'eſtime de ceux qui les obſervent; il arrive que les loüanges injuſtes qu'ils en reçoivent, les aveuglent ſur ce qu'ils ſont; & comme l'on joint encore, à ces loüanges mal placées, des manieres obligeantes, & ſouvent des offices conſiderables; cela les accoûtume ſi fort à ſe confondre avec les gens de probité, qu'ils perdent inſenſiblement l'idée deſavantageuſe qu'ils avoient d'eux, & enfin ils ne ſe connoiſſent plus. De ſorte que ſe laiſſant ſeduire par l'inclination naturelle que l'on a de ſe flâter, ils pouſſent aveuglement juſqu'à s'enteſter d'un merite réel & conſiderable, & à s'applaudir ſur des qualitez imaginaires. Et l'on s'apperçoit meſme quelquefois qu'eſtant enyvrez

de la complaisance excessive qu'ils ont pour eux, ils se surpassent de tems en tems, & font quelque action d'honneste homme. C'est ce qui montre la foiblesse de l'esprit humain, lorsqu'il est question de se persuader le bien, où il a quelque interest; mais comment cela ne seroit-il point; puisque l'on se persuade les choses mesme où l'on ne prend nulle part; J'ay oüi dire à un menteur, qu'à force d'asseurer un mensonge, & de l'asseurer à plusieurs, il croyoit enfin qu'il disoit vray.

Tout ce que nous venons de dire est cause en partie que l'homme ne se connoît point : il ne juge de luy que par ce que l'on fait à son égard, que par les loüanges & les offices qu'il surprend par son hypocrisie; au lieu qu'il n'en peut juger sûrement que par ce qu'il fait.

En effet ce n'est que par nous-mesmes que nous pouvons bien connoître les mouvemens du cœur humain, & tout ce qui le fait remüer. Quelques replis, & quelques retours qu'il y ait en nostre ame, il ne s'y passe guere de choses qui nous échapent, quand nous y voulons donner une longue attention; mais je croy que nous sommes moins propres à nous connoistre pour nous définir, que pour nous corriger de nos im-

perfections à mesure qu'elles paroissent, aussi l'un est plus necessaire que l'autre.

Il est vray que l'amour propre nous dérobe à nous-mesme autant qu'il luy est possible ; il ayme la confusion de nos défauts dans nostre esprit, afin que nous les méconnoissions en les suivant; il s'interesse de nous déguiser le mal qui est en nous, pour nous en épargner la honte ; & nous empéche d'examiner le bien, afin que nous n'ayons pas la peine de le pratiquer. Mais de quelque adresse que se serve l'amour propre, il est constant que nous nous connoissons toûjours assez pour nous corriger, du moins jusqu'à ce qu'il nous ait entierement offusquez, & que si nous ne sommes pas tels que nous devons estre, c'est que nous voulons bien estre comme nous sommes.

L'action de l'homme peut estre considerée à trois égards differens ; quand elle est vehemente ; quand elle est moderée ; & quand il la renferme dans luy-mesme. La joye, la colere, le desespoir, la douleur sont les passions ordinaires qui élevent l'action. Elle est modérée, lorsque l'esprit & le cœur sont dans une situation tranquille. Elle est secrette & renfermée, lorsque l'un & l'autre s'occupent sans rien produire au dehors. Ce sont donc les passions, la con-

versation, & le silence, qui partagent l'action de l'homme.

Dans aucun de ces trois états un honnête homme ne se dément point. Si son action est agitée elle l'est toûjours à propos ; mais quelque raison qui le puisse émouvoir elle ne va jamais audelà des bornes de la bien-seance, & son agitation marque plûtost qu'il est sensible, qu'elle ne fait connoistre qu'il est emporté. Toûjours maistre absolu de ses mouvemens, on ne luy voit rien faire que la raison ne puisse avoüer; & quoy que son action soit élevée, on voit bien que quelque chose la retient encore, & qu'elle pourroit aller plus loin.

Comme l'action moderée convient mieux à la societé, c'est aussi par elle qu'il se fait mieux connoître ; c'est là qu'on le voit purement dans son naturel. Il est officieux sans interest ; poli sans affection ; modeste sans contrainte; enjoüé sans estre indiscret ny emporté. Ses amitiez sont sans reserve ; ses ouvertures de cœur sans dessein ; sa sincerité sans défiance, & sa complaisance sans flatterie. Si l'on voit la douceur répanduë dans toutes ses actions, elle luy est si naturelle, que les esprits les plus critiques ne le sçauroient soupçôner d'affectation: ils sont reduits à renoncer à leur naturel, pour luy

donner des loüanges qu'ils refusent à tout le monde; & pour avoüer qu'il n'y a jamais eu d'honnêteté si epurée de tout interest; ny de merite où la vanité & la seule envie de plaire ait eu moins de part. Aussi l'on voit bien de l'air dont il parle qu'il cherche moins à se rendre agreable, qu'à rien dire contre ce qu'il se doit à luy-méme; & c'est par là qu'il y reüssit beaucoup mieux. S'il a de grandes qualités, au lieu de s'en prevaloir aux dépens de ceux qui en manquent, & d'en paroître presomptueux, on observe qu'il n'en est que plus modeste dans ses expressions, & plus simple dans son air, & dans ses manieres.

Comme il est fort sensible au plaisir de la societé, il y charme tout le monde par la facilité avec laquelle il se communique, & par la droiture de ses sentimens. Persuadé le premier de ce qu'il dit, il persuade aisément les autres; & il est impossible, à le voir faire, de n'avoir point envie de luy ressembler. Jamais on n'a traité les matieres serieuses avec plus de circonspection & de retenuë; jamais aux choses purement de l'esprit, l'on n'a vû une vivacité si bien mênagée ny si accompagnée de bienseance. Ceux qui le connoissent trouvent tous les jours à s'attacher à luy par de nou-



veaux charmes, & ceux qui commencent à le pratiquer, content pour perdu tout le tems qu'ils ont passé sans le connoistre.

Lorsqu'il se retire en luy-mesme, ne croyez pas que ce soit pour couvrir une veritable non-chalance du nom de tranquilité; il est également ennemi du mouvement qui ne tend à rien, & de la molesse d'un repos indigne de lui. Dans cet état, tout ce qu'il sent, & tout ce qu'il pense est encore au-dessus de l'idée qu'il a donné de son merite. C'est là qu'il rappelle, ce qu'il a fait, & ce qu'il a dit dans le commerce des hommes, & que par un fonds de delicatesse qui n'est bien connu que de luy, il desavouë plusieurs choses qui ont esté approuvées de tout le monde. C'est là que, par des reflexions avantageuses, il juge de l'état de son cœur, & qu'il en étudie les sentimens, pour les rendre conformes à l'honnéteté qu'il consulte sans cesse. C'est dans cet estat qu'il prend de justes mesures pour se conduire, & qu'il se precautionne pour éviter ce qu'il craint, & pour suivre ce qu'il se propose.

On ne juge de l'homme que sur ce que l'on voit; & le merite d'ordinaire n'est fondé que sur les actions exterieures; cependant si l'on connoissoit ce qui se passe dans

l'ame d'un honnéte homme, lors qu'il se renferme en luy-mesme ; l'on le trouveroit encore plus honnéte homme qu'en public, & cet estat luy seroit sans doute beaucoup plus avantageux.

Quelque parfait honneste homme que l'on soit, on n'inspire jamais une estime pure, & sans mélange ; les sentimens du cœur le mieux fait, ne sçauroient passer dans l'esprit des autres, sans perdre quelque chose de leur prix. L'air du visage, le son de la voix, des manieres qui ne reviennent point, & dont on ne se defait pas quand on veut, font d'ordinaire beaucoup de tort.

Fabius Maximus estoit peut-estre le plus grand homme de son siecle, & il sauva la Republique Romaine dans une des plus cruelles extremitez, où elle ait jamais esté reduite ; quelques-uns pourtant qui ne jugeoient de l'esprit que par les apparences du corps, le prirent au commencement pour un homme stupide, & le soupçonnerent d'avoir les sentimens fort bas. Cependant lorsque sa vertu fut excitée par les emplois, tout le monde tomba d'accord que ce jugement estoit injuste & temeraire; mais c'estoit luy-mesme qui en estoit cause ; sa mine avoit fait méconnoistre son merite.

D'ailleurs comme la reputation eſt fondée ſur la creance des hommes, autant que ſur les qualitez qui la doivent établir ; on eſt enclin à diminuer le bien qu'on a lieu de croire, comme à exagerer le mal qui ſe preſente. Au lieu que ſi l'on connoiſſoit l'homme par luy-méme, ſi ſon cœur ſe montroit à découvert, on en jugeroit plus équitablement, & avec plus de ſeureté. Mais cette maniere de le connoître eſt au deſſus de nous ; c'eſt un privilege que le Seigneur a voulu ſe reſerver.

La plûpart des gens ſont bien éloignez de la conduite que nous venons de décrire. Comme on en voit peu qui ayent appris à ſe moderer & à ſe contraindre ; ils s'abandonnent, ſans aucune reſerve, à la paſſion qui les occupe. Ce ſont des mouvemens emportez, c'eſt une agitation extravagante, où le cœur en deſordre a toute la part, & où l'eſprit n'agit plus par luy-même. Si bien que leurs paſſions, preſque toûjours au deſſus du ſujet qui les réveille, quelque conſiderable qu'il ſoit, reçoivent toute leur force de leur temperament, & de la diſpoſition où ils ſe trouvent de s'emporter, & jamais aucun adouciſſement de la raiſon. C'eſt pourquoy quand elles finiſſent, c'eſt

plus

plus par leur foibleſſe que par le remede qu'ils y apportent.

Ce n'eſt pas qu'ils ne paroiſſent quelquefois tranquilles, mais c'eſt le plus ſouvent là où il faudroit un mouvement raiſonnable. Et comme leurs paſſions ſont d'ordinaire à contretemps; un ſujet incapable d'emouvoir les honneſtes gens, rencontre en eux plus de ſenſibilité; que les occaſions, où le plus ſage auroit beſoin de toute ſa vertu pour ſe contenir. Ainſi leur action répond infailliblement à la ſituation de leur humeur, & jamais, ou du moins rarement, aux choſes dont ils ſe plaignent; qui ſont plûtoſt pour eux un pretexte, qu'un motif veritable d'emportement.

Que ſi la raiſon peut ſe vanter de les reduire à quelque moderation; ce n'eſt d'ordinaire que dans les occaſions, où il y va de leur intereſt de ſe contraindre. Mais cét état ne leur eſt pas moins deſavantageux. Ils joüent ſi deſagreablement leur perſonnage, qu'il eſt aiſé de comprendre, que la raiſon ny l'honnêteté n'ont aucune part à la contrainte qu'ils ſe font. Et à les conſiderer de prés, l'on comprend aiſement juſqu'où peut aller en eux la paſſion, quand l'intereſt ne la retient point.

Quelquefois une lâche timidité leur tient lieu de raison dans les rencontres où ils s'échaufferoient. Le courage, la grandeur d'ame, la delicatesse dont on est sur la reputation, donnent toûjours de l'action à un honnete homme, & par tout où l'honneur est interessé, rien n'est pas capable d'étouffer son resentimẽt. Que si le respect luy défend le trop grand éclat, il ne luy sçauroit imposer le silence, & il trouve toûjours moyen de se plaindre, sans blesser ceux qui sont dans un rang plus élevé; aussi circonspect à leur égard dans les choses qui luy touchent le plus au cœur; que juste & moderé pour les personnes qui dépendent de luy, dont le ménagement n'est d'aucune consequence.

Lors qu'un mal-honneste homme voit le moindre danger à faire paroître qu'il est sensible; il n'est guere accoûtumé d'hesiter sur le party qu'il doit choisir; & il n'a pas besoin de faire un grand effort sur luy pour se resoudre de renoncer au point d'honneur. En ce cas-là il desadvoüe les plaintes qu'il a faites, & quelque mauvais traitement qu'il ait receu, on ne luy voit jamais manquer de pretextes pour se radoucir. Il trouve même le secret de se faire un bel endroit de sa moderation, sur un sujet ou un ressentiment raisõnable est l'unique moyen de sa

ver l'honneur de tout autre que luy. Ainſi le ſens froid, bien loin de luy eſtre avantageux, eſt une ſorte d'inſenſibilité volontaire, à laquelle une infame timidité, ou quelquefois un vil intereſt le font recourir.

De tous les états je n'en voy point de plus fâcheux pour un homme de ce caractere que la ſocieté. Comme elle n'eſt agreable qu'autãt que l'honnêteté, a bonne foy, la complaiſance, ſe font remarquer, il faut qu'il quitte ſon naturel s'il veut qu'on le croye honneſte, complaiſant, & ſincere. Mais comment le perſuader? on en fait difficilement accroire, ſur les choſes qu'on ne ſent point. Et quand le déguiſement ſeroit aſſez bien conduit; l'on ſe démentiroit dans peu. Il eſt impoſſible de ſe ſoûtenir long-temps contre les fortes impreſſions du cœur: on s'oublie dans le moment que l'on s'y attend le moins, & l'eſprit ſe laſſe d'eſtre toûjours en garde. Il a des abſences pendant leſquelles les ſentimens le trahiſſent; ou s'il eſt capable d'une longue application, il eſt bien dangereux qu'il ne donne quelquefois dans des fauſſes fineſſes; & c'eſt alors que le cœur ſe montre par les endroits même par où l'on avoit voulu le cacher.

Mais quand la feinte ſeroit heureuſe dans

le diſcours, peut-elle l'être dans la conduite ? Et n'eſt-il point plus mal-aiſé de feindre dans les actions que dans les paroles ? combien de gens ne voit-on pas, qui détruiſent dans un moment la bonne opinion qu'on avoit conçeuë d'eux à les entendre ? C'eſt qu'il ne coûte pas beaucoup de ſe faire valoir en parlant; mais il faut toûjours attendre un homme à l'action ; c'eſt elle le plus ſouvent qui gaſte tout.

Il eſt donc aiſé de voir qu'avec toute la fatigue que ſe donne un mal honneſte homme pour paroître ce qu'il n'eſt point ; quand même il reüſſiroit à inſpirer une bonne opinion de luy dans la converſation, il ne peut éviter de ſe découvrir dans ſa conduite. Il a le dégoût d'éprouver qu'il perd ſon temps à contraindre ſon inclination, puis qu'il ne luy en revient rien de ce qu'il ſe propoſe, & qu'il ne ſçauroit impoſer à ceux dont il tache de s'acquerir l'eſtime. Le grand ſecret ſeroit donc d'agir en tout naturellement ; mais quel moyen quand le fonds ne vaut rien, & qu'on ne peut ſe reſoudre de changer ? puis qu'on ne ſçauroit ſe cacher entierement, & que c'eſt une neceſſité quoy que l'on faſſe, d'eſtre connu pource que l'on eſt, on aime toûjours mieux ſe déguiſer. Il ſemble que les défauts ſont

moins de honte quand ils paroissent sous la feinte, que quand ils se montrent à nud.

Quoy que le silence, & le particulier soient le party le moins dangereux, pour ceux qui se doivent défier d'eux-même; les gens qui ne sont pas comme il faut, ne s'y retranchent guere pour rentrer en eux-mêmes, & pour prendre une resolution sincere de se conduire à l'avenir avec plus d'honnêteté. On les voit rarement revenir dans le commerce differens de ce qu'ils estoient. Ce n'est pas à quoy l'on doit s'attendre; & si l'on y veut bien prendre garde, on ne trouvera rien de si rare qu'un mal-honneste homme entierement desabusé.

Je croy que le dépit & la confusion qu'ils ont, que l'on se soit apperceu de leurs défauts; & la crainte d'en faire paroître de nouveaux, les font quelquefois retirer du commerce plus que toute autre motif; & encore s'en éloignent-ils en le décriant. Ils ne sont pas fâchez d'y avoir déplû: Ils ne se repentent point d'avoir esté fourbes, injustes, medisans, menteurs, fripons; cela n'est point capable de les inquieter; ils ne sont chagrins que pour eux, c'est à dire, de ce que l'on les a connus,

quoy qu'ils ayent pû faire ; & des manieres fâcheuſes qu'ils ſe ſont attirées par les leurs.

Mais peut-on croire que l'on ſera malhonneſte-homme impunement ? Et ceux qui ſont mal intentionez doivent-ils faire fonds ſur les agreémens qui n'accompagnent d'ordinaire que le merite ? Il ne ſeroit pas naturel qu'avec une conduite deſagreable & choquante on ne s'attirât point de dégouts dans la ſocieté civile. Et en peut-on recevoir de plus grand, ſi l'on le ſentoit comme il faut, que d'y entendre ſans ceſſe donner des loüanges au vray merite, & de ne reconnoître que trop en ſoy-même, que l'on n'y peut avoir nulle part ? Voilà d'où vient que l'on ſe laſſe de temps en temps du commerce, & qu'on ſe jette dans un autre état, où l'on eſpere que l'on ne ſe déplaira point tant. Mais cela ne fait changer ny de ſentimens, ny de maniere de vivre.

Il arrive au contraire que l'amour propre qui s'empreſſe toûjours d'adoucir en nous les chagrins que nous prenons à la veüe de nos imperfections ; pour nous empeſcher de les quitter ; vient au ſecours des malhonnêtes gens dans le particulier, & leur fait voir leur deſordre ſous une idée diffe-

nte, & beaucoup plus supportable que
lle qu'ils en avoient auparavant. C'est
ns cét état qu'ils se rendent ingenieux à
tromper, & qu'ils trouvent de pretextes plausibles en apparence pour s'excuser. Ils se persuadent facilement que l'on doit ntrer dans leurs interests, quelque opinion ue l'on ait de leur conduite, & que l'on oit avoir les mémes raisons qu'ils ont, our ne point voir leurs foiblesses, ou du noins la méme indulgence pour ne les pas ondamner plus rigoureusement qu'ils ne es condamnent. Dans la preoccupation outrée qu'ils ont pour eux, ils veulent que l'on pense & que l'on dise tout ce qu'ils pensent eux-mémes, & tout ce qu'ils se disent, pour se flater dans leur passion. Ils s'imaginent, parce qu'ils le veulent, que l'on les regarde avec les mémes yeux qu'ils se considerent; & ils se fortifient d'autant plus dans cette pensée, qu'ils sont prevenus que tous les hommes n'ont pas moins de défauts qu'ils en ont eux-mémes; & qu'ils ne sçauroient être surpris des erreurs, & des foiblesses, ausquelles ils sont également accoûtumez.

C'est par où ils tâchent de se rendre tranquilles dans les agitations qui leur viennent de leur desordre. Ils s'établissent des

principes qui leur servent à suivre leur inclination sans se contraindre ; & ils se flattent que ces mêmes principes doivent être comme une regle aux autres, dans les jugemens qu'ils font de leur conduite. Mais dans le fonds quoy qu'ils puissent faire, il ne leur est jamais possible d'étouffer les remords de leur conscience. On a beau estre ingenieux à se tromper sur le vice où l'on se plaist, c'est inutilement que l'on cherche de bonnes raisons. Les meilleurs moyens où l'on peut avoir recours pour s'étourdir là-dessus, sont comme des appareils, qui ne font que couvrir la playe, mais qui ne la guerissent point.

Comme il seroit donc trop penible de travailler toûjours à s'aveugler, & de chercher sans cesse des remedes pour se guerir d'un chagrin que l'on ne peut éviter qu'en se corrigeant ; cette application estant pour eux un second mal, autant à craindre que le premier : Ils aiment mieux quelquefois se resoudre de se voir dans leurs défauts, que de se donner toûjours la fatigue de se déguiser. Ainsi l'on les voit partagez, entre les soins de se cacher à eux-mémes ; & les dégouts de se connoître pour ce qu'ils sont. Car enfin quelque endormy que l'on soit dans le desordre, il y a des temps où

l'on ne peut ſe méconnoître, ſi l'on ne doit pas dire qu'on ne ſe méconnoît jamais, & que tout ce qu'on fait pour ſe dérober à tout le monde & à ſoy; ne perſuade que trop que l'on voit bien qu'on n'eſt pas comme on devroit eſtre; diſons donc pour parler plus juſte, qu'il y a des temps où l'on ne peut ſe deffendre de ſe connoître pour ſe condamner; & que l'on ſe connoît toûjours aſſez pour ſe déguiſer.

C'eſt donc dans le ſilence & dans le particulier où une eſpece d'inaction qui ſe répand alors dans tous les ſens, ne leur permettant pas de s'éviter; ils ſe repreſentent ſans le vouloir, le deſordre de leur cœur & de leurs ſentimens; au lieu que ne jugeant auparavant de ce qu'ils eſtoient, que de la même maniere que ceux qui ne jugent des objets qu'à travers un voile qui les leur fait voir confuſement, car c'eſt l'effet que produit le commerce quand on y eſt engagé, rien ne les empêche dans cét eſtat là de ſe conſiderer diſtinctement. Et comme l'on juge mieux de la mer aprés que la tempeſte a ceſſé; dans la reverie & le ſilence, les paſſions eſtant aſſoupies, & l'imagination s'occupant ſans l'aveu de la volonté, ils ſe voyent ſans empéchement, & ſe fourniſſent une idée inſupportable d'eux-mêmes.

Mais ils ne ſont pas long-temps dans cette ſituation ; la honte & le chagrin qu'ils ont de ſe conſiderer de là ſorte, les fait éloigner d'un repos qui les importune, & qu'ils trouvent plus incommode que l'action. De ſorte que ſe retirant de cét état où leur eſprit agiſſoit contre leur gré ; ils tâchent d'oublier les reflexions qu'ils viennent de faire ; & ne pouvant ſurmonter en eux-mêmes la difficulté qu'ils voyent à renoncer à leurs défauts; ils prennent des meſures pour ne les avoir plus devant les yeux, & pour en ôter la connoiſſance avec plus d'adreſſe qu'ils n'ont fait encore.

C'eſt à peu prés le caractere des malhonnêtes gens ; dans toute l'étenduë de l'action. Leurs paſſions ſont preſque toûjours à contre-temps, toûjours exceſſives & incapables de ménagement. Leur converſation eſt ſuſpecte & deguiſée ; ſuſpecte en ce qu'elle éloigne & rebutte les perſonnes ſinceres, & éclairées ; déguiſée en ce qu'elle ſurprend ceux qui ne les connoiſſent point, & qui ont moins de penetration. Leur ſilence eſt un eſtat d'inaction, & une molle oiſiveté, ou bien une occupation indigne & dangereuſe dans laquelle ils cherchent à ſe méconnoître, & à dépaïſer les eſprits ſur ce qu'ils ſont.

Si en certaines personnes que l'on voit, l'on trouve des endroits qui ne leur sont point avantageux; il y en a qu'on peut faire valoir. Quoy qu'on n'en puisse pas dire du bien en toute sorte d'occasions, il est certain qu'on s'attache moins à leurs défauts, & ce qu'elles ont de bonnes qualitez les fait supporter plus facilement. Leurs défauts d'ailleurs leur faisant plus de peine qu'ils ne sont à charge à ceux qui en pourroient souffrir, les gens raisonnables les plaignent, sans pouvoir rien prononcer contre eux. Le plus honnête homme y peut même estre quelquefois sujet; car voit-on quelqu'un qui en soit entierement exempt? Que l'on se precautionne tant que l'on voudra, que l'on employe tout ce que l'on a d'adresse & de vertu, pour ne point donner dans les pieges de l'amour propre, il est si subtil, qu'il se glisse dans les actions où l'on le soupçonne le moins, & il se sert souvent pour nous surprendre des moyens ausquels nous avons eu recours pour nous en garantir. On n'a vû encore personne qui ait esté quitte de toute sorte de foiblesses, c'est un reste de la nature corrompuë que l'homme le plus sage, le plus parfait ne sçauroit entierement supprimer. Mais quand il luy arrive de tomber, il se releve tout aussi-

tôt, mais il s'éloigne des occasions dans lesquelles il a sujet de se défier de ses forces, il se condamne sans se flatter, il combat sa pente, il l'affoiblit ; & c'est tout ce que l'on peut raisonnablement souhaiter.

Il me semble que le plus grand mal que l'on puisse dire de certaines gens, ce n'est point que la veüe de leurs bonnes qualitez ne sçauroient faire oublier leurs défauts ; quoy que d'ordinaire l'on ne leur trouve guere d'endroits qui soient veritablement dignes d'approbation, & qu'en eux les meilleures choses soient suspectes ; je n'estime pas que ce soit là ce qu'ils ont de plus mauvais. C'est encore peu pour eux de faire voir que quelques grands que soient leurs défauts, ils ne content point de s'en corriger ; parce que si cela estoit, ils ne prendroient pas tant de soin pour les cacher à tout le monde, & à eux-même.

Ce qu'on ne leur sçauroit pardonner, c'est qu'ils épousent ceux-mémes où ils sont les moins attachez ; & qui leur pourroient porter moins de prejudice ; parce que d'ordinaire on ne s'y laisse point aller de dessein, & que les rencontres y contribuent plus que l'inclination. Les gens qui ont l'esprit bien-fait ne s'en défendent point par la raison que l'on n'y sçauroit éta-

blir un jugement tout-à-fait desavantageux. Pour eux quand il leur arrive d'y estre surpris, ils ne sçavent ce que c'est de convenir qu'ils ont tort. Ils aiment mieux chercher des pretextes pour persuader qu'ils ont eu raison de faire ce qu'ils ont fait, que d'avoüer de bonne foy qu'ils ont mal fait. S'ils rougissent ce n'est point la pudeur qui les fait rougir, c'est qu'ils sont embarrassez à trouver des couleurs pour s'excuser. Et comme ils jugent des autres par eux-mémes, & qu'il leur faut peu de chose pour penser mal de tout le monde, ils auroient peur de s'exposer, s'ils s'abandonnoient à la discretion de ceux à qui ils avoüeroient leur foiblesse, & ils s'imagineroient que de celuy-là l'on pouroit aller jusqu'aux autres. Ainsi pour montrer qu'ils n'en ont pas mauvaise opinion, s'ils affectent d'y retōber par une artificieuse precaution. Et ce qui montre encore jusqu'à quel point leur inclination est pervertie, c'est que souvent le desaveu des gens de probité fait qu'ils y rencontrent je ne sçay quel bizarre plaisir, & c'est assez pour eux que l'on blâme ces sortes de défauts, pour leur donner envie de s'y accoûtumer; & leur inspirer comme une nouvelle pente pour s'y abandonner dans les suites.

Si quelque chose est capable de les faire repentir d'être méchans, ce n'est que l'interest ou la vanité. C'est pourquoy leur repentir n'est pas tant un regret du mal qu'ils ont fait, qu'une crainte de celuy qui leur en peut arriver; qui seroit de perdre quelque avantage de la fortune; ou la consideration de ceux dans l'esprit de qui il leur est important de se conserver. Car encore qu'ils sentent assez qu'ils sont indignes qu'on les estime, ils ne laissent pas de le pretendre comme s'ils avoient un vray merite. Et c'est encore un de ces vilains endroits que l'on leur peut le moins souffrir, que cette avidité pour les loüanges, qui sont en partie, le fruit qu'ils se proposent de recüeillir de leurs bonnes actions.

Il me semble qu'un honneste homme ne paroît jamais si empressé pour se faire estimer. Bien loin que l'on le voye se tourmenter mal à propos, pour arracher l'approbation de qui que ce soit; il s'attache plus à s'acquiter de son devoir, qu'à faire entendre qu'il n'y manque point. Si ceux qui font quelque action loüable en apparence, estoient bien penetrez du motif qui doit les y avoir detournez, & qui est la seule chose qui peut donner le prix à ce

qu'ils font, on les verroit assez indifferens pour les applaudissemens ; & quand par un silence envieux on leur deroberoit ceux qu'on ne leur pourroit refuser justement : Je suis seur qu'ils ne se repentiront pas pour cela d'avoir bien-fait. C'est donc un tres-mauvais prejugé, que la trop grande avidité pour les loüanges ; & l'on a raison de tenir pour suspectes les actions qui aiment si fort le grand jour. On ne voit pourtant que trop de gens qui se conduisent de la sorte, & l'on sçait assez que s'ils manquent de merite ils sont assez fournis de vaine gloire.

Si elle permettoit à un mal-honneste homme de rentrer en luy-mesme ; je ne doûte point que la honte qu'il auroit de se voir si defectueux, ne luy fit prendre enfin de bonnes resolutions, Il tâcheroit peut-estre de combattre & de surmonter des foiblesses qui luy donneroient plus de dégoût, s'il vouloit bien y prendre garde, qu'il n'a de plaisir à s'y rendre : Et si la raison & l'obligation que l'on a d'estre autrement, n'y pouvoit rien ; l'amour propre qui fait tous ces desordres trouveroit d'ailleurs son avantage à les supprimer. Quelque attrait que le vice puisse offrir, il n'y a point d'homme qui ne s'en retirât sans

balancer ; s'il voyoit assez clair pour connoistre combien il donne aux autres d'avantage sur luy ; & combien mesme il le soûmet à ceux dont la condition est entierement au dessous de la sienne.

Si Neron avoit bien compris le tort que ses infamies faisoient au respect que l'on devoit à sa personne, & son caractere : s'il avoit pû voir que le dernier Artisan de Rome qui se sentoit plus honneste homme que luy, le regardoit sans doute avec mépris ; & qu'il se croyoit autant au dessus de l'Empereur que l'Empereur estoit au dessus de l'Artisan : Cette reflexion l'auroit asseurement frappé ; & s'il n'avoit peu sortir entierement de son desordre, du moins se seroit-il retiré de ses infames débauches. Mais ce Prince, comme tous les mal-honnestes gens, ne se consideroit que d'une veuë superficielle, & trompeuse, par laquelle il se cachoit ce qu'il falloit voir, & ne voyoit justement que ce qui ne pouvoit point estre capable de le faire sortir de son desordre.

Tout l'avantage que les gens de ce caractere ont au dessus d'un honneste homme, c'est de n'estre pas sujets à se faire des envieux : que si leurs manieres fâcheuses leur suscitent quelque ennemi, ils n'ont que

faire de prendre des precautiõs pour se garder de ces surprises. Quelque grand que soit son ressentiment, il ne se tourmente pas beaucop à chercher des moyens pour se satisfaire, il ne void rien de plus propre à leur faire de la peine qu'eux-mesmes ; leurs défauts le mettent en repos sur la vengeance. Voilà le seul endroit avantageux que je trouve en eux, si veritablement on leur en peut trouver quelqu'un. Du reste, de quelque condition qu'ils soient, quelque rang qu'ils tiennent dans le monde, il n'y a point de pauvre païsan avec toute sa simplicité, à qui ils ne soient inferieurs, & à qui l'on ne deusse mieux aimer plaire.

Pour ceux qui sont obligez de s'interesser à leur reputation, comme ils ne la peuvent sauver en aucune maniere, ils sont reduits à prendre le party de se taire ; que s'ils rompent quelquefois le silence, c'est de peur que l'on ne les soupçonne de les autoriser, en ne les condamnant pas comme les autres.

Quoy que ce soit assez l'esprit de l'homme de se divertir des défauts d'autruy ; pourveu qu'il n'ait rien à en souffrir, car alors il luy est plus naturel d'en parler par ressentiment, que de s'en faire un jeu ; il semble que ceux qui y prennent le plus de goût

n'en trouvent point à exercer leur raillerie, contre les mal-honnestes gens. C'est que comme ils ne se plaisent pas seulement à tourner en ridicules ceux dont ils se mocquent, mais à ajoûter aux manieres qu'ils attaquent; celles qu'ils découvrent en eux, leur paroissent de telle nature, que bien loin de les mettre en jeu, elles leur font prendre leur serieux, & ne leur inspirent que du mépris & de l'aversion.

Ceux qui ont quelque interest à menager avec eux, en sont si rebutez dés qu'ils les ont un peu considerez, qu'ils ont plus à cœur de les quitter, que de faire leurs affaires; & quelques importantes qu'elles soient, à force de leur parler & de les entendre, elles leur deviennent moins considerables. Quant aux personnes que le hazard engage avec eux, pour peu de temps qu'elles ayent à les voir, & à les entretenir, elles ont besoin d'appeller à leurs secours toutes les regles de la bien-seance, pour ne s'en point éloigner brusquement.

Quoy que la difference des lieux, du temps, ou de la fortune, fasse paroistre differemment un honneste homme, il est toûjours le mesme en toute occasion. Son merite ne dépend ny des personnes de qui il attend toutes choses, ny de celles avec

qui il se plaît. Le plaisir, l'interest, ou l'ambition, n'ont pas assez de force, pour partager avec luy la gloire d'une action honneste, dans quelque conjõcture qu'il la fasse. Et ce qu'il y a de rare en sa conduite, c'est qu'il est si égal en tout, il s'acquite si également de ce qui luy peut faire de la peine, & de ce qui s'accommode le mieux avec son inclination, que l'on ne sçauroit dire qu'il est plus honneste homme en une chose qu'en une autre.

Toute l'inégalité que l'on trouve dans les sentimens qu'il inspire de luy, c'est q'uon ne peut s'empécher d'en estre plus charmé, lors qu'on luy voit procurer du bien à ceux qui l'ont offensé, & traiter favorablement les personnes qu'il sçait étre mal intentionnées pour lui,que lors qu'on luy voit rendre justice à celles qui luy sont cheres,& à l'égard de qui l'inclination feroit l'office de l'équité. Il est vray que dans cette rencontre il trouve encore le secret de se faire admirer ; car quoy qu'il soit extremement sensible pour ses amis, on ne sçauroit l'accuser de rien faire en leur faveur par entestement. Comme il se conduit toûjours par un juste discernement, il ne suit pas monis l'impression de leur merite, que les mouvemens de son amitié ; & si l'on est con-

traint d'avoüer que l'on ne peut eſtre plus tendre que luy, on l'eſt auſſi de publier, que l'on ne ſçauroit avoir plus d'équité.

Il eſt certain qu'il y a des vertus de temperament, auſſi-bien que des défauts, ou plûtôt des pentes & des facilitez naturelles à pratiquer certaines vertus. On voit des perſonnes qui s'applaudiſſent d'une conduite moderée & exempte de toute ſorte d'excés, parce qu'eſtant d'une complexion froide, delicate, & pareſſeuſe, elles ſe retranchent à ce genre de vie ſans aucune peine. On en voit qui ne doivent qu'à leurs défauts les qualitez qui les font eſtimer. Par exemple pour pouvoir diſſimuler, ne faut-il pas que l'eſprit ſoit toûjours dans l'application, & dans la contrainte ? Ne doit-on pas non ſeulement ſe garder de dire par ſurpriſe ce que l'on veut cacher, mais n'eſt-il pas encore important quand on a affaire à des gens éclairez d'avoir une adreſſe particuliere à trouver des manieres qui les dépaïſent ? Et c'eſt cette contrainte incommode qui fait qu'il y en a pluſieurs qui ne ſont ſinceres que parce qu'ils ſont pareſſeux.

Ce n'eſt ny à ſon temperament ny à ſes défauts qu'un honneſte homme eſt redevable de ſon merite. Si l'on ne luy peut reprocher d'eſtre ny lâche, ny perfide, ny

diſſimulé, ny vicieux, ny rien de tout ce qui choque le devoir ; ce n'eſt point à ſon inclination qu'il faut attribuer tout à fait l'uſage qu'on luy void faire des vertus qui ſont oppoſées à ces défauts. C'eſt à la loy qu'il ſe preſcrit de ſuivre exactement l'honneur en tout ; ſoit qu'il luy en coûte, ou qu'il ne luy en coûte rien. C'eſt à la ſeverité avec laquelle il combat ſon mauvais naturel, quand il eſt tel ; & au ſoin qu'il ſe donne pour prendre goût aux vertus de temperament, où la pluſpart ſe portent ſans rien ſentir, & ſans éprouver le plaiſir qu'il y a de bien faire.

Ne vous imaginez point encore que ce ſoit l'envie de s'attirer les loüanges que l'on luy donne, qui le fait perſeverer dans ſes ſentimens ; non plus que l'art de faire valoir de mediocres qualitez, qui lui dérobe l'eſtime du monde, & qui luy donne plus de reputation qu'il n'a de veritable merite. Ne croyez point que ny l'intereſt, ny la vaine gloire entrent encore dans ce qu'il fait. Il n'eſt pas moins ennemy du merite qui s'aſſujettit lâchement à la fortune, qu'il eſt incapable d'acquerir des qualitez pour avoir une ſorte de ſuperiorité ſur le reſte des hommes ; & pour voir à ſes pieds, ceux que la grandeur, ou la naiſſance ont mis au

dessus de luy. Ces veuës sont trop foibles & trop indignes de ses sentimens, pour le déterminer au bien. Il trouve une si grande difference entre les avantages qui suivent la vertu, & ceux qu'elle donne par elle-méme; qu'encore que l'on puisse dire qu'il y a peu de personnes qui fassent leur devoir par le seul plaisir de le faire; & que presque tous ceux qui s'efforcent de se distinguer du costé de l'honnesteté, sont plus excitez par les agreémens qui en sont inseparables, que par la satisfaction de n'avoir rien à se reprocher; il est si peu sensible à toutes les raisons d'interest ou de vanité, qu'il méprise, & qu'il desavouë une bonne action, lors qu'elle n'a point eu d'autres principes que ceux-là. Et si l'honnesteté & la vertu, ne portoient avec elles leur recompense, qui est le plaisir d'une vie pure & innocente, tous ces avantages exterieurs n'auroient aucun pouvoir sur luy; & je m'imagine que s'il n'y avoit point d'autre difference entre la vertu & le vice, qu'en ce que l'un donneroit plus d'honneur, & plus de fortune dans la vie que l'autre; s'il se prescrivoit quelques regles pour ne se point éloigner de la vertu; ce seroit plûtôt par une pente inconnuë qui l'y porteroit, que dans la veuë de se rendre plus considerable; &

en tâchant d'estre honneste homme, il auroit une autre motif qui ne seroit bien connu que de luy.

Comme l'envie de s'acquerir de la reputation, ne se méle jamais dans ce qu'il fait, il ne laisse pas d'estre également content de luy lorsque ses actions les plus rares, & qui luy pourroient faire le plus d'honneur, ne sont point éclairées. Il ne connoît point de gloire plus solide que de se pouvoir rendre témoignage en secret, que sa conduite n'a point d'autre veuë, que celle que son devoir luy a inspirée. Il sçait d'ailleurs qu'il n'y a rien qui soit d'ordinaire si douteux, & si mal étably, que le jugement des hommes; il connoit leur injustice à donner ou à détruire la reputation, c'est pourquoy il ne cherche ny à se cacher ny à se montrer, & il n'est occupé que du choix de ce qu'il doit faire, sans se trop embarasser du succez. Il ne fait cas tout au plus de l'estime des hommes qu'autant qu'elle sert à les édifier, & qu'elle répond au témoignage de sa conscience. Les applaudissemens, qui font faire tant de belles actions en apparence, ne luy donnent pas plus de chaleur qu'il en a; aussi on remarque qu'en quelque rencõtre que ce soit, il fait toûjours bien, mais il n'affecte jamais de bien faire.

On doit convenir que la pluſpart des actions des hommes ne meritent guere l'approbation qu'on leur accorde. Quoy qu'elles paroiſſent dignes d'eſtre applaudies, il les faut toûjours conſiderer par rapport à l'eſprit qui les a produites, pour n'y eſtre point trompé. C'eſt ce qui les gâte, ou qui leur donne tout le prix. On rapporte que dans l'armée d'Antigonus, un des ſucceſſeurs d'Alexandre, il y avoit un Soldat qui outre qu'il paroiſſoit honneſte homme, avoit auſſi beaucoup de courage; & il ne laiſſoit échaper aucune occaſion, où il ne ſignalât ſa valeur, par des actions qui auroient donné peut-eſtre de la jalouſie aux plus grands Capitaines de cette armée, ſi la baſſeſſe de la condition n'en avoit obſcurci l'éclat. Cela n'empêcha point que quelques perſonnes, qui s'arreſtoient moins à ce qu'il eſtoit, qu'aux marques qu'il donnoit de ſon merite, ne le fiſſent connoiſtre à Antigonus. Il le voulut voir, & aprés avoir pris garde qu'il avoit le viſage extremement pâle & défait; il crût qu'il eſtoit de ſon intereſt de ſçavoir la cauſe de ſa langueur, & de ne pas laiſſer mourir un homme dont on luy diſoit tant de bien. Il luy demanda donc ce qu'il avoit, le Soldat répondit qu'il ne luy pouvoit

voit declarer ſon mal, que même ſes bontez ſeroient inutiles quand il le ſçauroit, parce que s'eſtant inveteré depuis longtemps, il eſtoit devenu incurable. L'envie qu'avoit le Roy de le ſauver, fut cauſe qu'il ne s'arreſta point à ſa réponſe; il fut mis par ſon ordre entre les mains de ſes Medecins, & il leur commanda d'employer tous les ſecrets de leur art pour luy redonner la ſanté. Il guerit quelque temps aprés, mais quand il fut en eſtat de combattre, il ne s'expoſoit plus comme auparavant; il s'éloignoit même des occaſions où il y avoit du danger, avec autant de precaution que les plus timides de l'armée. Antigonus voulut ſçavoir la cauſe de ce changement, & voicy ce qu'il luy répondit.

C'eſt vous méme, Seigneur, qui eſtes cauſe que mon courage a degeneré en lâcheté. La douleur que je ſouffrois ſur mon corps me rendoit la vie inſupportable, & j'avois reſolu de m'en défaire en m'engageant aux occaſions où j'en eſperois trouver la fin. Mais depuis que par voſtre ordre on m'a redonné la ſanté, je ne me pique plus de courage, parce que je n'ay plus envie de mourir.

Qu'il eſt rare de voir quelqu'un qui ſoit

excité à bien faire par le seul desir de bien faire ? rapportez à tout ce qu'il vous plaira la conduite la plus juste, & la plus exacte ; repassez toutes les differentes veuës que l'on peut avoir quand on suit les voyes de la vertu & de l'honnesteté ; mais gardez-vous bien de croire qu'elles sont toûjours mettre la main à l'œuvre ; on les employe, il est vray, avec un soin merveilleux, on s'assujettit même à une severe necessité de s'accuser, & de rougir, quand on s'en éloigne aux yeux du monde ; mais en ont elles pour cela plus de part à ce qu'on fait ? & ne faut-il pas dire, que bien loin qu'elles soient la fin que l'on se doit proposer, on les employe plûtost comme des moyens pour arriver à d'autres fins ?

Le vray merite ne vient point de ce qu'on suit les devoirs de la vertu, mais de ce qu'on en est touché. Si la simple pratique pouvoit suffire, ne trouveroit-on pas quelque changement dans les personnes qui s'étudient à établir par là leur fortune, & à s'acquerir de la reputation. Mais en qui est-ce que l'on en observe ? Voyons-nous d'ordinaire que l'on soit plus honnête homme, pour faire des actions honnetes, & l'usage de la vertu, arrache-t'il la mauvaise inclination ? C'est qu'on a une in-

finité de raiſons pour la ſuivre, mais on n'a preſque jamais celle qu'on devroit avoir; c'eſt pourquoy l'employ que l'on en fait produit à la verité ce qu'on en attend, mais on ne s'apperçoit guere qu'il produiſe ce qu'il devroit naturellement produire. Si cela eſtoit, les plus mal-honneſtes gens parviendroient au comble de la perfection, & deviendroient des exemples de ſageſſe, & de probité, à force de contrefaire tous les jours les gens de bien.

On n'auroit jamais fait ſi l'on les vouloit ſuivre par tout; quoyque tous leurs mouvemens tendent toûjours en même lieu, c'eſt à dire, à l'accompliſſement de leurs deſirs injuſtes, & dereglez; ils ont une infinité de routes pour y parvenir, & le ſujet ſeroit inépuiſable, ſi l'on entreprenoit de les décrire toutes en particulier. C'eſt ce qui fait qu'on a tâché ſeulement de repreſenter quelques-uns de leurs défauts, qui peuvent faire le plus d'impreſſion, afin que l'on peut juger par là de leurs ſentimens, & ſe défaire dans ſoy-même de ceux qui en pourroient approcher. D'ailleurs comme l'on peut eſtre mal-honneſte homme en pluſieurs manieres, & que la difference qu'il y a entre deux perſonnes qui le ſont; vient des diverſes paſſions qui les agitent,

& des divers moyens qu'ils employent pour les satisfaire : On ne pretend pas attribuer à un seul homme tous les caracteres de mal-honnesteté dont on a parlé; ny ceux que l'on pourroit rapporter encore. Car quoy que le cœur humain soit un abisme infiny de malice, & de corruption, & qu'il comprenne dans luy-même tous les differens caracteres d'injustice, & de mal honnesteté ; il est pourtant difficile qu'une seule personne les puisse tous representer. C'est pourquoy le vice est d'ordinaire partagé comme la vertu.

Il est vray que l'on ne peut pas raisonner de la sorte de la parfaite honnesteté ; comme elle consiste en un point d'où elle ne peut s'éloigner sans degenerer; pour s'y maintenir elle a de certaines regles qui sont invariables, & elle n'en peut negliger aucune sans se démentir. On peut bien être mal-honneste homme en une chose, & ne l'estre point en un autre ; mais quelque regularité que l'on puisse avoir en general, on ne sçauroit estre parfaitement honneste homme, tandis que l'on se reservera quelque vice en secret dont on se flattera de ne se pouvoir défaire. Il y a presque une infinité de choses en quoy l'on est obligé de se défendre de choquer les bonnes mœurs,

mais il n'y en a pas une où il ſoit permis de ſe relâcher, pas même la moindre circonſtance. C'eſt pourquoy de deux homme qui n'auront pas la même exactitude dans une occaſion où il eſt de conſequence d'obſerver inviolablement la juſtice ; il eſt impoſſible qu'il n'y en ait un qui ne ſoit point honneſte homme, au lieu que dans la même rencontre l'on peut eſtre mal-honneſte homme differemment ; en bleſſant une partie de la juſtice que l'on doit ſuivre, ou en la détrüiſant tout à fait. Mais la parfaite honneſteté ne reçoit jamais de plus ou de moins ; dés qu'elle manque en une choſe c'eſt comme ſi elle manquoit en tout.

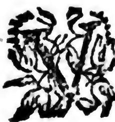
Fin du premier diſcours.





LES DEVOIRS DE LA VIE CIVILE.

A M****



Ous m'avez témoigné, M. que je vous ferois plaisir de continuer à vous entretenir; & vous voulez même me faire accroire que ce que je vous ay envoyé vous est de quelque secours pour vous confirmer dans l'aversion que vous avez pour tout ce qui est contraire à l'honnesteté, & pour vous y rendre encore plus sensible. Je voy bien que ce sont là des pieges que vous me tendez pour m'engager de nouveau, mais n'importe je veux m'y laisser prendre. Quoyque

ce que vous avez déja vû deust me rebuter pour ce qui me reste encore à faire, je ne laisseray pas de suivre le dessein que vous m'avez vous-même donné. Cela vous amuse dans le lieu où vous estes, vous y trouvez même quelque utilité, à ce que vous dites ; & c'est assez pour que je n'aye rien à ménager. Aprés tout, la chose se passe entre nous, dequoy faut-il que je m'inquiete ? Vous estes assez prevenu en ma faveur pour ne pas regarder de si prés à ma maniere d'écrire ; & quand cela ne seroit point, vous avez assez de bonté pour m'avertir de ce que vous découvrirez de defectueux.



DISCOURS II.

Où l'on parle de l'usage qu'on doit faire de l'esprit, & du Cœur.

COMME l'affaire la plus importante que nous ayons dans la vie, & qui presse le plus, est de nous rendre tels que nous devons estre, en contractant une for-

te habitude aux bonnes choſes, quand nous n'éprouvons que trop que noſtre inclination y repugne; & en nous fortifiant autant qu'il nous eſt poſſible dans les bons ſentimens que nous croyons avoir. Je penſe que le meilleur moyen qu'on puiſſe prendre pour y travailler avec quelque fruit, c'eſt de chercher quelle eſt la ſource de nos défauts, & par où preciſement on eſt mal-honneſte homme, quand on á le malheur de l'eſtre.

J'ay toûjours compris que l'eſprit & le cœur eſtoient les deux ſources principales de tout ce qu'il y a en nous de vicieux, & de mal-honneſte; & que ceux qui ſont en mauvaiſe reputation dans le monde, ne le ſont que parce qu'ils manquent par l'un ou par l'autre, ou par tous les deux enſemble; comme ceux qui paſſent pour honneſtes gens, ne le ſont auſſi que par là. Toutes les bonnes qualitez, & tous les agréemens qu'on peut avoir, doivent eſtre eſtimez peu de choſe, s'ils ne viennent de l'eſprit ou du cœur; l'on ne doit guere non plus s'alarmer de tous les défauts qui viennent d'ailleurs.

Rien ne me paroît ſi different que l'eſprit & le cœur; l'un s'oppoſe preſque toûjours à ce qui plait à l'autre, & nous re-

marquons une si grande contrarieté dans leurs mouvemens, qu'ils agissent rarement de concert, sans qu'il en coûte quelque chose à l'un des deux. L'esprit & la raison doivent éclairer le cœur & regler tous ses sentimens, & l'on voit dans la pluspart des hommes, que c'est le cœur qui tient le dessus, & que l'esprit en est toûjours la duppe. Vous sçavez que c'est la pensée d'un des plus beaux esprits que nous ayons eu dans nostre siec le.

Dans les choses indifferentes où le cœur ne prend nul interest, l'esprit agit à la verité par luy-même, & se voyant alors le maistre de ses lumieres, il semble qu'il en fait l'usage qu'il veut, mais il dispose rarement de luy. A quoy est-ce que le cœur ne prend point part? On le trouve d'ordinaire par tout; & il a des interests cachez dans les choses qui ne semblent uniquement relever que de l'esprit. Que s'il y en a quelques-unes qui soient entierement dégagées de ce qui le peut toucher, & que leur grande sterilité ne luy offre aucune prise, l'esprit ne s'y attache qu'autant de temps qu'il y a du vuide pour la sensibilité du cœur, & qu'il demeure dans l'inaction. On peut dire même que l'occupation de l'esprit dans ces sortes de rencontres, est

une action fort imparfaite. Car à quoy s'applique-t-il, comme il faut, lors que le cœur n'en est pas pour le moins de moitié? Il ne reüssit que dans les choses où il ne s'employe que sous son aveu;& s'il peut reprocher au cœur la corruption qu'il en reçoit, il doit aussi luy tenir compte du succez de ses lumieres.

Mais ne vaudroit-il pas mieux qu'il eust un peu moins de sujet d'étre content de sa penetration,& qu'il fut plus exempt de desordre? Tout le monde en general en conviendra; cependant il y en a peu qui n'estiment moins dans le fonds le merite du cœur, que la beauté de l'esprit, & qui n'aiment mieux briller mal à propos, & par des mauvais endroits, que de ne point briller du tout.

Malgré l'opposition qui se rencontre entre l'esprit & le cœur, il dépend assez souvent de nous de les accorder ensemble. Quoy que le cœur n'aime guere à se faire violence, il ne laisse pas de resister à sa pente, sans qu'il luy en coûte même tant qu'on pourroit croire, quand une fois on a pris soin de le remplir de bons sentimens, & qu'il laisse la raison assez libre pour se representer sans prevention les charmes de la vertu, & pour bien connoître le grand

espace qui separe un mal-honneste homme, d'avec un homme de probité.

C'est ce qu'éprouvent les personnes qui sont parvenuës à cét heureux estat. C'est en elles que l'esprit & le cœur prennent même interest à ce qu'ils font, sans que la raison puisse se plaindre que le cœur suive aucun mouvement sans son aveu ; ny que le cœur obligé de consentir aux démarches raisonnables de l'esprit, se forme des dégouts fâcheux, & qu'il oppse une resistance qui gâteroit tout. Tous deux dans une douce intelligence, & soûmis aux maximes les plus severes de la raison ; on ne voit pas que l'esprit s'abandonne à des égaremens, où l'on ne trouve d'ordinaire que des matieres creuses, & des inutilitez peu satisfaisantes ; ny que le cœur se laisse seduire par des objets, qui sous pretexte de charmer sa sensibilité, l'entraîneroient dans des foiblesses qui seroient suivies d'un repentir desagreable. Quelque disposition qu'il se sente, de ceder à son penchant, il s'en défend sans heziter quand la raison le desapprouve, & s'il y a des plaisirs ausquels il ne se refuse point, ce n'est qu'à ceux qui ne peuvent alterer sa tranquillité.

Si bien que dans cét estat l'esprit & le cœur s'éloiguant de tout ce qui blesse les

mœurs, & qui choque la droite raiſon ; ils ne s'attachent qu'aux choſes où l'on peut trouver du ſolide, & leur application ne roule que ſur l'utile, & ſur l'agreable, pourveu que l'honneſte n'en ſoit point exclus. Voilà ce qui fait l'honneſte-homme; ſans l'accord de ces deux parties on ne le peut eſtre; ſi l'eſprit & le cœur ne concourent inceſſamment à écouter & à ſuivre la loy de la raiſon, on ne poſſedera jamais cette qualité ſi rare, & ſans laquelle toutes les autres ſont peu de choſe.

On voit par là que pour eſtre ſage, pour eſtre honneſte, il eſt important que l'eſprit & la raiſon ſoûmettent entierement le cœur. Qu'ils luy arrachent ſes ſentimens quand ils ſont mauvais; qu'ils luy inſinuent comme une ſeconde nature differente de la premiere; où l'on obſerve ces heureuſes pentes que les honneſtes gens ont pour le bien, & ces agreables facilitez, que l'on voit dans toutes leurs manieres, à ſe porter à leur devoir, & à s'acquiter generalement de tout ce peut plaire.

Mais en qui eſt ce que la raiſon eſt aſſez exempte de deſordre, pour operer toutes ces merveilles ſans la grace du Seigneur ? Et qui peut ſe promettre d'avoir aſſez de force pour vaincre toutes ſes paſſions,

& pour regler ses sentimens, sans un secours surnaturel; Disons donc qu'on ne sçauroit estre honneste homme si l'on n'a de la Religion, c'est par où il faut commencer. Car le moyen, si l'on est infidele à Dieu, qu'on a infiniment plus d'interét d'honnorer & de servir; si l'on ne se fait une affaire essentielle d'estre exact & fidele dans l'observation de ses loix; le moyen, dis-je, qu'on se mette en peine d'avoir une conduite sincere pour les hommes,& qu'on s'établisse un principe d'honneur de ne manquer en rien de ce qu'on leur doit?

Il n'y a rien de si different dans l'esprit de la pluspart des gens, qu'estre honneste homme selon le monde, & avoir de la Religion. Il semble en effet que ce sont deux choses qui n'ont rien de commun. La probité selon le monde est l'ouvrage de la nature, & de la raison; la nature l'imprime dans l'esprit, & dans le cœur; la raison l'entretient & la perfectione. Mais la Religion n'a point d'autre principe que Dieu. La probité ne se porte qu'à des devoirs naturels, & n'a en veuë qu'une certaine felicité naturelle qu'elle établit parmy les hommes, qui est souvent troublée par leur malignité, & qui doit finir avec eux. Mais la Religion s'éleve jusques à Dieu, & nous

promet des plaisirs dont la douceur est au dessus de tout ce que nous pouvons comprendre, & qui n'auront ny d'interruption, ny de bornes. Il faut pourtant avoüer qu'elles ont des liaisons si étroites, qu'il est impossible qu'elles puissent subsister separement. C'est une necessité d'avoir de la Religion pour avoir de la probité ; c'est une necessité d'avoir de la probité pour avoir de la Religion.

Ne croyez pas avoir de la Religion, dit l'Oracle éternel de la verité ; si vous ne voulez point garder de retenuë dans vos discours. Il faut prendre garde qu'il ne dit pas, si vous déchirez la reputation de vôtre prochain, il suppose que c'est un crime qui bannit absolument la Religion, dans l'opinion méme de ceux qui y sont le moins scrupuleux ; mais il donne à entendre que si on ne s'observe, & sur ce qu'on dit, & sur la maniere dont on s'exprime, on n'a point de Religion dans le cœur. On peut juger de là que si une erreur de langue, & une trop grande inapplication dans les paroles, qui est un manque de delicatesse en matiere d'honnesteté ; peut détruire la Religion, comment subsisteta-t'elle parmy les hommes, si par une conduite plus mauvaise ils excluent entierement

la probité de leur commerce? D'ailleurs comme il y a trop de disproportion entre Dieu & l'homme, à cause de sa corruption & de sa bassesse, pour agir immediatement en luy sans supposer un sujet; poûr agir en luy par la Religion, il faut qu'il suppose la probité, de méme que la probité suppose la nature. De sorte qu'estant necessaire, qu'il y ait un milieu entre la nature & la Religion, si l'on ostoit ce milieu, qui ne peut estre que la probité, ce seroit oster le sujet de la Religion, ce seroit oster la Religion mesme.

Qui ne sçait encore que la Religion de mesme que toute autre habitude, demande en nous une disposition sans laquelle nous ne pouvons l'acquerir? Eh quelle autre disposition pouvons nous avoir pour la Religion que la probité? Connoissons-nous quelque chose qui en approche de plus prés? Convenons donc que si nous n'avons dans nous mesme ce caractere d'honnesteté qui nous distingue si agreablement par tout où nous sommes connus, nous ne pouvons avoir une veritable Religion. Soyons honnestes, si nous voulons estre Religieux, c'est l'ordre naturel que nous devons observer, & l'ordre établi de Dieu entre la nature, la probité, & la Religion

La nature eſtant le fondement de la probité, la probité la diſpoſition à la Religion ; & la Religion perfectionnant la probité, comme la probité perfectionne la nature.

Cependant on ne trouve que des gens qui renverſent abſolument cet ordre. On veut eſtre Chreſtien ſans eſtre honneſte homme dans le monde ; on veut eſtre honneſte homme dans le monde ſans eſtre Chrétien. N'eſt-ce pas repreſenter cette ſtatuë ſi fameuſe dans l'Ecriture, dont la téte eſtoit d'or, & les pieds de terre ? La téte d'or par toutes les oſtentations de pieté & de Religion ; & les pieds de terre par le défaut d'une ſincere probité ?

Mais on doit reconnoiſtre que ſi la probité eſt ſi neceſſaire à la Religion, la Religion ne l'eſt pas moins à la probité. Quelle regle, quel fondement pourrions-nous avoir pour établir noſtre probité ſi elle n'étoit appuyée ſur la Religion ? Nous devons conſiderer la Religion comme une chaîne qui nous attache & qui nous unit à Dieu. Or comment ſe pourroit-il faire que nous fuſſions reünis à Dieu, ſi nous n'eſtions reünis enſemble ; puiſque l'union avec Dieu ſuppoſe l'union avec les hommes, & qu'elle renferme tous les devoirs qu'ils exi-

gent de nous?C'est par cette raison que lors qu'il est dit que nous n'adorerons & nous ne servirons que Dieu seul, nous devons comprendre dans ce commandement tous les devoirs de la societé civile; parce que nous ne pouvons estre dans l'ordre dans lequel Dieu nous demande à son égard, que nous ne le soyons à l'égard des hommes; & que les obligations qui nous engagent à eux, sont comme tout autant de dépendances de ce premier devoir, qui nous unit à Dieu, & comme tout autant de petits liens qui tiennent à cette grande chaîne qui nous attache à luy.

S'il estoit vray, disoit un excellent homme aux Payens de son temps, pour détruire la mauvaise idée qu'ils avoient conceuë de la probité des Chrestiens; s'il estoit vray que nostre Religion fût ennemie de la probité qui se pratique mesme dans le monde, auriez-vous tous les jours tant de témoignages de nostre fidelité? Serions-nous si soûmis aux ordres de vos Empereurs quoyque d'une autre creance? Servirions nous avec tant d'attachemẽt dans vos troupes, & vos generaux seroient-ils contrains d'avoüer qu'ils n'ont pas de Soldats plus affectionnez, que ceux que la Religion Chrestienne leur fournit? C'est par

elle que nous nous faisons un devoir de payer si regulierement les tributs qu'on nous impose, tandis que la crainte les fait payer aux autres. C'est par elle que nous sommes de bons sujets pendant la paix, & des Soldats asseurez & infatigables pendant la guerre. Enfin c'est nostre Religion qui nous oblige de faire des veux pour la prosperité de vos armes dans le temps que vous nous persecutez, & que nous souffrons toute sorte de violence.

Pourquoy lors que les heretiques se sont introduits dans le monde, en ont-ils renversé l'ordre & l'union ? Pourquoy ont-ils allumé tant de guerres ; pourquoy ont-ils formé tant de ligues, & mis la division par tout où ils ont paru, sinon parce qu'il est impossible de degenerer de la Religion sans degenerer de la probité ? Il me semble que la Religiõ est à l'égard de la probité ce que le Ciel que les Astronomes appellent le premier Mobile, est à l'égard de toutes les autres, en ce qu'il leur communique son mouvement.

Sur quoy pourrions nous fonder cette honnesteté, qui fait le repos & la seureté de la vie Civile, si elle n'estoit appuyée sur la Religion ? Seroit-ce sur la raison, elle qui est affoiblie par tant de passions ; & si

offusquée des tenebres de l'ignorance? Si les personnes avec qui nous avons des affaires d'importance, ne nous offroient pour toute seureté que leur raison, sans aucune Religion, voudrions-nous bien nous y fier; & nous reposerions-nous volontiers à la bonne foy de cette raison toute seule.

Aussi je ne m'étonne pas que dans les investitures des charges, dans les traitez de paix, & generalement dans tout ce qui regarde le bien de la societé publique, on exige des sermens qui sont des actions de Religion. C'est qu'on est persuadé que sans elle rien ne peut demeurer constant, & que les hommes qui connoissent par leur pro-propre experience le foible de leur raison, cherchent d'autres appuis que ceux qu'elle leur pourroit donner. Je ne doûte point qu'un Athée tout ennemy qu'il est de la Religion, ne fit difficulté de choisir un homme de son caractere, pour luy faire une confidence, ou pour traiter avec luy d'une affaire dont la consequence le regarderoit. Que ne doit-on point craindre en effet d'un homme qui a quitté Dieu? S'il peut luy estre infidele; balancera-t'il à trahir ses amis, à se revolter contre son Prince, & à livrer sa Patrie?

Il eſt donc évident que noſtre devoir eſt fondé ſur ces deux choſes qui devroient naturellement s'accorder en tout, mais que la dépravation des hommes a renduës ſi differentes. Il eſt fondé ſur le monde & ſur la Religion; il ne ſuffit pas de ſe conſerver avec les hommes à la faveur d'une conduite, également honneſte & ſincere; il faut eſtre encore regulier du coſté de Dieu, non ſeulement pour ſoy, mais encore pour les hommes; parce que quand on n'eſt point bien étably ſur ce qu'on eſt obligé de faire pour Dieu, l'on eſt toûjours chancelant ſur ce que l'on doit aux hommes. Il faut donc conclurre qu'étre honneſte homme dans le monde, & avoir de la Religion, doivent eſtre la meſme choſe.

En effet, qu'eſt-ce que la veritable ſageſſe, & la veritable honnéteté, ſinon tout ce qu'enſeigne la Morale Chreſtienne? A conſiderer de prés ce qu'elle propoſe, & à l'examiner ſans prevention, & ſans cét eſprit de défiance qu'on obſerve dans certaines gens, qui ne cherchent à la connoiſtre que groſſierement, de peur d'y trouver ce qui condamne leur inclination, & qui juſtifie les remords qu'ils voudroient traiter de foibleſſe

d'ame ; ne doit-on pas convenir que quand il n'y auroit ny Foy ny Religion, l'on ne pourroit ſuivre pour eſtre honneſte homme que ce qu'elle nous apprend ? C'eſt pourquoy elle eſt la plus pure & la plus parfaite Loy du monde ; la plus pure parce qu'elle ne ſçait rien accorder à la foibleſſe de la nature, & que l'ombre du vice la choque ; la plus parfaite, car quoy qu'elle nous faſſe donner tout à Dïeu, elle ne nous permet point de rien oublier de ce que nous devõs aux hommes. Ce ſont deux obligations que Dieu n'a point voulu ſeparer lors qu'il s'en eſt expliqué à nous ; & quand il a dit que le plus grand commandement de la Loy, eſtoit celuy par lequel il nous ordonnoit de l'aimer de tout noſtre cœur, il a ajoûté tout auſſi-toſt que celuy par lequel il veut que nous aimions le prochain comme nous-meſmes, luy eſtoit ſemblable.

Auſſi lors que le Seigneur nous avertit ſi ſouvent de nous aimer les uns les autres, lors qu'il nous recommande avec tant de ſoin la paix & l'union dans laquelle il veut que nous vivions enſemble, qu'il nous ordonne de nous aſſiſter dans nos beſoins, de nous conſoler dans nos afflictions, de nous ſupporter dans nos défauts, de juger fa-

vorablement de tout le monde, de cacher les infirmitez que nous connoissons en autruy, de ne médire de personne, de servir ceux qui nous haïssent & qui nous veulent nuire : dequoy pensez-vous qu'il nous entretienne, sinon de cette honnesteté que je décris ? N'est-ce pas estre honneste homme dans le monde que de ne manquer en rien de tout cela, & n'est-ce pas avoir aussi de la Religion ?

Ceux qui sçavent prendre la Religion du bon costé, goûtent bien mieux tout ce que je viens de dire, que les gens qui se retirent du commerce par chagrin, & qui s'avisant de condamner generalement tout ce qui ne convient point à leur humeur, décrient la societé plûtost, parce qu'ils ne sont pas nez pour y vivre, que pour avoir toûjours raison d'en dire du mal. Il ne faut pas s'imaginer que pour estre dans le monde ce soit une necessité de renoncer à son salut, & qu'on ne puisse plus esperer en Dieu. La Religion ne détruit point la societé, au contraire elle approuve que nous ayons des amis, que nous nous attachions à eux, & il y a des occasions où elle consent que nous leur fassions un sacrifice de nostre vie pour signaler nostre tendresse en leur faveur. Elle s'étend enco-

re au delà de nos amis, elle ordonne que nous aimions tout le monde, que nous nous cherchions, que nous nous visitions les uns les autres, & ne se scandalise point qu'il paroisse que nous l'abandonnions elle-mesme pour nous aller remettre en paix avec nos freres. Elle est enfin si peu opposée à la societé qu'elle veut bien que nous donnions de temps en temps quelques heures à des plaisirs innocens, & ne trouve point mauvais les festins, & les divertissemens honnestes parmy les amis, parce que ce sont des moyens pour fortifier l'union qui doit estre en nous, & pour entretenir la societé. Mais ce qui fait qu'on se persuade que le monde ne s'accorde point avec la Religion, & qu'on ne sçauroit s'attacher à l'un sans se refroidir pour l'autre, c'est qu'on envisage la societé comme elle est, & non pas comme elle devroit estre.

Les personnes penetrées de tout ce qu'il y a de solide & de grand dans la Religion, & les plus unies à Dieu dans l'interieur, sont celles-mesmes qui sçavent mieux l'accorder avec le monde. Dans le monde on leur voit suivre une conduite honneste, aisée, qui n'effarouche personne & qui est également agreable & irreprehensible,

Car pour ne déplaire à qui que ce ſoit, on ne leur trouve pas moins d'exactitude. Dans la Religion on les voit reglées, ſoûmiſes, ſeveres pour elles-meſmes, accommodantes pour tout le monde dans les choſes qui ne vont point contre leur devoir, mais encore plus diſcretes & plus retenuës dans celles qui bleſſent les maximes qu'elles pratiquent. Car elles ſont perſuadées que pour ſe rendre regulier par tout, il n'eſt pas toûjours neceſſaire de s'ériger en Cenſeur, & de faire beaucoup plus de bruit que les autres. En effet je croy qu'il ne faut pas avoir pour cela meilleure opinion de ceux qui paroiſſent le plus empreſſez à dire leurs ſentimens ſur la mauvaiſe conduite d'autruy, & qui ſe récrient avec le plus d'étonnement, comme ſi le vice leur eſtoit une choſe nouvelle, & dont ils n'euſſent jamais ouy parler. La veritable honneſteté s'attache davantage à preſcher par l'exemple, que par les leçons qu'elle donne, & ce n'eſt pas ſans doûte le moyen le plus mauvais pour inſinuer ce que l'on veut: quand ce ne ſeroit que parce que l'on n'aime point naturellement à eſtre inſtruit, & que dans les exemples on s'inſtruit ſoy-meſme ſans que cela paroiſſe. Que ſi elle juge quelquesfois à propos de parler, on remar-

remarque qu'elle eſt toûjours douce & circonſpecte dans ce qu'elle dit ; ſes diſcours ſentent plûtoſt le conſeil que la remontrance, auſſi elle en eſt beaucoup mieux écoutée.

Ainſi ceux qui ſçavent heureuſement accorder le monde & la Religion ; retranchent des maximes du monde tout ce qu'ils y trouvent de vicieux & de corrompu ; & retenant dans la Religion ce qu'il y a de grand & de ſolide, en rejettent entierement tout ce que la pluſpart y font voir de déguiſé, de foible, de bas, & de ſuperſtitieux, & qui eſt plus propre à l'avilir dans les eſprits qu'à augmenter noſtre reſpect & noſtre zele. Dans la Religion ils s'attachent inviolablement à la morale qui eſt formée ſur les preceptes que le Sauveur nous a laiſſez ; & dans le monde ils ſuivent une morale qui n'eſt autre choſe qu'un écoulement de la premiere, & un caractere de probité, de juſtice, & de paix qui ſe répand ſur toutes les actions, ſans qu'il y paroiſſe rien de contraint pour eux, ny de trop auſtere pour les autres ; au contraire les méchans ſont forcez d'entrer dans de bons ſentimens lors qu'ils leur voyent pratiquer la vertu, parce qu'ils s'y prennent d'un air également facile & touché, &

comme l'on s'acquitte d'ordinaire des choses que l'on fait d'inclination. Si bien que la conduite qu'ils ont dans le monde ne les éloigne point de la Religion, & l'attachement qu'ils ont pour la Religion bien loin de les faire devenir moins propres pour le monde, les rend plus aimables dans la societé, & d'un commerce incomparablement plus solide.

Il est vray qu'il est rare de trouver des gens qui estant également reguliers dans le monde & dans la Religion, les fassent compatir l'un avec l'autre. Car l'on voit souvent que les personnes qui se jettent dans la devotion, s'y prennent si indiscretement, & d'une maniere si peu reglée, qu'ils deviennent incapables du monde, à cause d'une humeur bizarre & chagrine qu'ils contractent, & se mettent hors d'estat, par la vie retirée & sauvage, dont ils font profession de faire profiter les autres de leur vertu. J'avoüe que l'on en voit qui prenant ce party, parce qu'ils ne se croiroient point en seureté dans le monde, deviennent des modelles de sainteté dans leur retraite ; & si l'on n'a pas l'avantage d'estre témoin de leurs actions en particulier, parce qu'ils demeurent cachez : ce que la renommée en publie, pourroit suffire pour produire

en nous de tres-bons effets, & pour nous convaincre de lâcheté & de mauvaise intention, lors que nous nous flattons que nous ne pouvons quitter nos plaisirs & nos commoditez; & renoncer à une infinité de choses superfluës, qui nous sont devenuës necessaires pour nous y estre trop accoûtumez.

Mais il faut demeurer d'accord que l'on en peut trouver aussi qui sont assez maistres de leurs passions, & assez desabusez de tout ce qui éblouït les autres, pour se maintenir dans le monde sans rien faire contre le devoir. L'on pourroit citer des exemples assez frequens, pour montrer que je ne donne pas l'idée d'une chose qui ne subsiste que dans l'imagination. Et en peut-on citer un plus sensible, ny plus digne d'estre imité que celuy de ce Prelat si fameux que Rome a écrit depuis peu dans le Catalogue de ses Saints, qui n'a pas esté moins celebre dans la Religion par sa sainteté, qu'il a esté aimable dans le monde par les charmes de son esprit & de son humeur.

L'usage que la pluspart font du monde, & de la Religion est bien different de celuy-là; ils ne se conduisent à l'égard de l'un & de l'autre que d'une maniere proportionnée à leur inclination : ils usent du

monde non pas par rapport à ce qu'ils doivent à la ſocieté civile, mais par rapport à ce qu'ils cherchent. Et ils employent la Religion, moins pour exercer les vertus qui la devroient maintenir dans leur cœur, que pour arriver à leurs fins. Uniquement appliquez à ce qui les touche; ils tournent tout à leur profit, & le monde & la Religion trouveroient en eux peu de ſenſibilité, ſi l'un & l'autre ne leur eſtoit bon à quelque choſe. C'eſt pourquoy quand vous leur voyez prendre des moyens pour plaire, ne vous imaginez point que ce ſoit par l'eſprit de plaire; ils content pour perdu tout ce qu'ils peuvent faire d'honneſte & d'agreable, s'ils n'y trouvent leur intereſt particulier: quand ils ſont officieux, complaiſans, équitables, ils ont toûjours leur raiſon pour l'eſtre, mais ce n'eſt jamais celle des honneſtes gens. L'on n'en trouve que trop de cette eſpece, qui joüiſſent ſeûrement d'une reputation mal-acquiſe, & qui ſe font honneur d'un merite qu'ils ne doivent qu'à des precautions d'intereſt.

Deux motifs principaux regnent d'ordinaire dans tout ce que la pluſpart des hommes font au ſujet de la Religion; dont le premier eſt vaſte & general; & le ſecond eſt particulier: mais l'on ne leur trouve

que rarement le veritable, & celuy qui devroit donner l'exclusion à tous les autres.

Comme la Religion a beaucoup plus d'authorité sur l'esprit des hommes par l'idée generale que l'on s'en forme; je veux dire par la raison que l'on voit qu'il y a une infinité de gens & de nations qui la reconnoissent, & qui s'assujettissent à ses maximes; que par l'application particuliere que l'on se fait de la Religion à soy-même: La pluspart en remplissent quelques devoirs en apparence, parce que c'est une coûtume generalement établie, à laquelle tous les hommes sont faits, soit par l'education, soit par l'exemple. Quand ils se conduisent par cette veüe generale, & qu'ils font quelque action de Religion, parce que c'est une bien-seance à laquelle personne n'oseroit manquer; ils agissent d'une maniere indifferente & sans reflêchir à ce qu'ils font; car comme ils ne s'attachent alors à la Religion que pour sauver cette bien-seance, il leur suffit de faire à peu prés ce que font les autres, sans aucun retour sur eux-mêmes; on les voit aller dans les Temples; on leur voit observer en apparence, les choses qui les doivent distinguer des Athées. C'est là uniquement ce qu'ils cherchent.

Lors qu'ils ont quelque intereſt à ménager, où l'uſage de la Religion peut eſtre de quelque utilité, ils s'y portent avec plus d'empreſſement en apparence, & même lors que quelque fâcheuſe extremité les oblige de recourir à Dieu, il leur ſemble que leur cœur eſt veritablement touché de tout ce qu'ils font. Mais l'impreſſion que la Relîgion devroit produire ſur eux y a moins de part, que leur impuiſſance à ſortir de leur eſtat; & l'envie d'obtenir ce qu'ils ſouhaitent, en ſeduiſant par un faux zele les perſonnes à qui il leur eſt important de donner une idée avantageuſe d'eux-mêmes.

Ce ſont les deux motifs qui les attachent en apparence à la Religion; ils en uſent par rapport au monde, & à cette bien-ſeance generale qui force même les impies, & par rapport à leur intereſt particulier; mais jamais par rapport à la Religion & à eux-mêmes.

Par la méme raiſon que j'ay dit que pour eſtre ſage, pour eſtre honneſte, il eſt important que l'eſprit & la raiſon ſoûmettent entierement le cœur, on ne peut eſtre mal honneſte & méchant que le cœur ne domine ſur l'eſprit. C'eſt ce qui ſe paſſe dans ceux qui ne ſe preſcrivent aucunes regles d'honneſteté, & qui donnent tout à

leurs passions. Le cœur & la raison ne pouvant s'accorder en rien, le plus foible se trouve reduit à ceder en tout au plus fort, & comme le cœur est le maître, à cause de l'empire qu'ils luy ont laissé prendre sur la raison ; on ne voit rien dans leur conduite qui ne marque le desordre de leur ame, & leur esprit dans toutes ses démarches se sent de la corruption de leurs sentimens. Suivons-les dans quelqu'une de leurs passions en particulier, & nous ne verrons que trop que l'on leur fait encore grace quelque idée que l'on en conçoive.

Il est certain que la plus grande marque que nous puissions donner de nostre injustice, c'est d'abuser du pouvoir que nous avons sur les autres pour faire tomber sur eux nos caprices,& nos emportemens,comme s'il estoit juste qu'ils souffrissent d'un chagrin où ils n'ont nulle part ; & dont nous sommes coupables les premiers, par la facilité avec laquelle nous nous échauffons sur le moindre sujet,& souvent par un fonds de mauvaise humeur dont nous ne sçaurions donner de bonne raison. C'est là le stile de la plûpart des hommes , & une des choses à quoy l'on peut mieux reconnoître leur injustice.

Leur colere, qui est un effet aussi ordi-

naire de leur mauvaiſe humeur que des ſujets capaples de l'exciter, s'exerce preſque toûjours contre ceux qu'ils croyent eſtre obligez d'entrer dans leurs paſſions,& d'endurer toutes choſes d'eux. Avec quelle injuſtice ne ſe prevalent-ils point de l'avantage que la tendreſſe de leurs amis leur donne ſur eux, pour leur dire dans leurs momens fâcheux des duretez capables de faire démentir l'amitié la mieux établie? Combien ſouvent n'abuſent-ils point de leur facilité à partager toutes leurs peines pour leur faire eſſuyer leurs caprices,& pour s'en prendre injuſtement à eux comme s'ils avoient pû s'engager à les tenir quittes de tout ce qui peut échauffer leur bile?

L'amitiê ſolide & veritable veut que nous ayons de l'empreſſement, à ſçavoir tout ce qui afflige nos amis, pour y remedier, s'il nous eſt poſſible,& pour les ſoulager par la part que nous y devons prendre; mais elle n'eſt pas moins exacte à leur ôter, par delicateſſe de cœur, la connoiſſance de tout ce qui nous chagrine, & qui les pourroit attriſter. Que ſi elle nous défend la reſerve, & qu'elle nous engage à leur declarer nos déplaiſirs eſſentiels,elle n'entend pas que ce ſoit pour leur faire de la peine; mais pour s'acquiter de l'ouverture qu'on leur doit.

Elle veut bien que nous leur rendions compte de tout ce qui nous arrive de bien ou de mal. Mais elle desavoüe des plaintes qui sont un effet du chagrin que l'on a de se voir seul à souffrir, & qui ne tendent qu'à nous servir mal à propos de leur sensibilité pour les rendre aussi malheureux que nous.

L'on void encore souvent que leur colere se fait sentir aux despens des personnes qui leur sont soûmises, & sur qui ils peuvent impunement décharger leur bile. Quand elle est émuë, mal-heur au premier qui se rencontre en leur chemin, & qui est obligé de leur rendre compte de ses actions. Quelque exactitude que l'on ait euë pour leurs affaires, le vray moyen de les appaiser n'est pas de se défendre d'avoir tort; comme ils ne cherchent que matiere de quereller, l'innocence reconnuë est pour eux un nouveau sujet d'emportement. S'est-on acquité de son devoir de la maniere, & dans dans l'ordre qu'ils avoient prescrit? Ils trouvent d'abord une circonstance qui devoit faire changer de conduite. Ils se plaignent d'un mal-heur chimerique où ils veulent que l'on ait pensé s'engager par imprudence, & ils employent leur adresse, pour rapporter au hazard, ce qu'ils seroient fâchez d'accorder à l'affection & à l'habile-

té, de peur de se voir obligez de reconnoître l'un & l'autre : Car comme ils sont également injustes & ingrats, lors que les raisons leur manquent pour blâmer une conduite à laquelle ils veulent trouver à redire, ils en diminuënt, & en méprisent les consequences, en faisant comprendre qu'elles sont peu avantageuses pour leurs interests. S'ils voyent au contraire que l'on ait mal reüssi, l'on observe que, pourveu que la chose dont il s'agit ne soit pas bien considerable; la felicité qu'ils trouvent à jetter en liberté tout leur feu, les appaise ; comme le merite, & l'habileté qui leur impose, & qui les condamne, leur est une occasion de s'irriter encore davantage.

Afin que la colere soit approuvée, si elle peut l'estre quelque part, elle doit estre necessairement fondée sur la raison, & naistre du sentiment du mal que l'on nous fait avec injustice. D'où l'on doit conclurre que se mettre en colere par un fonds de mauvaise humeur; ne pouvoir étouffer une vapeur bilieuse qui s'éleve au sujet d'une chose de neant ; se chagriner contre tout le monde sur des infirmitez corporelles, parce qu'elles empêchent l'usage des plaisirs où l'on est enclin ; recevoir une nouvelle desagreable d'une maniere à troubler ceux qui sont pre-

ſens; s'emporter au jeu ſur la moindre perte que l'on fait, & s'en prendre à ceux avec qui l'on joüe, cōme s'ils ne devoient joüer que pour ſe laiſſer perdre par cōplaiſance, ne pouvoit cacher ſa mauvaiſe humeur contre ceux qui ont des talens plus propres à plaire ; regarder avec dépit l'uſage de leurs qualitez , bruſquer les perſonnes qui leur applaudiſſent ; affoiblir le bien que l'on en dit ; enfin n'avoir pas la force de ſe retenir dans les rencontres où l'émotion eſt ridicule & à contre-temps; n'eſtre point aſſez ſon maître pour ſe moderer au ſujet d'une choſe, où non ſeulement la colere comprend ceux qui y regardent le moins , mais où le ſens froid ne peut eſtre de nul merite: C'eſt eſtre capricieux , injuſte , & tout à fait indigne de vivre parmy les honneſtes gens.

Je croy que l'on ne ſçauroit trop blâmer la colere au ſujet de certaines choſes pour leſquelles on a de l'attachement, & dont la conſequence ne peut jamais être bien grande : Comme , quand un laquais caſſe un verre où l'on ſe plaiſoit à boire ; quand il arrive un accident à un habit pour lequel on a quelque inclination ; ou quand on perd un chien que l'on aimoit : Il y a beaucoup de gens fort raiſōnables d'ailleurs qui ne le ſont point ſur cela, & qui

ſi fort dans ces ſortes de rencontres, que l'on ne les reconnoît plus.

L'on ne peut travailler avec trop de ſoin, à ſe mettre au deſſus de ce foible ; car c'en eſt un bien grand. On juge toûjours mal de l'eſprit d'un homme qui ne s'occupe d'ordinaire qu'à des choſes baſſes, & qui ne meritent point de l'arreſter. Il me ſemble que l'on ne doit pas avoir meilleure opinion d'une inclination qui s'attache ſi mal à propos, & qui reduit ceux qui en ſont capables à des excez, qui leur font tort dans l'eſprit des gens raiſonnables, & qui rebutent ſouvent leurs amis. Il n'y a que les choſes qui ſont dignes de noſtre attachement qui puiſſent faire excuſer la colere, ſi l'on la peut excuſer ſur quoy que ce ſoit, & s'il y a des raiſons qui la doivent autoriſer quand elle paſſe certaines limites, & qui ſoient aſſez fortes pour empêcher qu'elle ne nuiſe au merite que l'on a d'ailleurs.

Il me ſemble ſur cela que l'on ne ſçauroit raiſonnablement approuver l'emportement d'Alexandre contre les Mardes, lors qu'il apprit, en les forçant dans le bois, où ils s'étoient retranchez, qu'ils luy avoient enlevé ſon cheval. Quoy qu'ils ne ſçeuſſent pas peut-eſtre que ce cheval luy appar-

tenoit, & qu'ils ne fussent coupables qu'en ce qu'ils usoient du droit de la guerre, contre un homme qui estoit venu desoler leur païs sans qu'ils l'eussent offensé; il ne laissa pas de s'emporter jusqu'à l'excez, & de les menacer par un Trompette, que s'ils ne luy ramenoient incessamment son cheval, il les feroit tous mourir dans les supplices, sans épargner méme leur femmes ny leurs enfans. Comme si la perte d'une seule beste devoit estre la cause d'une si grande désolation, dans laquelle peut-estre plus de cent mille personnes auroient esté envelopées.

Il me semble encore que l'on ne luy devroit point pardonner d'avoir porté si loin sa passion, sur le mesme sujet, & d'avoir mis une si grande difference, entre le meilleur de ses amis, & cét animal; tout le monde sçait qu'ayant apporté beaucoup de magnificence aux funerailles de Bucephalle aussi-bien qu'à celles d'Ephestion, il fit bâtir une Ville aux bords de l'Hydaspe pour eterniser la memoire de son cheval, & ne se mît nullement en peine de laisser aucune marque de celle de son favory. On dit aussi qu'il avoit la méme manie pour un chien, & qu'il fonda encore une Ville pour faire honneur à sa memoire.

Il n'est pas hors de nostre sujet d'obser-

ver icy, qu'Alexandre alloit en tout jusqu'à l'excez, & qu'il épuisoit toutes les passions qui l'occupoient à leur tour ; quelle que fût la cause qui les faisoit naître. Lors qu'il s'abandonne à la jalousie, ce n'est pas seulement au souvenir des conquerans qui l'ont precedé, la gloire de Philippe le chagrine, & ses conquestes le font pleurer amerement. Aussi jaloux de la superiorité dans les sciences que dans la guerre, il se plaint avec aigreur à Aristote de ce qu'il a publié des connoissances secretes, qu'il avoit pretendu ne devoir estre que pour luy ; & il declare qu'il n'aspire pas moins à estre au dessus des hommes par les lettres, que par les armes. S'il est devot il donne dans la superstition, il n'a dans la téte que les oracles, & les devins. Tout le monde sçait jusqu'où il portoit le plaisir de la table. La mort de Clitus qu'il tua de sa main ; les foiblesses où il se laissa aller dans la douleur qu'il en témoigna ; tout cela marque qu'il ne se reconnoissoit plus dans ses passions, & qu'il n'estoit capable de retour qu'aprez que la cause qui les excitoit avoit cessé, ou bien aprés qu'elles avoient fini par elles-mémes.

Enfin cette grande inclination qu'il avoit à donner, qui l'obligea, lors qu'il passoit en Asie, de distribuer tous ses do-

maines à ces Capitaines, & qui le contraignit à ne se reserver que l'esperance, comme il disoit luy-méme, dans un tems où il n'avoit rien, & où tout luy étoit necessaire: Cette ambition démesurée qui luy fit porter ses armes jusques dans les Indes, lors qu'il pouvoit se reposer glorieusement en Asie: Cette avidité insatiable qui luy donnoit de l'inquietude de ce qu'il n'y avoit point d'autre monde à conquerir, aprés qu'il se seroit rendu maître de celuy-cy: Toutes ces extremitez nous persuadent suffisamment que c'estoit le naturel qui l'entraînoit; & qu'en tout ce qu'il faisoit le temperament estoit souvent le plus fort.

Ce n'est pas assez d'avoir le cœur vaste, & de mettre au jour des qualitez extraordinaires; s'il faut de la passion pour s'élever au dessus des hommes, il est important qu'elle se montre toûjours à propos, & qu'elle soit bien menagée; il faut que le discernement agisse dans l'aplication qu'on en fait: & la raison doit conduire le naturel. On doit avoüer pourtant, que personne n'a jamais porté si loin le courage & la grandeur d'ame; & que si on peut dire qu'Alexandre avoit les foiblesses d'un homme, il faut aussi demeurer d'accord qu'il avoit toutes les qualitez d'un grand Roy.

Ne vaudroit-il pas mieux que l'on fût un peu moins sensible que d'outrer ainsi les passions ? Rien ne me semble si dangereux que d'estre excessif en toutes choses. Je croy mesme qu'on doit craindre quelques-fois de se porter à la vertu par excez. Ce n'est pas qu'il n'y en sçauroit jamais avoir sur cela ; car quelque ardeur que nous témoignons dans la Religion, tout ce que nous faisons est infiniment au dessous de ce que nous devons à Dieu. Mais il est à craindre que l'on ne persevere point dans des resolutions si violentes, & que l'on n'entreprenne souvent par caprice ou par passion, ce qu'on se flatte de faire par un principe de pieté. On doit donc démeler ce qui determine, & bien connoistre ses forces avant que de faire des démarches si precipitées, & que de s'engager dans des estats difficiles, où la nature plie d'ordinaire, & où la vanité de se soûtenir dans ce qu'on avoit commencé, ne sçauroit empécher de succomber.

Je sçay qu'il y a eu de grands Saints qui ont perseveré sans se démentir dans des austeritez où ils s'étoient jettez tout d'un coup, quoy qu'elles fussent au dessus des forces humaines ; mais ils étoient aidez par un secours surnaturel ; parce qu'ils avoient quit-

té le monde de bonne foy ; & le mesme motif qui leur avoit fait prendre le bon parti, les fortifioit dans l'execution.

S'il faut donc demeurer d'accord qu'un naturel sensible est le meilleur, on a besoin d'une grande raison pour moderer la sensibilité quand il est necessaire, & pour ne la point appliquer à faux. Quand on luy laisse prendre l'ascendant, on est mené presque malgré qu'on en ait, au gré de sa rapidité,& l'on fait souvent beaucoup de méprises dont les consequences sont plus fâcheuses qu'on ne voudroit.

Il y a des gens à qui l'on void tous les jours lier de nouvelles amitiez,parce qu'ils ne peuvent resister à des qualitez qui les touchent, & qui les engagent à un commerce de tendresse & de confiance,sans leur laisser le temps d'examiner si elles sont superficielles, ou appuyées de quelque merite. Ils ne considerent tout d'un coup que ce qui leur plaist. Mais si-tost qu'il ont eu loisir de connoistre que les qualitez dont ils se sont laissé charmer, ne sont que des apparences trompeuses, qui couvrent un fonds qui ne vaut rien ; ils se retirent aussi vîte qu'ils se sont engagez : Et aprez avoir fait des avances trop precipitées sur l'ouverture de cœur, ils voyent, mais quand il

n'eſt plus tems, qu'ils ſont la duppe de leur ſenſibilité. Voilà ce qui fait que l'on void dans le commerce tant de liaiſons qui ſe font, & qui ſe rompent. Voilà d'où viennent les reproches d'inconſtance, & de perfidie ; que l'on entend faire ſouvent parmy les amis, & touts les jours parmi les amans.

L'on ne ſçauroit trop s'arreſter à cette vieille maxime, qu'il faut connoître avant que d'aimer. Mais le malheur eſt que quand on eſt ſi ſenſible, on s'embarque preſque toûjours ſans ſe donner le tems de deliberer ſur le choix ; & l'on a déja bien fait du chemin avant qu'on ſoit en état de ſe reconnoiſtre.

Il n'y a rien de ſi dangereux pour ces ſortes de gens que lors qu'ils ſe tournent du mauvais côté. Ils vont toûjours extrémemēt loin, & comme ils s'attachent plus que les autres, ils ne reviennent que fort tard ; cela s'appelle quand l'âge & les plaiſirs ont uſé le corps, & que les paſſions ſont affoib lies & languiſſantes. Il eſt vray auſſi que quand ils ſe portent au bien, ils font de grands progrez dans l'honnéteté & dans la vertu, & peu de perſonnes ſont capāles de les ſuivre.

Tout ce que l'on eſt raiſonnablement obligé de faire quand on ſe connoît le naturel ſenſible, c'eſt de le tourner au bien au-

tant que l'on peut, & ſur tout de le ſoûmettre toûjours à la raiſon. Ce n'eſt point aſſez de bien faire par inclination, on peut dire que ce n'eſt bien faire qu'à demy; il faut que la raiſon& le diſcernement reglent tout ce que l'on fait, c'eſt ce qui diſtingue particulieremẽt un honnéte homme,& qui parmi les perſonnes qui en jugent bien,fait preferer une action peu conſiderable, parce que la raiſon l'aura fait faire, à un autre d'une plus grande conſequence qui n'aura pour principe que l'inclination.

Quoy que le mal & le bien ayent une oppoſition infinie, il ſemble pourtant que ſans choquer eſſentiellement cette oppoſition, on peut trouver icy une eſpece de reſſemblance entre l'un & l'autre. Car comme le mal où l'on conſent par foibleſſe, ou par temperament, n'eſt point ſi grand à beaucoup prés, que celuy que l'on commet de ſens froid, & par reflexion, on doit dire auſſi que le bien que l'on fait par inclination,eſt incomparablement au deſſous de celuy que l'on fait par un grand fonds de raiſon & de devoir.

Mais il eſt important de reconnoître que de quelque prix que ſoit le bien que l'on fait par raiſon, lors que l'inclination n'y eſt point; il n'eſt jamais ſi agreable ny ſi ex-

quis, que celuy que l'on fait par l'un & par l'autre. Qui n'a point éprouvé que les offices les plus considerables sont languissans lors que l'on les rend seulement par raison, ou par bien-seance? & qu'ils n'obligent point tant que les plus petits services, où la raison & le cœur vont de concert?

Il faut conclure la méme chose de tout ce qui se fait d'honneste & d'obligeant par la seule inclination. Quand cela est, il est fort à craindre que l'on se considere le premier; cependant ce n'est pas où consiste le merite. Il ne vient que de ce qui n'a pour but que de plaire aux autres, & de ce qu'on y joint autant que l'on peut, l'inclination, quand elle s'en éloigne. Pour obliger comme il faut, on ne se doit point chercher soy-mesme.

C'est pourquoy les femmes ne se devroient pas sçavoir si bon gré de ce que les hommes qui les ayment, font pour elles, quelque merite qu'elles ayent, ce n'est point d'ordinaire ce qui les determine. Qu'ils soient honnestes, qu'ils soient respectueux, qu'ils soient complaisans dans les choses mémes qui vont le plus contre leur inclination; si elles se font justice, elles n'en doivent pas pour cela presumer davantage. Quelque desinteressement qu'ils

affectent de témoigner par une fausse delicatesse de sentimens ; ce n'est point leur vertu , ce n'est point leur merite qui les fait agir, c'est le plus souvent toute autre chose. Il est vray que ce qu'elles ont de qualitez les excite encore davantage ; & leur donne plus d'empressement à aller au devant de ce qui peut plaire. Mais encore une fois ce ne sont point ces qualitez toutes seules qui les font épuiser en soins ; c'est parce qu'elles relevent leurs faveurs , & qu'elles les rendent plus cheres.

Si la plûpart des femmes qui se laissent charmer si facilement par les assiduitez qu'on leur rend , les rapportoient à leur veritable principe ; peut-estre y répondroient elles moins qu'elles ne font ; peut-estre ne leur en coûteroit-il point tant. Mais le grand mal est que l'on aime à s'aveugler sur les choses qui font plaisir , & que l'on veut expliquer à son avantage. Quand on a d'ailleurs le cœur prévenu de son côté , on est bien aise que ces soins que l'on reçoit , ces respects , & toutes ces manieres agreables, tiennent lieu de raison pour autoriser ce que l'on sent ; pour renoncer à une severité que l'on soûtient à contre cœur , & en un mot parce que l'on se considere premierement soy-mesme.

Il eſt bien rare que l'on ſe ſurpaſſe juſques là que de ne ſe point conſiderer du tout dans ce qu'on fait pour les autres. On y veût toûjours trouver ſon compte ; ou bien l'on aime mieux demeurer les bras croiſez : que ſi l'on ſe pique de quelque generoſité, elle ne méne pas extrémement loin, & tout ce qu'elle fait faire, ne gagne pas d'ordinaire les gens qui ne ſe payent point de l'exterieur, & qui n'aiment pas que leur reconnoiſſance ſoit la duppe d'une vanité ridicule, & qu'elle faſſe honneur à des ſervices, qui ne ſont que de vaines affections de bien-ſeance.

Confeſſons donc que le parfait merite dépend abſolument de ces deux choſes. De faire tout ce que l'on fait par choix, & par raiſon, & quand on croit avoir embraſſé le party le plus honnéte d'y mettre l'inclination autant que l'on peut. Quand on y trouve de la repugnance, & que l'on ne laiſſe pas quelque grande qu'elle ſoit, de travailler à la vaincre. C'eſt à dire, lors que l'inclination qu'un homme s'eſt acquiſe en general pour tout ce qui eſt grand & honnéte, ſe trouve la meſme dans les choſes particulieres, car il y en a beaucoup qui ſe flattent d'étre honneſtes, qui ne peuvent cependant ſe ſurmonter dans ce qui con-

traie leurs ſentimens dés que l'on les met à l'épreuve ; quand , dis-je , cette inclination dont on ſe perſuade que l'on a ſujet d'étre ſatisfait en general , s'accommode encore & ſe fait à tout ce qui s'offre dans le particulier, c'eſt le comble de la perfection, & l'on n'a plus rien à ſouhaiter.

Il faut pourtant avoüer qu'il y a de certaines choſes , que l'honneſteté veut que l'on faſſe, où l'on a bien de la peine de faire entrer le naturel , quelque honneſte homme que l'on ſoit. Mais je penſe qu'il ſuffit alors de ſe conduire par un principe de devoir , & de tâcher de gagner toûjours quelque choſe ſur la repugnance que l'on ſe ſent pour n'avoir rien à ſe reprocher. L'on éprouve meſme qu'à force de prendre un peu ſur ſoy , cette repugnance ſe perd peu à peu & que l'on ſe rend agreable à la longue , tout ce qui faiſoit plus de peine auparavant.

Pour ne ſe point negliger ſur ce que je dis, il eſt important de ſçavoir que l'honneſteté n'eſt pas toûjours un effet du temperament , & que de tous ceux qui ont du mérite , la plûpart le doivent moins à leur naiſſance, qu'à la violence qu'ils ont faite à leurs ſentimens, & à l'habitude qu'ils ont cõtractée inſenſiblement à les vaincre, dans

les occasions où le pary honneste estoit pour eux le plus difficile.

La Grece regardoit Socrate commme un exemple de sagesse & de bonté, & en effet c'estoit peut-estre l'homme du monde qui avoit alors le plus de merite. Cependant il disoit luy-mesme qu'il estoit né fort méchant; mais il avoit eu recours à la vertu. C'est la réponse qu'il fit un jour qu'un Physionomiste qui jugeoit de ses mœurs par son visage, le prit pour un homme vicieux.

Mais c'est peu d'estre convaincu, que quelque méchant que l'on soit naturellement, on ne doit pas desesperer de changer, si l'on ne se met en devoir d'assujetir l'inclination à la raison, dans tout ce qu'exige le devoir & la bien-seance. On n'en sçauroit user ainsi dans les choses qui viennent de l'inclination, la raison ne peut pas toûjours en estre, parce qu'elle les desapprouve souvent, au lieu que dans tout ce qu'elle nous fait faire, l'inclination, quand on la veut tourner au bien, peut toûjours avoir quelque part.

Je ne pense pas qu'il y ait d'autres moyens pour arriver à la perfection. Eloigner son inclination de tout ce qui ne merite point de l'arrêster, & qui la peut rendre encore plus mauvaise; suivre ses mouvemens dans les

les choses qui ont dequoy la satisfaire utilement, quand elle est assez heureuse pour s'y plaire;mais surtout ne l'attacher à quoy que ce puisse estre, sous quelque apparence de bien que ce soit, qu'aprés que la raison y a passé ; c'est tout ce qu'on peut desirer. La mauvaise conduite ne vient pas toûjours d'un cœur absolumeet gâté, & presque incapable de goûter le bien ; elle est souvent un effét du peu de reflexion que l'on apporte à toutes ses actions ; de ce que l'on ne juge de rien ; que l'on suit étourdiment sa pente,sans vouloir examiner ce que l'on comprend. C'est le temperament qui produit cela. Quand il est trop vif & trop passionné il nous entraîne à des choses qui nous nuisent;quand il est trop froid & trop paresseus, il nous en fait negliger d'autres qui nous seroient utiles.Nous le conoissons assez pour y remedier si nous le voulions ; mais pour l'ordinaire la violance qu'il nous faudroit faire nous paroist un mal, plus grand, que l'avantage qui nous en reviendroit.

Rien ne nous doit estre si cher que nôtre inclination, & nous ne sçaurions avoir trop de circonspection à la regler, & à la conduire. C'est l'usage que nous en faisons qui nous éleve, ou qui nous abaisse,

& qui fait au fond tout le bon-heur de nôtre vie.

Cesar voyant un jour des gens qui portoient dans leurs bras des chiens & des singes, & qui les caressoient avec beaucoup d'attachement, trouva cette occupation ridicule, & leur demanda en se mocquant, si les femmes de leur païs ne faisoient point d'enfans. Comme voulant les avertir qu'il estoit indigne que les hommes employassent si mal l'inclination qu'ils ont à aimer; qui ne doit se fixer qu'à des choses capables de luy faire perdre ce qu'elle a de mauvais, & de la faire devenir d'un plus haut prix, en la rendant heureuse; non pas à des animaux sans raison, qui tout au plus ne sont capables que de nous amuser en passant, mais qui ne nous doivent jamais attacher.

On ne doit pas apporter moins de precaution dans l'usage de l'esprit, que dans celuy du cœur. Ce qui fait que la pluspart l'ont si borné, si bas, si desagreable, & si remply de tenebres, c'est qu'ils ne l'appliquent qu'à des choses où il ne sçauroit rien gagner, & qui loin de l'éclairer, & de luy donner de l'élevation, l'obscurcissent, & le font ramper. La Consideration de tout ce qui peut renfermer quelque chose d'utile,

leur paroît une occupation qui les assujettiroit trop ; & pour se garantir de la contrainte, où ils auroient peur de s'engager, ils aiment mieux perdre tout ce qu'ils y pourroient trouver d'agreable & d'avantageux.

Pour ne se point tromper dans les moyens qui peuvent servir à perfectionner l'esprit ; il ne le faut point laisser arrester indifferemment, à tout ce qui passe par l'imagination ; car comme elle reçoit sans aucun choix, les impressions de toute sorte d'objets, de même que les sens exterieurs : il y a une infinité de choses qu'il ne doit examiner que pour rejetter, parce qu'elles ne le peuvent occuper que grossierement ; & qu'il est dangereux qu'il ne perde quelque chose du sien, en les considerant trop long-temps.

L'entendement est ce que nous avons de plus rare, & de plus élevé, & la seule chose qui nous peut rendre heureux. Mais il faut qu'il s'applique avec choix ; qu'il se tourne du costé qui luy paroist le meilleur ; & qu'il cherche un objet, où il puisse trouver non seulement du plaisir, mais encore dont il se nourrisse. Il faut que ce qui l'arreste l'éclaire, & le perfectionne ; & qu'il le conduise à son veritable bien en le dese-

estant ; comme ces couleurs agreables,dont la vivacité réjoüit , & fortifie la veüe tout ensemble,

On ne parviendra jamais à avoir l'esprit comme il faut ; si l'on ne songe à regler ses sentimens. Les sciences , & les lumieres naturelles le relevent sans doute extrémement ; mais s'il n'a que cela , il luy manque encore beaucoup de choses. Il y a plusieurs personnes fort sçavantes , & d'une grande penetration , qui ne l'ont pour cela ny mieux fait , ny plus aimable , ny plus reglé. C'est que les sentimens ne le sont point. C'est d'où vient d'ordinaire tout le mal.

Le desordre du cœur produit ensuite celuy de l'esprit. Et on éprouve que quand on donne tout à ses passions , & que l'on n'est occupé que de ses plaisirs , on vit sans soin pour ses propres interests ; & sans égard pour tout le monde , dans les occasions , où il en faut le plus avoir.

Il y a des gens faits de la sorte, qui, s'ils reçoivent un nombre de personnes chez eux,ne les distinguent ny par le merite,ny par le rang , ny par le caractere qui leur est propre. Leurs manieres sont les mêmes pour tous ; ou si elles changent quelquesfois , le hazard y fait beaucoup plus que

le discernement. C'est pourquoy on leur voit souvent adresser la parole à ceux qui le meritent le moins, & méconnoître presque les personnes à qui l'on doit tout. Ils n'entrent dans le discours de qui que ce soit ; on ne les entend parler que de ce qui leur passe par la teste, & de ce qui convient à leur humeur. Et comme ils sont d'ordinaire prevenus pour tout ce qu'ils disent, ils abusent grossierement de la patience avec laquelle on les écoute, sans que l'on puisse parvenir, quelque maintien que l'on affecte, à leur ouvrir les yeux, & à leur donner la honte de la ridiculité de leurs manieres. Vous les voyez toûjours portez à communiquer les lumieres pretenduës de leur esprit, & jamais disposez à recevoir celles des autres. Aussi quand on vient à les quitter, on est si mécontent de leur procedé, que quand ils auroient esté d'ailleurs honnestes & obligeans au dernier point, personne ne leur en sçait aucun gré, parce qu'ils n'ont agy que d'une maniere vague, & generale, & sans s'appliquer à rien dire, ny à rien faire d'agreab'e, que quelqu'un peut prendre pour soy en particulier.

Ce qui fait que la plusspart ont les manieres rudes & grossieres ; c'est que non

ſeulement on ſe nourrit avec des ſentimens bas ; mais on ſe neglige encore pour tout ce qui regarde l'eſprit. L'agréement & la beauté de l'eſprit ſont une partie du plaiſir de la converſation & du commerce de la vie, comme le merite du cœur fait l'autre. Et il eſt impoſſible de l'avoir agreable & élevé, ſi l'on ne prend ſoin de l'appliquer generalement ſur tour ce qui ſe preſente, & de luy en faire toûjours faire le jugement par rapport à luy ; de l'inſtruire non ſeulement dans les connoiſſances les plus utiles, & dans toutes les choſes qui regardent la ſocieté civile ; & de l'accoûtumer à les prendre toûjours du bon ſens ; mais de luy faire trouver encore des expreſſions aiſées & naturelles dans les ſujets qui ont de l'élevation, & ſur leſquels la pluſpart ne s'expliquent qu'en ſe donnant la torture. C'eſt ce qui le polit & le perfectionne inſenſiblement ; & qui luy imprime un caractere fort au deſſus de ces eſprits ſuperficiels, qui ne cherchent qu'à briller en paſſant, & qui ſont reduits d'interrompre, & d'éluder par un tour plaiſant & enjoüé ce qui ſurpaſſe leur penetration, comme ce fameux Conquerant qui s'aviſa de couper le nœud Gordien, voyant que toute ſon adreſſe eſtoit inutile pour le défaire. Il ne

ſuffit point de plaire ſuperficiellement, il faut toûjours mêler le ſolide avec l'agreable, ſans que pourtant cela ſente l'inſtruction. Il faut plaire d'une maniere élevée & delicate; & ſe ſouvenir que ce n'eſt jamais plaire comme il faut, que de ne point plaire utilement. On doit prendre garde ſur tout de ne point donner dans la maxime de ces eſprits faux qui n'ignorent que ce qu'il faudroit ſçavoir, & qui ne ſçavent que ce qu'il faudroit ignorer. On doit ſeparer le ſolide d'avec ce qui n'eſt que bagatelle, & qu'inutilité, & tâcher de ſe faire le goût, par le choix de tout ce qu'il y a de meilleur.

Rien ne rend l'eſprit ſi groſſier, ny ſi confus même dans ce qu'il connoît, que de déferer toûjours au jugement public, ſans conſulter jamais le ſien propre. Il eſt cependant fort important de ne ſe pas tenir ſi religieuſement aux opinions generales, que l'on ne ſe donne point la peine de les examiner par ſoy-même, afin de s'en détromper au cas qu'elles ſoient fauſſes, ou de s'y fortifier par ſes propres lumieres, ſi elles ne le ſont point. On doit ſeparer les choſes confonduës; concilier celles qui paroiſſent oppoſées; & trouver les differences cachées dans celles qui ſemblent les

mémes. Car de juger generalement de tout par les autres ; de juger aveuglement sur les paroles du maistre ; & de discourir de toute sorte de choses ; par ce quel'on en a ouy dire, & jamais par les reflexions que l'on a dû se donner la peine de faire, c'est s'exposer au peril de parler toûjours à faux : Et il y a autant de differance entre raisonner des choses par autruy, & en raisonner par les observations particulieres que l'on a faites ; qu'entre faire le recit d'une avanture où l'on a esté present, ou la description d'une maison ou d'un païs que l'on a consideré de ses propres yeux, ou la faire sur le rapport d'un autre. Les choses nous paroissent toutes differentes de l'idée que l'on nous en avoit donnée lors que nous les considerons nous-même, & que nous les appliquons à nostre jugement particulier : Et nous en parlons sans doute d'une maniere beaucoup plus seure, & plus sensible que lors que nous n'en avons qu'une notion superficielle & confuse, telle que l'ont les personnes qui ne les approfondissent point.

La plus grande marque d'esprit que l'on puisse donner, c'est de s'arrester à sa profession preferablement à tout le reste ; & de compter pour peu de chose à son égard,

tout ce qui n'y entre point. Les habiles gens ne s'attachent pas seulement à remplir avec soin ce qui regarde leur métier ; ils vont encore chercher plus loin la perfection ; ils inventent de nouvelles choses ; & donnent la derniere main à ce que ceux qui les avoient precedez, n'avoient fait qu'ébaucher. Demosthene nous a fait remarquer des delicatesses dans l'éloquence, qui avoient toûjours esté inconnuës, cependant on n'ignore point qu'il n'y eust eu des Orateurs avant luy. N'y a-t'il personne qui peut exceller s'il le vouloit dans sa profession, comme ce grand homme dans la sienne, ou comme Cesar ou M. L. P. dans la science de la guerre, ou comme Appelles dans la peinture, ou Archimede dans la Geometrie ? Mais on se contente d'admirer les grands modeles, sans songer à les imiter ; & encore compte-t'on cela pour beaucoup. Outre cela l'on embrasse d'ordinaire trop de choses, & chacun cherche à se distinguer sur ce qui ne le regarde point. Cela vient du dégoût que l'on prend souvent pour les choses que l'on est trop accoûtumé de faire, ou bien d'une jalousie excessive ; on ambitionne tout ce qui donne de la reputation aux autres ; & l'on voudroit s'il estoit possible reünir en soy tous les talens.

Ce dessein pourtant seroit temeraire ; & l'on auroit sujet de s'en rire par ce seul endroit. Mais qui ne voit qu'il est encore ridicule d'ailleurs ? Outre qu'il fait juger que l'on voudroit estre le seul admiré ; ne montre-t'il pas encore que l'on a le goût entierement dépravé ? Il y a certaines choses qu'on regarde avec admiration, qu'il ne faut pas pour cela toûjours souhaiter d'avoir faites. Et pour admirer l'ouvrage, on ne doit pas avoir envie d'estre l'ouvrier.

Il seroit extraordinaire, qu'un Prince qui auroit un grand Royaume à gouverner, conceût de la jalousie en voyant un excellent tableau, pour le Peintre qui y auroit travaillé, & fût fâché de n'avoir aucune part ny à l'ouvrage, ny à l'invention. Qu'un grave Magistrat, ou un autre homme qui tiendroit un rang considerable dans l'Eglise, voulût estre Poëte à la lecture de quelques vers qu'il trouveroit beaux. Et qu'une femme de qualité desirât d'estre Comediene, parce que l'on seroit charmé d'une Actrice qui declameroit sur le theatre.

Philippe aprés avoir ouy chanter un air à Alexandre, avec beaucoup de methode & d'agréement, luy demanda s'il n'avoit

pas honte de chanter si bien. Pour luy faire comprendre qu'encore qu'il y ait certaines choses agreables à sçavoir, un Prince ne les doit pas si fort affecter, qu'il puisse donner à penser, qu'il en a fait une étude particuliere; parce que l'on peut juger de là qu'il a esté capable de se negliger pour les autres choses pour lesquelles il est né, & qui sont plus importantes pour sa gloire.

Il n'y a rien de si necessaire dans la vie que d'avoir de l'esprit. Quand on en manque on fait une triste figure, & l'on passe fort mal son temps par tout où l'on se rencontre. Comme l'on n'est point du tout propre à donner du plaisir, on ne s'en attire pas non plus beaucoup; car l'on laisse fort bien là les gens qui laissent tout faire aux autres, & qui ne se mettent point en peine de songer à plaire de leur costé, comme ils le pourroient s'ils vouloient en prendre les moyens; puisque le peu de satisfaction que l'on trouve auprez d'eux est plûtost un effet de leur mauvaise intention, ou d'une profonde paresse, qu'un défaut d'esprit; & qu'il n'y a point d'homme de quelque ordre d'esprit qu'il soit, qui ne puisse plaire à sa maniere. Mais la pluspart aiment beaucoup mieux se priver du plai-

ſir qu'ils recevroient par là ; que ſe donner le ſoin d'examiner en eux ce qui les pourroit rendre agreables, & de le mettre au jour. Cela leur paroit impoſſible, par la raiſon qu'ils ne l'ont jamais eſſayé ; & ils preferent volontiers une vie inſipide à tous les agrémens que peu de perſonnes leur pourroient refuſer, s'ils vouloient eſtre autrement.

On connoît aſſez de gens qui ne s'aimeroient guere de cette humeur-là ; & qui prennent ſans heſiter le hazard de ne trouver perſonne qui réponde à leurs ſoins honneſtes & à leurs manieres engageantes ; plûtoſt que de perdre les loüanges, & toutes les autres douceurs qui leur en peuvent revenir.

Cependant il n'y a rien de ſi vray que les autres ne ſont mal-heureux que dans l'eſprit de ceux qui ne les approuvent point. Qu'ils ne voudroient point ſortir de leur indolence, & qu'ils ne comprennent pas qu'on puiſſe eſtre mieux. S'ils ne ſont pas extrémement touchez de ce qui fait le bon-heur des hommes ; comme l'honneur, les amis, la gloire, la ſanté, ou bien la grandeur, les richeſſes, les dignitez ; ils le ſont encore mediocrement de tout ce qui les peut rendre malheureux, comme

la perte de toutes ces choſes. Ils ne ſentent que fort peu, & dans tout ce qu'il leur arrive, on les trouve aſſez dans la méme ſituation; cela s'appelle également indifferens. C'eſt un eſtat d'inſenſibilité dans lequel ils prennent les choſes comme elles viennent, ſans ſe tourmenter beaucoup. Il y a bien plus loin pour aller à leur cœur, que pour aller à celuy des autres; & hors un chãgement conſiderable de fortune, rien n'eſt capable de les reveiller; encore ne le font-ils pas pour long-temps. Quelques differens qu'ils deviennent de ce qu'ils eſtoient auparavant, ils ſe font aiſément un nouveau genre de vie, & on les voit bien-toſt rendormis.

C'eſt l'effet d'un temperament froid & pareſſeus, & quand on l'a tel, on ne ſçauroit prendre trop de peine pour devenir ſenſible à tout ce qui le merite. J'avoüe que l'on n'en eſt quelque fois que plus malheureux. Mais ne vaut-il pas mieux prendre ſur ſoy les dégoûts que peut apporter la ſenſibilité, que de s'expoſer à priver les autres de ce qu'on leur doit, & qu'on ne leur ſçauroit rendre tant que l'on demeure dans une humeur indifferente, & ennemie des ſoins honneſtes? D'ailleurs cela ſeroit bien honteux, ſi pour ſe délivrer

du chagrin qui nous vient de tous les accidens fâcheux ausquels nous sommes exposez, on n'avoit jamais recours à la raison, qui ne nous est donnée en partie que pour cela : & que l'on en voulût toûjours chercher le remede dans le temperament, en devenant insensible à toutes choses, plûtôt que de ne l'étre point à ce qui pourroit trop tourmenter, & en se confirmant dans ce défaut quand on y est né.

Il est bon pourtant de faire observer, que la pluspart des gens qui se réjoüissent d'étre plus sensibles ; ne sont pas pour cela mieux fondez à se rire des autres. Et je ne sçay si l'on ne devroit point preferer leur indolence à la sensibilité de ceux-cy : du moins il me semble que l'un & l'autre est fort à craindre : & si l'on pouvoit choisir, je croy qu'il seroit moins mal d'estre tout à fait indifferent, que de n'avoir de sensibilité que pour des choses qui n'en valent pas souvent la peine, & qui nous offrent plus d'amertumes, qu'elles ne sont propres à nous procurer de veritables douceurs. Mais quoyque l'on connoisse assez combien il est inutile, & méme dangereux d'estre sensible quand on l'est de la sorte ; on ne laisse pas de s'abandonner à son foible, & l'on trouve plus de goût à s'attacher

tous les jours à faux, que de plaisir à se détromper, & à éviter, comme l'on feroit sans difficulté si l'on y vouloit refléchir serieusement, toutes les suites cruelles de ces sortes d'engagemens.

Lorsque je dis qu'il n'y a rien de necessaire que d'avoir de l'esprit ; il ne faut pas croire que j'entende une vivacité qui surprend d'abord, & qui se veut faire admirer par tout. Cela ne sert que bien peu, & les gens qui ne sont ponint aisez à ébloüir, ne s'y arrétent qu'en passant : si l'on n'a d'ailleurs l'esprit doux, équitable, reglé, complaisant, & capable d'une conduite également juste envers tout le monde.

Je ne pretens pas non plus persuader, que pour avoir l'esprit égal & bien-fait, on soit au dessus de certains défauts, dont peu de personnes se peuvent garantir, quelque application qu'ils y apportent, & quelque contrainte qu'ils se fassent. Il y a des choses sur lesquelles le temperament est si fort, qu'on ne sçauroit étouffer ses saillies, & il faut necessairement que l'esprit dans ces occasions, se sente de la passion qui domine. Mais comment faire pour empécher que le corps ne le force à prendre quelqu'une de ses foiblesses ? Cela ne dépend point de nous, c'est un vice de la

nature auquel nous n'avons point de part. C'est pourquoy nous ne sommes point les maistres de nous en corriger tout à fait. Je voudrois bien que l'on m'enseignât un remede pour détruire le temperament sans cesser d'estre; je ne croy pas qu'on en ait peu trouver encore: La grace méme à qui tout est possible ne l'entreprend point. On peut bien luy resister, on peut mesme le changer en quelque façon; mais le fonds demeure toûjours quoyque l'on fasse. Il a méme des mouvemens si violens dans le tems qu'on le croit le plus tranquille, que l'esprit & la raison se trouvent surpris & entraînez; & qu'il a pris les devans, avant qu'ils ayent pû se reconnoître. Mais quoy qu'il y ait alors du changement & de l'alteration dans tous les deux, quand une fois la raison s'est acquise une grande autorité sur le cœur, elle reprend bien-tost le dessus, & se rend facilement à elle-méme: C'est pourquoy la fougue n'est pas de longue durée, & rarement voit-on qu'elle ait des suites fâcheuses. Il me paroît au contraire que les gens en qui l'esprit est le plus prompt, & le temperament est le plus vif, sont ceux de qui l'on doit le mieux esperer, & qu'ils ont le fonds admirable.

En effet, on ne voit pas d'ordinaire que

ceux qui ne ſçauroient ſe retenir dans un premier mouvement portent leur reſſentiment bien loin. C'eſt un feu qui prend facilement, mais qui s'abat un inſtant aprés. C'eſt une vapeur qui ſe forme, & qui ſe diſſipe preſque à méme tems. Les gens prompts ont le plus ſouvent le cœur bienfait ; & l'on remarque qu'ils ſont francs, qu'ils ont de l'honneur, & qu'il n'y a pas de plus chauds amis.

On voit un autre ſorte de promptitude qu'il faut bien ſe garder de confondre avec celle-cy; comme elle a une autre cauſe que le temperament, quoyqu'il y entre auſſi dans la ſuite, elle s'étẽd beaucoup plus loin, & eſt incomparablement plus à craindre. On la remarque d'ordinaire dans les perſonnes qui ont l'eſprit injuſte, défiant, ſoupçonneux, qui ne leur eſt pas moins à charge, qu'il eſt incommode à tout le monde. Et comme dans les autres le défaut du temperament ſe communique à l'eſprit ; il va dans ceux-cy de l'eſprit au temperament; & le rend impetueux & paſſionné, quoyqu'il fût lent & paiſible de ſa nature.

Je parle des gens qui ſe fâchent generalement de tout, qui prennent ſur leur compte ce qui ſe dit ſans qu'on ſonge à eux, & qui trouvent du deſſein dans les choſes.

qui peuvent le moins s'appliquer à personne en particulier.

Si dans la conversation l'on s'étend sur la malignité, sur la perfidie des hommes en general, ils se mettent en teste qu'on les decrit eux-mémes de dessein premedité; & ils s'imaginent que l'on a observé en eux les vices que l'on condamne, & que c'est à leur occasion qu'on s'en entretient. De là vient qu'ils ont les manieres desagreables & fâcheuses; & qu'il paroît du dépit, & du ressentiment dans tout ce qu'ils font, sans que l'on puisse deviner precisement à quoy l'on le doit rapporter. C'est ce qui les oblige de brusquer dans d'autres rencontres, & sur d'autres pretextes les personnes qu'ils soupçonnent avoir eu intention de les fâcher. C'est ce qui les rend incidentaires, querelleux, injustes & vindicatifs; & qui les fait méme devenir traîtres dans les occasions où l'on se precautionne le moins par la raison que l'on n'a rien à se reprocher sur leur chapitre.

Comme ils se reconnoissent souvent avec chagrin dans ces sortes de cõversations; on voit une agitation, & une hõteuse timidité sur leur visage, lors que la bien-seance les force de s'expliquer sur le sujet des uns ou des autres, qui fait assez comprendre

la peine qu'ils ont à parler contre ce qu'ils ſentent. Ils s'y prennent auſſi d'une maniere ſi contraire, que pour peu qu'on les conſidere on juge aiſement qu'ils ne parlent contre le vice en general, que pour tâcher de ſe juſtifier eux-mémes ; que parce qu'ils craignent que leur ſilence ne les décrie, & qu'ils ſe perſuadent que dans ces ſortes de rencontres chacun doit s'efforcer de cacher ſon cœur à la faveur d'un faux emportement contre le deſordre. Mais c'eſt alors que les plus honneſtes gens ſe preſſent le moins à s'en expliquer ; & qu'ils ont recours à des termes moins étudiez. Au contraire un mot ſorty de leur bouche, & quelquefois méme leur ſilence perſuade bien mieux que tout ce que les autres peuvent dire.

Qu'un eſprit mal fait eſt inſupportable, & que la vie eſt laſſante quand il la faut paſſer avec les gens qui l'ont de la ſorte? Si l'on ne veut point avoir de démélé avec eux, il faut approuver generalement tout ce qu'ils approuvent, il faut rejetter ce qu'ils condamnent. Comme l'on les perd pour peu de choſe, & méme quelquefois ſans ſonger à eux ; il faut bien plus faire qu'avec les autres pour les gagner ; encore échapent-ils bien-toſt aprés, quelque de-

licatesse que l'on ait à les conserver.

La liberté du commerce veut que l'on dise son sentiment sans s'assujettir à l'opinion de qui que ce soit, ny sans se vouloir assujettir celle des autres. Avec eux on doit s'attendre à les irriter si l'on les veut faire tomber dans son opinion. Il faut se preparer à en recevoir quelque dégoût, si l'on ne reçoit leurs paroles comme des oracles, cela s'appelle sans raisonner. Il ne faut pourtant pas encore s'imaginer que ce soit un moyen infaillible pour ne se les point attitirer, que de leur ceder en tout. Comme ils sont bizarres, & défians, la douceur ne gagne pas quelquefois plus, que l'esprit rude & contraire. Ils l'expliquent à leur desavantage quelque addresse que l'on ait à l'employer à propos. Ils se figurent que c'est ou par quelque interest caché que l'on est complaisant; ou bien que cette douceur est un effét de mépris; que l'on n'en approuve pas davantage leurs sentimens, & que si l'on ne leur resiste point, c'est qu'on veut s'épargner la fatigue de leur tenir tête. Ainsi quoy que l'on puisse faire, ils reçoivent generalement tout de travers; on les trouve les mesmes de quelque sens que l'on les prenne; & avec eux on se voit toûjours également embarassé.

Parmy les gens qui ont l'eſprit bien-fait, ce n'eſt jamais une affaire de dire librement ce que l'on penſe, ſur les choſes, meſme pour leſquelles ils ont quelque attachement. Avec eux on s'en fait une toûjours fâcheuſe. On les offenſe ſi l'on dit que l'on aime mieux la maiſon de campagne d'un autre que la leur, que la ſituation en eſt plus heureuſe que les eaux y ſont plus belles, & la veüe plus agreable, & plus diverſe. Que l'on eſtime plus un autre endroit de l'Opera, ou d'une Comedie où l'on aura eſté enſemble, que celuy ſur lequel ils ſe retirent. Que l'on n'eſt point de leur goût, pour la maniere de ſe mettre; que l'on ſe divertit mieux d'un autre genre de chaſſe, que de celuy qui les occupe d'ordinaire. Ils veulent abſolument que l'on s'accommode à ce qui leur plaît, autrement il faut cõpter que l'on les offenſe, quoy que la pluſpart du temps ils ayent le goût miſerable, il n'y a pas de milieu entre rompre entierement avec eux, ou renoncer au bon ſens, ſi l'on les veut conſerver. Ils ſont ſi formaliſtes qu'ils ne peuvent ſe mettre en teſte que l'on propoſe ſon opinion ſur les choſes qui viennent dans le diſcours, que pour tourner la leur en ridicule; & ſi dans le moment ils n'oſent en

paroître irritez, tôt ou tard ils ont des retours sur celuy qui leur a resisté, qui témoignent qu'il n'en est pas de méme d'eux que des autres hommes, & que l'on doit toûjours compter pour une affaire fâcheuse de les avoir contrariez.

La facilité de s'emporter dans ces gens-là est bien differente de celle qui vient du temperament. Elle n'est point en eux un défaut qui ne fait que passer, & qui s'évanoüit dans le moment qu'il se montre. Comme ils ont d'ordinaire les mœurs dereglées aussi bien que les opinions, leur promptitude prend le caractere qui leur est propre ; & degenerant en habitude vicieuse, elle se transforme en aversion, & en ressentiment, quoy que le temperament n'y soit pas naturellement porté. Car cela ne manque jamais d'arriver dés que le cœur est corrompu, on se laisse aller facilement à toute sorte de desordre, parce que l'habitude que la volonté s'est faite au vice en general se soûtient dans les mauvaises actions dans le particulier, & supplée au défaut du temperament.

Caligula ne paroissoit point avoir les inclinations mauvaises au commencement ; & l'on avoit méme si bonne opinion de luy, que l'on regarda son avenement à

l'Empire comme le plus grand bon-heur qui pouvoit arriver au peuple Romain. Le nombre prodigeux de victimes qui furent immolées en trois mois de temps, marquent assez ce que l'on se promettoit de luy, & combien Rome témoignoit estre redevable à ses Dieux de luy avoir donné un Empereur qu'elle croyoit surpasser tous les autres en sagesse & en bonté. Cependant il ne luy falut pas beaucoup de tems pour prendre d'autres sentimens; & si-tôt que ce Prince par la liberté que luy donnoit son rang, se fut fait quelque habitude au vice, il se porta comme naturellement à tous les crimes qu'il avoit eu peut-estre en horreur auparavant, & dont on l'avoit crû si éloigné.

Cela fait voir que l'on ne sçauroit trop prendre garde à combattre les premieres dispositions qui portent au mal. Il n'y a rien de si dangereux que de commencer; si-tôt que le cœur a donné son consentement pour un crime, celuy-là l'approche insensiblement des autres, & ce qui luy paroissoit terrible & affreux commence à prendre pour luy une forme plus supportable, & luy devient enfin familier.

C'est par cette raison que nous avons dit que la facilité de s'emporter dans beaucoup

de perſonnes, venoit moins du temperament que de l'eſprit & des ſentimens ; de la diſpoſition mauvaiſe dans laquelle ils ſont contre tout le monde ; de leurs preventions injuſtes;&de la perverſité de leurs jugemẽs. Ainſi ce défaut qui n'eſt point dangereux dans les autres, prend en eux le caractere de leur cœur, & degenere en haine, en vengeance & en trahiſon.

Cela eſt ſi vray, qu'il n'y a que les eſprits foibles & malfaits qui ſoient ſujets à recourir à la vengeance lors qu'ils ont receu quelque injure. Ceux qui ont les ſentimens élevez, ſont au deſſus de tout ce qui agite les eſprits foibles, ſemblables à ces corps ſuperieurs qui ne ſe reſſentent point des tonnerres, & des tempeſtes, qui ſe forment dans l'air, & qui ne troublent ny ne touchent que tout ce qui ſe trouve au deſſous. Si nous conſiderons la vengeance ſous toutes les formes differentes ſous leſquelles on la fait paroiſtre ; nous trouverons qu'elle part toûjours d'un eſprit lâche & borné, qui prend de fauſſes routes pour reparer une injure receuë ; qui ſe propoſe un plaiſir brutal, ou un honneur chimerique, qui dans des actions baſſes, par leſquelles il donne plus d'avantage ſur luy à ſes ennemis qu'ils n'en avoient pris

eux-

eux-mêmes par l'offense qu'ils luy avoient faite.

Il est certain que les hommes ne se vengent des affronts qu'on leur a fait que parce qu'ils croyent qu'ils ne seroient plus considerez dans le monde s'ils ne montroient qu'ils ont plus de force & de credit que leurs ennemis. Et pour conserver un faux honneur pour lequel ils exposent souvent leur vie & celle de leurs amis ; ils ne cherchent à reparer l'injure qu'ils ont receuë que par des voyes qui luy soient conformes, & s'ils se soûmettent à la necessité de mourir, ou de se venger, ils ne s'assujettissent pas moins à la necessité de se venger suivant les regles de ces faux hõneur;ou comme ils disent eux-mêmes en honnestes gens. Cõme s'il pouvoit estre veritablement avantageux de faire du mal à ses ennemis ; quelque sujet qu'on ait de s'en plaindre ; & d'assouvir une passion si opposée dans tous ses progrez, à la grandeur d'ame, & au veritable honneur dont on ne doit jamais s'écarter. C'est pourtant comme raisonnent les esprits bas & malfaits.

Souvent ils ne peuvent se retrancher à des regles qui ne compatiroient point à la brutale fureur qui les entraîne à la vengence. Et s'ils gardent quelque menage-

ment dans le mal qu'ils veulent faire à leurs ennemis, ce n'est que pour en dérober la connoissance au public, c'est la seule chose qui les retient; du reste ils ont les sentimens si mauvais, que tous moyens leur sont bons, pourveu qu'ils puissent assouvir leur passion.

Il est vray que si leurs ennemis sont au dessus d'eux par leur charge, ou par leur naissance, ils ne comptent point de leur resister quoy qu'ils fassent contre eux, & ils ne rampent pas moins en leur presence, qu'ils sont naturellement insolens, ou envers leurs égaux, ou envers leurs inferieurs. Aussi ce n'est que pour ceux-cy qu'ils reservent les effets de leur animosité. S'ils sont obligez de passer par leurs mains, s'ils sont soûmis à leur rang ou à leur charge, ils abusent du pouvoir qu'elle leur donne pour les sacrifier à leur passion, & quand ils commettroient à leur égard la plus grande injustice, ils la comptent pour rien, pourveu qu'ils ayent le plaisir de se prevaloir de leur impuissance pour les rendre miserables.

Souvent ils ne demandent pas mieux que de voir leurs ennemis mal-heureux; pourveu qu'ils le soient, il ne leur importe comment. L'application à se venger du

mal qu'on leur a fait, leur paroît une servitude fâcheuse à laquelle ils ont peine à se soûmettre. A moins que l'occasion ne s'en offre facilement, ils aiment mieux dissimuler le mauvais traitement qu'ils ont receu, que de s'imposer une peine qui leur est à charge. Comme ils sont sujets à une molesse qui les éloigne non-seulement de tout ce qui paroist rude & difficile, mais qui les rebute encore de leurs plaisirs, quand ils coûtent trop; c'est pourquoy ils les prennent si grossierement; ils ont pour maxime ordinaire qu'il vaut mieux vivre plus en repos que de se tant piquer d'honneur. Ainsi au lieu que les sentimens de vengeance soient étouffez par d'autres sentimens de courage, & de grandeur d'ame, ils croupissent honteusement dans eux-mémes, & sont retenus par des sentimens infames de paresse & d'oisiveté.

On voit quelquefois que les personnes qui auroient quelque inclination à la vengeance si l'honneur & la vertu ne les retenoit, n'ont plus d'animosité pour ceux qui leur ont fait le dernier outrage lors qu'ils les voyent reduits à quelque pressante extremité. C'est assez pour eux qu'ils soient malheureux, pour se sentir de la disposition à les secourir, & méme quand par

vanité ils ne voudroient pas s'adresser à eux.

Ce n'est pas là le caractere de ceux qui sont entierement dévoüez à cette passion, & qui n'ont point recours à la vertu pour la reprimer. Plus leurs ennemis sont miserables, plus ils leur insultent dans leur misere, plus ils sont à plaindre, moins la pitié les oblige d'agir en leur faveur. On a beau leur parler de pardon & de reconciliation ; on a beau les faire souvenir des devoirs de la Religion, & des droits même de l'humanité ; graces à leur insensibilité, le malheur de leurs ennemis ne leur fait aucune peine. C'est pour eux un spectacle dont ils se nourrissent ; & ils ne connoissent pas de plus grand plaisir que de les voir perir à leurs yeux, faute de leur tendre la main.

Voilà les differens caracteres de l'homme sur la vengeance. Les uns s'imposent une necessité de se venger, parce qu'ils se persuadent que leur honneur est perdu dans l'esprit des hommes, s'ils ne font voir qu'ils ont dequoy soûmettre ceux qui les ont offensez. Les autres se vengent par le seul plaisir qu'ils y trouvent, & parce qu'ils sont naturellement vindicatifs. Mais les uns & les autres ne sont entraînez à la ven-

geance qu'à cause qu'ils ont l'ame basse, & l'esprit mal-fait & borné, qui prend souvent à injure les actions les plus indifferantes, & qui se livrant à la fureur du ressentiment, fait perdre beaucoup plus à la personne qui se venge, qu'à celuy sur lequel il porte ses coups à quelque malheur qu'il le reduise.

Pleût à Dieu que les gens de ce caractere ne fussent qu'en idée, & que chacun pouvant s'applaudir en secret de ne se reconnoître point dans la peinture que j'en fais, on peut m'accuser justement de reprendre dans les hommes des défauts dont ils fussent entierement exempts. Mais tous les frequens exemples que nous voyons de vengeance & de cruauté, me font croire que je ne me trompe point d'en avoir si mauvaise opinion, & que tout ce que l'on en peut dire est au dessous de ce qu'ils sont capables de faire, lors qu'ils se sont une fois livrez à leurs passions. En effet le cœur humain est une source inépuisable de malice & de desordre. Tout le mal qu'on est capable d'imaginer peut venir de luy, & il ne sçauroit produire le bien de luy-même.

Les sentimens d'un homme qui veut se proposer une conduite exacte en toutes

choses, doivent estre bien differens de ceux que nous venons de representer. Quelque fâcheuse que soit l'offense qu'on luy a faite, la haine ne doit pas avoir assez de force sur luy, pour luy faire prendre des resolutions qui seroient contraires à son devoir. Quoy qu'il soit extrémement sensible à un traitement injuste & honteux, il faut qu'il le soit davantage à l'honneur, & il ne peut trop prendre garde de ne point confondre l'honneur qui n'exige de ses ennemis que des reparations raisonnables, & qui pour leur épargner une confusion qui luy doit faire de la peine, se contente même des premieres démarches, avec le faux honneur, qui veut que le ressentiment soit égal à l'injure reccüe, & qui desadvoüe la plus grande sensibilité lors qu'elle ne va point à la vengeance consommée.

Qu'il y a peu de gens dont on ait sujet d'estre content sur les sentimens qu'on doit avoir pour ses ennemis ! Et que ceux-mêmes qui pretendent avoir plus de grandéur d'ame, & de Religion, se démentent facilement lors qu'il est question de perdre le ressentiment d'une injure ! Il ne seroit point aisé d'en trouver beaucoup qui ressemblassent à cét homme rare, dont M. D. L. nous faisoit un jour le portrait sans le

nommer. Il me ſemble qu'il l'élevoit ſi fort que ſi je ne connoiſſois d'ailleurs ſa ſincerité, je croirois volontiers qu'il prenoit plaiſir à nous donner l'idée d'un homme qui ne ſe trouve point. Voicy ce que j'en ay retenu.

Comme cêt homme incomparable (diſoit-il) juge avantageuſement d'autruy ; il compte que ceux qui l'ont offenſé, ſont aſſez punis du regret de l'avoir fait, ſans ajoûter encore à leur douleur une vengeance, qu'il eſtimeroit beaucoup moins rude pour eux, de quelque nature qu'elle fuſt, que deſavantageuſe pour luy-méme. Lors qu'ils ſont aſſez mal-heureux pour avoir beſoin de ſon ſecours, loin de ſe faire un ſpectacle agreable de la mauvaiſe fortune qui les accable, il n'eſt pas le maiſtre de n'en eſtre point touché. Et quoy que pour ſe venger il n'ait qu'à laiſſer aller les choſes comme elles ſont, ſans qu'il ſoit beſoin de rien faire de ſon coſté ; il ſe garde bien d'en eſtre le ſimple ſpectateur, parce qu'il ſe reprocheroit le malheur où il les verroit gémir, comme s'il le leur avoit attiré luy-même; & qu'il ne met point de difference entre eſtre l'auteur du mal que les autres ſouffrent, & leur refuſer le ſecours qu'on leur peut donner pour les en délivrer.

C'est pourquoy au lieu de triompher cruellement de la necessité où se trouvent ses ennemis de recourir à luy ; il est fâché de la honte qu'ils en souffrent, & il tâche de la leur adoucir, par toutes les marques qu'il leur donne de reconciliation, & d'amitié. Quoy que leur perte soit importante pour ses interests, & pour son repos, il n'est sensible qu'au plaisir de les tirer du danger où ils sont. Et afin qu'on ne fasse pas consister ce plaisir à leur donner la confusion d'estre redevables à celuy qu'ils ont offensé mal à propos, car c'est toûjours une espece de vengeance, il se cache en leur faisant du bien ; & se mettant au dessus de la gloire dont tout le monde se fait un bel endroit dans une pareille rencontre, il prend toutes les precautions qui dépendent de luy, pour n'estre point soupçonné d'avoir esté l'auteur de leur délivrance.

Qui ne voit que dans les occasions où l'on peut tirer son ennemy d'un pressant danger, la vanité peut faire l'office de l'honneur ? Et que, quoy que l'on puisse executer contre un homme dont on se veut venger, on prend beaucoup moins d'avantage sur luy, qu'en luy donnant matiere de se reprocher, qu'il doit sa conservation malgré qu'il en ait, à celuy qu'il a voulu

perdre luy-même, à celuy qu'il ne peut aimer ; & qu'une obligation de cette importance ne luy permet pourtant pas de haïr. Ceux qui veulent rafiner sur la vengeance, la trouvent bien plus delicate de cetre maniere ; & cette sorte de confusion leur paroît beaucoup plus fâcheuse pour ceux contre qui ils ont du ressentiment, que tout le mal qu'ils leur pourroient faire.

Ce n'est donc pas là où il place la grandeur d'ame. C'est à faire du bien à ses ennemis sans se montrer, quoy qu'il les connoisse mal intentionnez & dangereux, & sans que la crainte de leur remettre les armes en main, & d'avoir encore à s'en défendre, puisse le faire balancer un moment. C'est à les regarder indifferemment comme les autres hommes, dans les occasions où ils ont besoin de son assistance; à les délivrer de leur malheur, non pas par ostentation, mais par humilité; non pas pour se venger du mal qu'il a receu par le bien qu'il leur procureroit, mais pour s'acquiter de ce qu'il se doit à luy-même, & de ce qu'il doit generalement à tous les hommes sans aucune distinction.

Et afin qu'on ne s'imagine point que ce n'est que dans les occasions d'éclat qu'il

affecte de ne point manquer à ses ennemis; on ne luy en voit refuser aucune où il leur peut estre bon à quelque chose. S'il se rencontre avec des gens qui veuillent leur imposer à faux, il se fait d'abord une affaire de prendre leur interest. Et quoy qu'il soit le seul à sçavoir ce qui les peut justifier ; il ne faut pas croire que son ressentiment les fasse taire, dans l'esperance qu'il ne sçauroit estre soupçonné d'avoir pû défendre leur honneur, & de ne l'avoir pas fait ; & qu'il se contente pour n'avoir rien à se reprocher, de ne les point accuser comme les autres. Il se croit indispensablement obligé de parler, quand leur justification est dans sa bouche ; son ressentiment n'a plus de lieu quand il est question de rendre témoignage à la verité, & leur innocence va toûjours avant toutes choses.

Si ceux qui peuvent faire leur fortune sont dans des dispositions favorables, & que pour les determiner entierement il ne manque que son suffrage, il se fait un devoir important de le donner. C'est ce qui l'oblige d'en dire tout le bien qu'il en sçait d'une maniere d'autant plus propre à persuader, que le sens froid qui vient toûjours d'un grand fonds de sincerité & de justice,

regne dans tout ce qu'il dit, & qu'il n'y paroît aucun de ces empressemens recherchez qui viennent d'ordinaire de l'ostentation. Et dans les loüanges qu'il leur donne il est aussi exact à ne rien employer qui ne leur convienne, qu'à éviter de finir par des reserves empoisonnées, qui gâteroient ce qu'il auroit dit.

Que s'ils se trouvent embarrassez dans quelque mauvaise affaire, dans laquelle il ne puisse les excuser sans paroistre injuste, il compatit veritablement à leur mauvaise fortune, & se retranche à la douleur sincere qu'il ressent de ne pouvoir faire autre chose pour eux. Et quoy que les esprits critiques puissent juger par son silence qu'il a un secret plaisir, de ce que l'estat desesperé de leurs affaires, & les preuves incontestables que l'on a de leur mauvaise conduite, luy ostent tout pretexte de faire aucune démarche en leur faveur; il aime mieux se taire que d'employer der raisons inutiles, qui pour marquer trop de zele, pourroient plûtost le faire soupçonner d'une vaine affectation d'en dire du bien mal à propos sans se mettre en peine du succez, qu'elles ne prouveroient une intention veritable de les servir.

On ne luy sçauroit encore reprocher

qu'il se serve de leur faute, pour juger du tort qu'ils avoient à son égard. Il les attribuë plûtost au hazard qu'à une inclination maligne. Et il auroit une veritable mortification, si pour les rendre encore plus malheureux qu'ils ne sont on raisonnoit sur leur mauvaise conduite, afin de se justifier luy-même dans le demélé qu'il avoit avec eux. Enfin ses plus grands ennemis, lors qu'ils sont reduits à quelque fâcheuse extremité, se trouvent dans les mêmes dispositions que les personnes qui luy sont les plus cheres, & quoy que sans doute il eust plus de plaisir à servir les uns que les autres, on luy voit pratiquer les mêmes choses envers tous. Et il n'est jamais si appliqué à ce que ses ennemis ont fait contre luy, qu'à ce qu'il se croit obligé de faire pour eux.

Fin du second Discours.



LES DEVOIRS DE LA VIE CIVILE.

A M****

DISCOVR III.

Où l'on cherche les sources des dégoûts qu'on se donne dans le commerce de la vie.

IL n'y a rien qu'on affecte tant dans le monde que la qualité d'honnéte homme. Tout ce qu'il y a de gens ne songent

qu'à se mettre en reputation par cét endroit. Chacun se console aisement de tous les autres avantages qu'on luy pourroit disputer, pourveu qu'il se conserve celuy-là : & les beaux sentimens sont devenus si fort à la mode, que tous les hommes disent impunément du bien de leur cœur, & personne n'ose parler avantageusement de son esprit. Mais je croirois facilement que c'est plûtot une politique qui s'est insensiblement établie parmy les hommes, pour conduire plus sûrement leurs mauvais desseins, à l'abry de la bonne opinion qu'ils tâchent de donner de leur cœur ; qu'un aveu sincere de l'aversion qu'ils sont obligez de faire voir pour le vice. Et c'est par là qu'ils troublent la societé publique par une infinité de dégoûts, dont on ne sçauroit se parer, parce qu'on n'en reconnoît en eux aucuns principes. Ainsi l'on peut dire, que le vray merite, à qui on donne tant de loüanges en apparence, & pour qui on se contraint le plus, est peut-estre la seule chose dans le fonds, dont on se mette le moins en peine. Si bien qu'à raisonner juste sur le cœur humain, l'honnesteté & la vertu sont pour luy plûtost un pretexte pour couvrir son desordre, & sa corruption, qu'une qualité qu'il ambitionne pour se

dégager de ses foiblesses, & pour arriver à son veritable bien.

C'est ce qui fait qu'il y a de plusieurs sortes d'honnestes gens, qui ne le sont que dans la superficie; & dont il se faut toûjours donner garde. Les premiers sont ceux que la mauvaise fortune met dans la necessité de s'acquerir du merite, & qui se determinent à pratiquer les devoirs de l'honnesteté, moins parce qu'ils en sont charmez, que pour se tirer de leur misere. Ceux-là se font connoistre lorsqu'ils sont parvenus à ce qu'ils souhaitent, leur naturel revient comme auparavant.

Il y en a qui ne s'appliquent à se faire une bonne reputation, que parce qu'ils sont trop vicieux. Ils se voyent engagez dans un excez horrible de desordre; & comme cette veuë leur inspire de l'horreur & du mépris pour eux, pour prevenir les mémes sentimens que l'on en pourroit concevoir, ils s'empressent de couvrir leur vice sous une apparence d'honnesteté. Quelques fois méme ils n'ont pas tant cela en veuë, que de vivre dans leur libertinage avec plus de tranqullité, pendant que personne ne s'en doutera.

L'on en voit qui ayant emporté l'avantage sur les personnes qui avoient les mé-

mes pretentions, ſont honneſtes à leur égard, parce qu'il ne leur reſte rien en commun à déméler ; & que n'y ayant plus de concurrence de fortune, ils ſe voyent hors des occaſions qui les mettoient à l'épreuve, & dans leſquelles ils ne ſe pouvoient ſurmonter. De ſorte qu'ils ſont honneſtes de la méme façon que ceux qui ſont braves lorſque le peril eſt paſſé.

On en connoît encore qui n'ayant plus rien à deſirer du coſté des honneurs, & des dignitez, pour s'élever au deſſus des hommes en toute maniere, aſpirent à la ſuperiorité de merite, & affectent de ſe faire admirer par la grandeur d'ame, & par la bonté. Comme ils n'ont plus les ſoins ny les inquietudes de l'ambition, les égards honneſtes leur paroiſſent moins difficiles ; ils ſe font comme une ſeconde ambition de ſoûtenir par des actions de juſtice & d'humanité, le choix, ou l'inclination du Prince ſur leur perſonne ; & de relever par une conduite glorieuſe, le courage ou l'habileté dont ils ont receu la recompenſe. Comme ils ne cherchent que le faſte dans ce qu'ils font, & qu'ils ne travaillent qu'à avoir ſoin du dehors, & non pas à reformer les ſentimens ; ils preferent l'éclat d'une bonne action au bien

de ceux qu'ils ſemblent vouloir obliger; & ils negligent méme les malheureux de deſſein formé, juſqu'à ce qu'ils le ſoient devenus preſque ſans reſſource; afin que les délivrant comme par un miracle, on leur applaudiſſe avec plus de bruit. Cela nous donne lieu de remarquer que le merite qui nous ſemble le plus éclatant, n'eſt pas ſouvent le plus exempt de faſte & d'oſtentation, & que les grandes vertus en apparence ne ſont pas toûjours produites par les grands principes. C'eſt par cette raiſon qu'il ne faut point chercher en ces gens-là un fonds de juſtice & d'humanité, ce n'eſt que la vaine gloire qui les rend tels que vous les voyez; & ſi la vertu ne leur fait honneur, toute la terre pourroit perir à leurs yeux, qu'ils ne s'en remuëroient pas.

Tous ces differens motifs de fauſſe honnéteté ſont comme tout autant de ſources de dégoûts d'autant plus à craindre qu'ils ſont plus cachez & plus ſubtils, & qu'ils rendent la ſocieté civile ſuſpecte & dangereuſe par les mémes moyens qui devroient y établir le plaiſir & la ſûreté.

Vous en voyez enfin qui ne ſont honneſtes que dans le diſcours; écoûtez-les ils ne vous entretiendront que des paroles

de Seneque ; ils ne précheront que la lecture de Plutarque. Rien ne les charme tant que le desintereſſement, que la bonne foy, que la moderation dans les injures ; mais lorſqu'il en faut venir à l'execution, vous ne les reconnoiſſez plus. Ce ſont des Philoſophes auſteres en apparence qui font une profeſſion publique de fermeté & de vertu, mais qui n'ont jamais eſſayé de pratiquer ce qu'ils enſeignent. S'il s'agît de quelque intereſt ils ne ſe ſouviennent plus de ce qu'ils en ont dit, on les y voit attachez comme un oiſeau à ſa proye. On a beau les précher à ſon tour, on ne ſçauroit les perſuader. Plus ils ſe ſont épuiſez en beaux ſentimens, dans le diſcours, plus vous leur trouvez de baſſeſſe dans l'inclination, plus ils gauchiſſent dans la conduite.

Il faut ſe défier toûjours de ces Sages de profeſſion. Il n'y a rien de ſi beau que l'idée qu'ils donnent de la vertu, & des avantages qui en reviennent : mais ils laiſſent d'ordinaire tout à faire aux autres ; & ne ſe reſervent que la liberté de ſuivre leurs mœurs vicieuſes, à la faveur de cette fauſſe ſeverité dont ils font gloire. Rien ſans doute ne nous doit rendre un homme plus ſuſpect que de luy voir faire ſans ceſſe l'eſprit fort ſur la vertu, & donner ſi facilement des

leçons de morale. Car on voit bien que ce n'eſt que pour ſe rendre par là plus recommandable, & pour acquerir plus d'autorité. Quand on eſt veritablement penetré de la vertu, & que c'eſt elle-méme qui fait parler, on s'explique avec plus de circonſpection & de modeſtie, & ſi l'on ne touche pas toûjours, du moins on ſe fait écouter avec reſpect. Il en eſt de méme de ces faux Philoſophes, que de ceux qui prechent ſans avoir leur miſſion, il me ſemble qu'on n'a aucune veneration pour ce qu'ils diſent.

Brutus eſtoit peut-eſtre l'homme de ſon ſiecle qui parloit le moins; cependant qui n'a point connu ſon merite? Pour en avoir quelque idée, il n'y a qu'à conſider que lorſque Rome commença à ſe partager entre Ceſar & Pompée; aprés l'Empire de l'Univers, il n'y avoit rien qui donnât plus de jalouſie à l'un & l'autre de ces deux Chefs, ny qui les occupât davantage, que l'incertitude dans laquelle Brutus ſembloit eſtre ſur le parti qu'il devoit choiſir; parce qu'ils jugeoient facilement qu'un homme de cette probité, rendroit toûjours meilleure, la cauſe de celuy en faveur duquel il ſe declareroit. Dans cette fameuſe ligue tout le monde avoit les yeux ſur luy;

& quoyque les gens de bien fussent contre Cesar, on craignoit qu'il ne se jettât dans son parti, parce que Pompée avoit fait mourir son pere, & que Brutus l'avoit toûjours regardé comme son plus grand ennemy. Mais il raisonnoit bien differemment; ce n'estoit point un ressentiment particulier qui balançoit sa resolution; il s'agissoit de l'interest de la Republique, cela passoit chez luy devant toutes choses. C'est pourquoy aprés avoir jugé que Cesar avoit des desseins funestes pour la liberté de Rome, il n'hesita point à se declarer pour Pompée; & ne le regardant plus alors comme le meurtrier de son pere, mais comme le Protecteur de sa Patrie, il l'alla trouver en Macedoine, où il estoit avec son armée, & se soûmit entierement à luy. Pompée méme quoy qu'il connut sa haine, estoit si charmé de son merite, qu'on écrit que lorsqu'il fust arrivé, & qu'on luy eust dit qu'il s'estoit rendu à la porte de sa tente pour prendre ses ordres, il se leva de son siege avec une joye incroyable pour l'aller embrasser, & le receut aux yeux de l'armée comme un homme qu'il croyoit au dessus de luy par sa vertu, & dont l'arrivée luy donnoit un presage asseuré de la victoire. Mais quand il n'auroit pas esté dans ces

ſentimens, il l'auroit ſans doute affecté, pour ſe rendre plus agreable aux Romains, & pour ne point perdre la confiance que l'on avoit en luy, s'il ne répondoit à l'eſtime generale que l'on faiſoit d'un ſi grand homme.

Pour ne pas tomber dans le défaut de ſe tant faire valoir en parlant, il faut bien ſe garder de donner dans l'autre extremité; & de ſuivre la maxime de ceux qui cachant avec ſoin tout ce qui peut nuire à une bonne reputation, demeurent dans un ſilence plein de vanité, dans les rencontres où chacun par maniere de converſation dit ſon ſentiment ſur le deſordre du ſiecle, & pretendent qu'un certain air de bonne conduite & d'exactitude qu'ils affectent de faire paroiſtre ſur leur viſage, ait plus de vertu que les paroles des autres, & ſupplée à tout ce qu'ils pourroient dire eux-mémes. Quoyque ce défaut ne faſſe pas tant de bruit, que celuy de trop parler, il ne laiſſe pas d'eſtre en quelque maniere plus inſupportable. La veritable honneſteté eſt toûjours ſimple, elle fuit l'oſtentation en toutes choſes, & il y en peut avoir quelque-fois autant à ſe taire comme à parler.

Pour profiter encore de tout ce que l'a-

ction de Brutus renferme d'avantageux, il seroit à souhaiter que ceux qui ne peuvent approuver leurs ennemis, & qui ayment mieux prendre une mauvaise conduite, que de justifier la leur en la suivant, quelque raison qui les y doive obliger; s'arrétassent un peu sur ce qu'il fit au sujet de Pompée. Mais on ne considere les grands exemples que comme des choses qui surprennent agreablement, l'esprit s'en occupe, & s'y interesse méme en quelque sorte pour satisfaire sa curiosité, & tout cela sans aucun fruit. Car s'en fait-on une juste application, & voyons-nous que l'action de Brutus, ait encore touché quelqu'un utilement?

Sans avoir recours aux exemples que l'histoire nous fournit, pour estre portez à nos devoirs; nous n'avons qu'à regarder tout ce qui se passe à nos yeux dans l'esprit d'en faire un bon usage. Si nous n'avons pas des modeles d'honnesteté autant que nous en devrions avoir; car on n'en trouve pas frequemment, du moins ne manquerons-nous point de mauvais exemples pour prendre le contre pied, de ce qu'ils representeront. Je ne croy pas qu'il y ait rien de plus propre à nous faire r'entrer en nous-mémes, que la vie d'un mal-honneste

homme, si nous la considerions avec une bonne intention; & si nous voulions de bonne foy affoiblir en nous, les passions qui nous pourroient conduire aux mémes fautes que nous avons si fort en horreur. D'ailleurs quelque sterile que soit le siecle en honnestes gens, on voit neanmoins éclater de temps en temps des exemples de sagesse & d'honnesteté capables de nous remettre dans les bonnes voyes, si nous y estions plus sensibles que nous ne sommes, & si nous ne les regardions pas seulement; pour leur donner une simple approbation, & pour nous loüire nous-mémes en quelque sorte, en les loüant avec excez; mais pour les faire venir à nostre usage; en les comparant à nôtre inclination; & en détruisant la repugnance que nous nous pourrions trouver à les imiter, si l'occasion s'en presentoit. Si chacun examinoit avec cét esprit tout ce qui se passe devant ses yeux, on s'appercevroit sans doute de quelque changement; & les plus mauvais exemples auroient leur utilité comme les meilleurs.

Nous ne sommes faits que pour nous corriger les uns les autres. C'est une des premieres & des plus importantes obligations de l'homme. Et quand on ne veut

point s'en acquiter envers nous, par le bon exemple qu'on nous doit ; nous ſommes ſi fort engagez d'aller à noſtre perfection, qu'il faut que nous mettions à profit ce que l'on fait, au défaut de ce qu'on devroit faire. Mais loin de prendre la choſe de ce ſens là, nous uſons tout autrement des actions d'autruy : nous admirons les bons exemples plûtoſt par politique, & par vanité, que parce que nous ſommes vivement touchez ; & les mauvais ne nous ſervent que pour nous autoriſer dans nos défauts. Ainſi au lieu d'eſtre de concert à nous délivrer de nos foibleſſes, nous nous gâtons au contraire par le mauvais exemple que nous nous donnons, & par l'uſage vicieux que nous faiſons, du bien & du mal que nous reconnoiſſons en nous.

Il eſt donc viſible que nous ne parviendrons point à l'eſtat de perfection, où nous devons aſpirer, & que nous ne remedierons jamais par conſequent aux dégoûts dont la ſocieté civile eſt remplie, ſi nous ne jettons les yeux ſur tout ce qui ſe paſſe, que pour le condamner ou pour l'approuver. Il faut méme que nous reconnoiſſions que nous ne ſommes en droit de loüer ou de blâmer les actions des hommes, qu'autant

tant que nous avons d'éloignement, ou de disposition pour les éviter, ou pour les suivre. Car n'est-ce pas condamner ridiculement une action mauvaise, que de la condamner avec une inclination portée à l'imiter à la premiere rencontre ?

De tout ce qui peut donner de la confusion aux hommes, & les convaincre davantage de la foiblesse & de la perversité de leurs sentimens : Il me semble qu'il n'y a rien qui en soit plus capable que de considerer qu'ils ne se sont pas senty assez de force pour s'empescher de se faire violence, & de se détruire, sans le secours des supplices qu'ils ont établis, & dans lesquels nous voyons mourir honteusement tant de personnes pour qui ces terribles precautions ont esté inutiles. Il faut qu'il y ait dans l'homme un grand principe de malice, pour ne pouvoir estre retenu non seulement par la Religion, & par la rigueur des loix, mais encore par la repugnance qu'il a naturellement à faire le mal, & qu'il ne sçauroit jamais tout à fait vaincre, quelque longue habitude qu'il ait au vice.

Si nous mettions plus de soin que nous ne faisons à chercher, & à suivre ce que nous avons de bon dans nous-mêmes,

nous connoîtrions que nous portons dans nos ames, des principes & des semences de bien, qui nous font aimer la vertu, dans le temps que nous nous en éloignons davantage, & que nous prenons plus de goût à nostre desordre. Il ne tient qu'à nous de cultiver ces heureuses dispositions, & même de les augmenter considerablement, par la perseverance au bien, dans laquelle nous n'aurions pas moins de plaisir, quelque peine que nous ayons à le croire, dans la grande preoccupation où nous sommes pour ce qui charme les sens, que nous en avons à donner tout à nos passions. Il y a même cette difference, car si la corruption qui est en nous, repugne au bien ou nous invitent la Religion & la raison; comme l'une & l'autre nous font aussi trouver du dégoût au mal, où nous nous abandonnons; nous avons un double avantage à faire des actions vertueuses, qui sont la satisfaction que nous rencontrons en les faisant, & celle de nous voir tranquilles aprés les avoir faites. Mais il n'en va pas de même pour les actions vicieuses; car supposé que l'on y prenne quelque plaisir, le remords d'y avoir consenty, ne reste-t'il pas? Et les mal-honnestes gens ne sentent ils point une cruelle division dans eux-mê-

me, qui les rend mécontens & agitez, & qui fait qu'ils ne peuvent s'accorder avec personne.

Il est aisé de juger de ce que nous venons de dire, que si nous le voulions, nous n'aurions besoin d'estre retenus par aucunes loix, pour ne nous pas nuire, & que pour éviter le mal que nous nous faisons, & pour nous procurer le bien que nous ne nous faisons point: Il ne faudroit que suivre les fortes impressions que celuy qui nous a donné l'estre, a gravées dans nos ames, & reconnoître dans la confusion de nos sentimens, ce sentiment si naturel qui nous attache les uns aux autres, afin de nous le rendre plus present, & de le mettre en pratique, comme nous y mettons ceux, dont l'usage nous est si contraire. Mais au lieu de chercher à devenir heureux avec tout le monde, chacun se laisse emporter par ses passions, on se propose plus de plaisir à se contenter tout seul, quoy qu'il en puisse coûter aux autres, & l'on passe la vie sans reflêchir aux obligations generales, qui sont la source principale de nostre repos, & de nostre veritable bon-heur, quand nous les remplissons avec soin.

Pour bien connoître l'étenduë de nos

obligations ; ce que nous devons ſuivre ou éviter, n'eſt pas ſeulement compris dans les loix rigoureuſes que les hommes ont établies, & que nous ne pouvons violer ſans meriter les peines dont elles puniſſent ceux qui les mépriſent. Il y a encore d'autres choſes auſquelles nous ſommes engagez par les loix de la ſocieté qui ne ſont guere moins importantes, par la raiſon qu'elles viennent plus ſouvent, & qu'elles ſont le fondement & le lien de la vie civile. Telle eſt la protection des Grands envers les petits, & les ſervices, & toutes les fonctions des petits envers les Grands, non ſeulement pour en eſtre appuyez & ſoulagez dans leurs beſoins ; mais encore parce que l'on vivroit dans la confuſion & dans le deſordre, ſi chacun par ſes emplois differens; ne marquoit la diſtinction & l'inegalité des états. Tels ſont les ſoins que les hommes doivent avoir de ceux qui ſont nez leurs ſujets ; la juſtice qu'ils ſont obligez de rendre à ceux qui dépendent de leurs charges ; & le ſecours qu'ils ne peuvent refuſer aux perſonnes qui ſe mettent ſous leur protection. Tels ſont les offices qui regardent l'égalité des conditions, & qui conſiſtent en une infinité de choſes que l'on ne ſçauroit negliger, à moins que de

ne vouloir plus vivre en ſocieté. Les commoditez qu'on retire de toutes les profeſſions differentes, & les beſoins mutuels de ceux-mêmes qui vivent dans la même profeſſion. Ou pour venir à un plus grand détail, les loix de la ſocieté nous obligent de défendre les perſonnes qui ſont opprimées par une Puiſſance injuſte, & qui ſont abandonnées de tout le monde, De deſabuſer celles qui vivent dans l'erreur, & dont l'ignorance les peut conduire à des fautes dangereuſes. De compatir aux infirmitez des gens qui ne peuvent eſtre autrement, & qui ont le mal-heur de ſe voir rebutez par tout. D'avertir charitablement les gens à qui nos avis ſont utiles, & qui ne demanderoient pas midux que de trouver quelqu'un qui vouluſt ſe donner la peine de les redreſſer, de garder le ſecret à nos amis, & à tous ceux qui ont de la confiance en nous, quand méme il leur arriveroit de nous maltraiter,& de nous trahir. D'avoir la méme diſcretion envers les gens à qui nous ſommes ſuſpects, & qui ſe cachent le plus de nous, lors que le hazard nous découvre leurs affaires les plus ſecrettes. D'obſerver toûjours les mêmes égards & la même honneſteté pour les perſonnes que nous avons ſurpriſes, ſans le

chercher, dans des foiblesses considerables, & ne les point faire souffrir du pouvoir que nous avons de leur oster leur reputation, & souvent tout le repos de leur vie. Enfin de faire toûjours nostre devoir envers ceux qui ne le meritent point, comme envers les personnes qui en sont dignes; parce qu'il ne faut pas tant considerer la difference des gens avec qui nous vivons que ce que nous sommes obligez de faire independamment de ce qu'ils sont.

Il est vray que la maniere ne doit pas toûjours estre la même, & qu'il est necessaire qu'elle change, selon le rang, l'âge, le sexe, & la dignité des personnes. Il est même necessaire que les Offices soient differens, & qu'ils conviennent à ceux à qui nous le rendons. Mais si ces considerations les peuvent faire changer, le manque de merite ne nous doit point autoriser à les supprimer, non plus que toutes les autres raisons que l'on pourroit apporter. Les loix de l'honnesteté & de la justice veulent, par exemple, que nous deffendions l'innocence de ceux que l'on accuse à faux, quand leur justification dépend de nous. Que nous avertissions de retourner sur ses pas celuy qui marchant dans les tenebres se va jetter dans un precipice qui nous est connu.

Il n'y a point de raison qui nous puisse tenir quittes de ces sortes de devoirs ; & nous sommes obligez de les pratiquer generalement envers tous les hommes, quelque disposition d'indifference, de mépris, ou de haine que nous ayons pour eux.

J'avoüe qu'on n'oblige pas si agreablement les personnes qui en sont indignes, que ceux qui le meritent le mieux, & qui y sçavent répondre de leur côté. Mais n'est-on dans la vie que pour chercher à faire ce qui plaist ? & seroit-ce une bonne raison pour negliger les devoirs les plus pressans, que de ne s'en pouvoir acquiter qu'à contre cœur ?

Il faut pourtant convenir qu'il y a mille soins obligeans que l'inclination suggere pour les personnes que l'on estime, & qui se font aimer, dont on se peut fort bien exempter à l'égard des gens qui sont sans merite, & qui décourageroient dans les devoirs les plus indispensablas, si l'on ne se consideroit soy-méme.

Mais pourquoy sont-ils faits de la sorte, on ne leur doit que les choses essentielles, les agréemens ne sont point pour eux ; & quand nous les leur refusons, il nous doit estre indifferent qu'ils s'en plaignent ou non.

C'eſt de l'obſervation de ces devoirs que dépend le bon-heur de la ſocieté, comme les dégouts qu'on y rencontre ne viennent que de ce qu'on les neglige, ou que par une humeur bizarre & contrariante, ou par des affections injuſtes & mal reglées, on en fait une application vicieuſe. Il faut les regarder comme des obligations eſſentielles, attachées à la vie civile; qui maintiennent les hommes dans l'union; qui les lient & qui les aſſemblent, & qui en font tout le merite quand ils s'en acquittent comme il faut; car il ſeroit ridicule de croire qu'il dépende particulierement de l'obſervation des autres loix.

Ce n'eſt pas ce qui nous donne l'eſtime des hommes, & qui nous en fait aimer; que de n'eſtre ny larron, ny aſſaſſin, ny empoiſonneur, ny athée, ny faux témoin, ny blaſphemateur, on peut eſtre exempt de ces ſortes de vices,& fort mal-honneſte homme d'ailleurs. Le parfait merite conſiſte donc à obſerver regulierement les devoirs de la ſocieté; & à nous porter avec autant d'empreſſement à toutes les choſes qui peuvent eſtre de quelque conſequence aux autres, & dans leſquelles il nous eſt libre de nous negliger ſans que nous encourions pour cela aucune peine; que nous

évitons d'ordinaire avec precaution celles où l'on a attaché de punitions.

Il n'y a point de condition dans la vie qui puisse affranchir les hommes de ces obligations ; chacun doit estre assujetty à celles qui sont conformes à son estat ; & à l'estat de ceux qui vivent dans la societé, ou bien qui se rencontrent en son chemin, soit qu'il les connoisse ou qu'il ne les connoisse point, qu'ils soient d'une nation étrangere, où de la sienne. Ceux qui se voyent placez au dessus des hommes y sont également soûmis. Et s'il se rencontroit quelques-uns qui voulussent se prevaloir mal à propos de leur rang pour s'en exempter ; quelque grande que fust leur naissance, ou leur fortune, elles ne les pourroient sauver sur cela ; & il faudroit tout élevez qu'ils seroient, qu'ils passassent pour injustes & mal-honnestes ; du moins dans l'esprit de ceux que leur éclat n'éblouïit point assez pour les empescher de juger sainement de ce qu'ils font.

Outre les devoirs dont nous venons de parler, il y a encore des devoirs de politesse & bien-seance qu'il est tres-important de pratiquer. Comme ceux-là regardent les offices essentiels que les hommes sont obligez de se rendre ; ceux-cy s'étendent sur

les égards qu'ils doivent avoir les uns pour les autres, & sur tout ce qui contribuë à l'agréement de leur commerce. Par la raison qu'ils entrent dans toutes les actions de la vie civile, & qu'ils consistent non seulement à la maniere de faire & de dire les choses, mais encore en une infinité de soins obligeans à quoy on ne s'attend point, & sans lesquels la societé seroit ingrate & ennuyeuse: si l'on ne se mettoit point en peine de les observer, on se refroidiroit insensiblement sur les principaux devoirs. Car les indifferences & les mauvaises dispositions que nous contractons les uns pour les autres, qui nous preparent à nous refuser les secours dont nous avons besoin, & qui nous menent ensuite aux offenses, aux ruptures, & à l'aversion; sont toûjours un effet de la negligence que nous avons eüe pour les devoirs de la politesse & de bien-seance.

Pour les observer parfaitement, il faut bien connoistre le monde, & se regler suivant l'idée que l'on en a quand on la croit juste. Mais on ne doit pas esperer que l'on puisse estre bien-tost sçavant dans cette sorte de connoissance. Elle demande beaucoup de tems & beaucoup d'estude. Ceux qui ont passé toute leur vie dans le monde,

& qui y ont fait plus de découvertes, avoüent qu'ils y sont encor ignorans, à cause des interests cachez, des passions secretes, ou des inclinations contraires de ceux avec qui l'on est obligé de vivre. Il ne faut donc pas presumer, en s'abandonnant à une conduite sans precaution, sur la confiance que l'on a d'en sçavoir assez. Le plus seur moyen afin que ceux qui sont nouveaux venus dans le monde, ne tombent point dans ces premieres fautes, qui sont presque toûjours inévitables, & que l'on ne leur pardonne que fort tard, c'est de marcher en tâtonant, sans pourtant que cela paroisse contraint d'écouter beaucoup & de parler rarement, & sur tout de ne jamais decider. Ce qui rend insupportables la plusspart de ces nouveaux débarquez, c'est qu'ils veulent briller par tout; qu'ils se piquent plus facilement que ceux qui ont plus d'experience, & d'habileté; qu'ils s'entestent ridiculement de la Cour, & qu'ils en imitent mal les manieres lors qu'ils reviennent à la Ville; qu'ils se font un merite d'estre magnifiques en habits, & en équipages; & qu'ils se rendent encore plus ridicules par les qualitez qu'ils affectent, qu'ils ne le sont par leurs défauts. Comme ils n'ont point esté leurs maistres

jusques-là, & qu'on les a toûjours suivis de prés, ils s'abandonnent sans reflexion à tous leurs plaisirs si-tost qu'on les laisse sur leur bonne foy, & se décrient par les excez qu'ils commettent. Ils s'imaginent encore que l'éclat de la jeunesse qui paroît sur leur visage doit leur tenir lieu d'un grand merite auprés des Dames, c'est pourquoy ils sont fiers mal à propos, indiscrets; entreprenans, & assez mal-polis pour croire que c'est à elles à estre complaisantes. Enfin on les entend toûjours parler les premiers, & plus haut que les autres; on les voit s'empresser à prendre les premieres places sur le theatre, & à se montrer avec affectation par tout où ils sont; & ils ne songent à s'observer, & à étudier le monde, que lors qu'ils sont parvenus à un point de débordement, & de mauvaise reputation, où il ne leur reste rien à ménager, & rien à craindre que les recheutes. Encore persisteroient-ils dans leur aveuglement, s'ils ne recevoient des confusions frequentes, qui les font refléchir malgré qu'ils en ayent, & qui les desabusent à la fin.

Il est tres difficile de ne se trouver pas un peu étourdy dans le monde, quand on n'y est point accoûtumé. C'est pourquoy avant que de rentrer il est bon de se faire

expliquer par les gens qui y ſont le plus conſommez, tout ce qui s'y paſſe; ſur tout de conſiderer du mauvais côté, & de ſe preparer par avance contre ce qu'on y pré-voit de plus difficile. Il faut faire ſon compte qu'on y verra des gens qui ſeront mal-polis, choquans dans leurs actions; d'autres qui auront l'eſprit bizarre, contrariant, formaliſte; les uns ſeront envieux, médiſans, jaloux, ſoupçonneux, inconſtans, pleins de vanité, qui voudront exiger toutes choſes, & qui n'auront aucun égard. Les autres ſeront ou trop froids, ou trop paſſionnez, ou trop triſtes, ou trop tumultueux, ou trop attachez aux manieres; en un mot on doit s'attendre que de tant de perſonnes de differente humeur, & de different caractere; qu'il faudra voir, ſoit par la neceſſité des affaires, ſoit par le rapport des conditions, ou par les liaiſons de famille, il ne s'en trouvera peut-eſtre point avec qui l'on puiſſe ſympathiſer.

Voilà par où il faut regarder le monde, pour y eſtre fait en quelque ſorte, avant que de s'y engager. Car comment y ſeroit-on ſupportable, & comment y vivroit-on en repos, ſi l'on ſe vouloit formaliſer de tout? Ce qui en arriveroit, c'eſt qu'on

se feroit beaucoup plus d'affaires qu'on n'en pourroit terminer; & de celles qu'on entreprendroit, il y en auroit peu dont on sortit avec honneur. C'est donc une necessité de s'en retirer ou d'y estre de la sorte. Qu'y a-t'il à faire de plus pour y chercher quelque satisfaction? Je souhaiterois fort que l'on m'aprit un autre secret; mais quoy, de reformer le genre humain? L'entreprise me paroîtroit dangereuse, & je ne répondrois pas du succez. Nous n'avons donc rien de mieux à faire qu'à imiter les plus sages, & les plus habiles, & ne point tant compter de nous rendre heureux sur la reforme d'autruy que sur la nostre.

Ce seroit le comble de la felicité, si pour s'accorder avec tous les hommes, chacun pouvoit prendre autant de differens personnages, que l'on voit de differentes inclinations. Quoy qu'il semble que la chose soit impossible; il n'y a peut-estre personne qui ne le peut si on se vouloit plus contraindre qu'on ne fait. On dit que le vieux Caton avoit l'humeur si accommodante, & l'esprit si souple, que tous personnages luy estoient indifferents. Il se prenoit si bien à tout; il entroit si heureusement dans l'inclination de toute sorte de gens, qu'en quelque occasion qu'on le

considerât, on disoit toûjours qu'il estoit né pour ceux avec qui on le rencontroit, & pour s'acquiter de ce qu'on luy voyoit faire.

On observe que la partie de l'œïl où se reçoivent les especes des couleurs, n'en a point elle-méme; parce que si elle en avoit une qui luy fût propre, si elle estoit de couleur rouge, ou incarnate, ou bleuë, & de quelqu'autre, tout ce que nous verrions nous paroîtroit de cette couleur-là. C'est ainsi qu'il faudroit à peu prés que nous fussions; nous devrions avoir l'humeur indifferente à vivre également avec tous les hommes, & nous défaire de nostre propre inclination, lors que nous connoissans qu'elle nous est un obstacle pour cela. L'honesteté ne veut point qu'on ne s'accommode que de ceux dont le temperament a rapport au nostre; elle embrasse indifferamment tout le monde; & ne s'exerce pas moins envers les gens avec qui elle est le plus souvent de reste, qu'envers ceux qui la sçavent sentir, & avec qui il n'y a rien de perdu. Il seroit surprenant que l'on eût des yeux qui ne peussent voir qu'une seule couleur. Pourquoy ne l'est il pas d'avoir une humeur incapable de ne se faire qu'avec une seule sorte de gens?

Le propre de l'honnéteté, c'eſt de nous arracher de noſtre inclination, lors que nous trouvons des manieres qui nous rebutent, & de nous en ôter le reſſentiment. La ſource principale des peines que nous nous faiſons, c'eſt le trop grand attachement que nous avons pour nous-mêmes. Rarement on nous entendroit plaindre ſi nous ne nous aimions trop, & rarement auſſi on formeroit des plaintes contre nous. Cela eſt ſi veritable, que ſi nous entrons bien dans nous méme, nous verrons ſans peine que ſouvent c'eſt plûtôt noſtre trop grande delicateſſe qui nous fait murmurer, que le tort qu'on a ſur noſtre chapitre.

On ne peut aſſez condamner les gens qui s'offenſent trop facilement des diſcours deſavantageux qu'on tient d'eux, & qui font du bruit dés qu'on les attaque, quoyque ce ſoit indirectement, ou en leur abſence, & qu'ils ayent un pretexte raiſonnable de diſſimuler ce qu'on a dit. Ceux qui ſont les plus experimentez dans l'uſage du monde, laiſſent parler les médiſans, ſans ſe mettre en peine de leur répondre; & s'ils leur repliquent quelquefois, ce n'eſt que lors qu'ils leur inſultent en face, & que la diſſimulation ne ſçauroit avoir de lieu; encore eſt-ce d'une maniere qui mar-

que une tres-grande indifference, & un esprit fort au dessus de cela. Ils sçavent par une longue pratique que toute leur industrie ne sçauroit fermer la bouche aux gens qui ne peuvent resister à la demangeaison de parler; aussi ils dédaignent de leur marquer un ressentiment, qui leur donneroit autan d'avantage; que le peu d'attention qu'ils prestent à leur discours, leur fait de dépit.

De qui est-ce qu'on ne médit point? On médit de ses amis, de ses proches, de ses bien-facteurs; on attaque indifferemment toute sorte de personnes. Et loin que l'on épargne les gens de qui il y a le moins à dire; c'est à ceux-là qu'on s'adresse d'ordinaire. Ce qui prouve que ce ne sont pas tant leurs inperfections qui font que l'on en dit de mal, que les raisons particulieres qu'on a d'en dire. Car n'est-on pas souvent excité par des sentimens d'envie, qu'inspirent leur fortune ou leur merite? Ou bien ne se venge-t'on pas indirectement d'une conduite dont on n'ose se plaindre tout haut, parce qu'elle ne sçauroit changer sans estre injuste? ce ne sont donc pas toûjours nos défauts qui font parler ceux qui sont sur le pied de trouver à redire sur tout; c'est ou ce que nous ve-

nons d'alleguer, ou méme quelquefois le hazard; car ils ne nous viennent pas choisir dans la foule pour nous faire de la peine, ils ne nous en veulēt pas plus qu'aux autres, mais ils nous trouvent les premiers en leur chemin. Laissons-les donc médire sans nous en émouvoir : ils sont en possession de décharger leur fiel contre tous les hommes, & nous aurions trop à faire si nous leur voulions imposer silence. Il seroit méme dangereux que nos plaintes ne refroidissent nos amis ; car comme nous n'avons point d'autre but en nous plaignant à eux que de les faire entrer dans nos interests, & de les rendre contraires aux personnes qui nous ont choqué, la prudence ne veut pas toûjours qu'on se declare ; & il n'y a rien de si injuste que de le vouloir exiger dans de certaines occasions.

Pour avoir dans la societé civile un esprit qui revienne generalement à tout le monde, il est important de se défaire des preventions. J'appelle prevention ce qui nous fait plus estimer nos opinions, nostre rang, nostre nom, nostre reputation, que celle des autres. Il n'y a rien qui produise de si mauvais effets. Il est mal-aisé quand on est si entesté de soy-mesme, qu'on soit exact à reconnoître dans chaque personne ce qui

merite d'eſtre eſtimé, & à rendre juſtice à qui il appartient. Lors que l'on eſt attaqué de cette maladie, on n'a les yeux ouverts que pour ſoy-méme; ou ſi l'on porte la veuë hors de ſoy, ce n'eſt que pour voir les défauts d'autruy, & pour en tirer advantage. On s'accoûtume à je ne ſçay quel air preſomptueux qui fait que l'on ne parle jamais du merite de qui que ce ſoit qu'en le ſoûmettant au ſien propre; on eſt ſi occupé de ſes idées, que l'on rebute les meilleures choſes ſans qu'on daigne les examiner; & l'on quitte ſouvent avec des ſentimens de mépris, les perſonnes qui valent le plus, parce qu'elles cachent leur merite ſous des manieres ſimples,& negligées & qu'il faut le chercher pour le connoiſtre.

Ce n'eſt point aſſez de ſe dépoüiller des preventions que l'on a pour ſoy; il faut encore quitter celles qu'on a en faveur des autres, elles ſont également dangereuſes. On peut eſtre prevenu pour ſes amis, ou pour les perſonnes qui ont des qualitez conformes à noſtre goût; ou pour celles qui s'attachent plus à nous plaire. De là vient que nous les traittons plus obligeamment, & que nous les diſtinguons mal à propos parmy beaucoup de gens qui ne leur cedent en rien, & qui ſont méme au

dessus d'eux en toute façon. On ne doit avoir de la distinction en public que pour ceux à qui tous les autres deferent; & quand la reconnoissance, ou le penchant veulent qu'on en témoigne à quelques-uns qui ne sont pas d'un ordre superieur, il faut que ce soit en particulier. Les empressemens qu'on a pour eux offencent ceux qui en sont témoins, & leur nuisent considerablement à eux-mémes, en ce qu'ils font souvent naistre l'envie de sçavoir leur histoire & leur naissance. On n'aime point à se voir preferer qui que soit, & sur tout ceux qu'on a quelquefois raison de regarder à ses pieds.

Il y a encore une autre sorte de prevention, qui ne contribuë pas mediocrement aux dégoûts dont on est si rebuté dans le monde, & c'est celle que nous avons contre les autres. Nous sommes prevenus à leur desavantage, ou parce qu'ils en ont mal-usé envers nous, ou parce qu'ils se prenent de mauvaise grace à ce qu'ils font; ou bien nostre injustice est si grande, que c'est assez que quelqu'un soit plus heureux que nous, pour le mepriser dans nostre esprit, & pour nous venger par là en quelque sorte, de ce que nous ne l'égalons point. La mine, les habits, l'obscurité de la naiſ-

ſance, la mauvaiſe fortune, nous previennent ſouvent mal à propos.

Je croy que cette Dame de Megare qui devoit recevoir chez elle Philopœmene, & qui luy fit preparer du bois, parce qu'étant arrivé ſeul devant ſes gens, elle le prit à ſa mauvaiſe mine pour un Soldat; fut fort honteuſe pendant qu'il ſejourna dans ſa maiſon; & qu'elle eut bien plus de circonſpection dans les ſuites, à ne ſe laiſſer pas prevenir ſi facilement, & ſur des marques auſſi trompeuſes.

Ce qui fait qu'on ſe ſçait ſi peu de gré des ſoins & des offices qu'on ſe rend, & que chacun y répond ſi mal; c'eſt qu'on les conſidere comme des choſes qui ſont deuës, ſans s'informer de ce qu'elles coûtent à faire, ny des circonſtances qui les accompagnent, quoy qu'elles en augmentent ſouvent le prix, & par conſequent l'obligation qu'on en doit avoir. Il n'y a point de doute que cela ne rallentiſſe l'ardeur de ceux qui voudroient nous faire plaiſir, & qu'ils n'aiment mieux porter ailleurs leurs empreſſemens. Examinons bien ce que nous ſommes, ce que ſont ceux qui s'attachent à nous obliger, ce qu'ils nous doivent, ce qu'ils font, ce que nous leur avons donné lieu de faire; & nous

avoüerons que nous leur en sommes plus obligez que nous ne pretendions.

Une des principales raisons qui font qu'on est souvent rebuté du commerce des hommes, c'est que chacun y veut vivre aux despens de son compagnon. Il n'y a personne qui ne tâche à se soûmettre le merite de quelqu'un, il n'y a point d'amy qui ne songe à effacer son amy. On ne se connoît plus lors qu'il est question de se distinguer du costé de l'esprit & du merite. Mais je croy que les plus insupportables sont ceux qui veulent que l'on leur cede ouvertement. Si l'on veut bien commencer avec eux il faut leur promettre d'abord une complaisance aveugle; il faut n'avoir de l'attention que pour eux, les encenser perpetuellement, & sur tout se bien donner de garde de ne rien dire, & de ne rien faire qui leur puisse persuader qu'on songe à s'attirer des loüanges. Ils veulent que tout soit de leur costé; leur presomption & leur jalousie sont si grandes, qu'ils ne voyent jamais sans chagrin les honneurs que l'on rend à autruy. Et comme s'ils estoient au dessus des autres hommes en toute maniere, ils n'acquiescent tout au plus au merite, quelque éclatant qu'il soit, qu'avec un air dédaigneux, pour se le ren-

dre inferieur. Quand ces gens-là seroient d'un plus haut prix que tous les hommes ensemble, ce qui n'arrive pas d'ordinaire, ils prendroient un moyen bien ridicule pour se faire connoistre, & cela seul en pourroit donner mauvaise opinion. Lors qu'on a des qualitez avantageuses, il n'est pas toûjours bon de les employer pour estre admiré. On ne sçauroit briller sans que cela tende à effacer les autres, & on ne s'en accommode point. La douceur & la modestie doivent estre inseparables du merite, il s'insinuë par là dans les cœurs; mais on le méconnoit autrement. On n'aime point les qualitez qui se font faire place par tout, elles rebutent dés qu'on les voit paroistre. Les personnes qui sont d'un temperament doux, & qui s'éloignent dans leurs manieres de tout ce qui sent le bruit & la faste, sont sujettes à trouver de ce gens-là, parce qu'elles leur cedent volontiers, & les écoutent avec plus de patience. Il y a encore certains esprits qui avec les gens qui ont l'action un peu brusque & élevée, pour la faire encore mieux paroistre, & pour leur en donner la confusion, aprés les avoir mis en jeu, tirent avantage du sens froid qui leur est naturel, & employent une douceur concertée &

malicieuse. Nous avons tous nos défauts de temperament, quoy qu'ils ne soient pas également visibles, mais quelquefois ils ne sont pas moindres pour estre cachez. Et quand il se trouveroit quelqu'un qui en seroit exempt, si cela estoit possible, faudroit-il qu'il se prevalût des bonnes qualitez où il n'auroit point travaillé & qui sont un pur don de la nature, pour faire de la peine à ceux à qui elle n'a pas esté si favorable? Outre que l'on est haï par tout où l'on se fait connoistre sur ce pied-là, on s'attire souvent sur les bras des affaires dangereuses. Bien loin de rire du foible des autres, & de les y faire tomber malicieusement, ne seroit-il pas mieux de le cacher, & d'y compatir quand on n'y peut remedier, & n'est-ce pas le moins que l'on se doive?

Si l'on cherche bien toutes les sources de refroidissement & de dégoût; on trouvera que ce ne sont pas seulement les sujets essentiels qui font éclat, non plus que les desagréemens legers qui paroissent; il y a encore des motifs cachez, ausquels peu de personnes s'arrestent, & qui ne laissent pas de produire leur effet, quoy qu'on ne les démêle point toûjours faute d'y faire reflexion. Pour entrer dans cette pensée, nous

nous n'avons qu'à obſerver quelles ſont nos affections, & tout ce qui ſe paſſe en nous, lors que ceux avec qui nous avions quelque liaiſon ſe retirent de noſtre commerce ; ne negligeons-nous pas ſouvent nos amis, lors que nous nous appercevons que nous leur ſommes utiles, & que nous prenons pour eux quelque peine? Comme ſi le beſoin qu'ils ont de nous les devoit rendre moins conſiderables dans noſtre eſprit, & que leurs affaires diminuaſſent leur merite. Cependant il n'y a rien de ſi vray, que plus on leur eſt neceſſaire moins on leur donne des marques d'eſtime; les empreſſemens s'atiediſſent, les viſites ne ſont plus ſi frequentes, ny ſi agreables,les ſoins de plaire s'évanoüiſſent, & enfin l'amitié tombe en langueur. C'eſt que l'on n'agit point par la ſeule impreſſion du merite,il y a toûjours quelqu'autre motif qui s'y mêle,& qui a pour nous quelque choſe de plus piquant, & ce motif ceſſe, ſi-toſt qu'on a le malheur de devenir neceſſiteux.

On neglige ceux que l'on auroit ſouvent plus de ſujet d'eſtimer, parce qu'on reconnoît en eux des manieres qui ne ſecondent pas leur merite. Ils abordent de mauvaiſe grace, ils ont quelque choſe de trop groſ-

ſier dans leur geſte, & dans leur action, ils n'ont pas la qualité qu'on leur ſouhaiteroit, on craint enfin que leur commerce ne faſſe point aſſez d'honneur. Dans le temps qu'on a lié amitié avec eux, on eſtoit ſenſible au merite, & on ne regardoit point au reſte; mais tous ces deſagréemens exterieurs ont pris le deſſus, & le merite n'a plus ſa force ordinaire. D'ailleurs ils ne plaiſent pas generalement à tous, & ſur tout à ceux qui ne les connoiſſant que de veüe, ne s'arreſtent qu'à ce qui en paroît; & quoy qu'on ſoit convaincu ſoy-même de leur merite, on ſe regle ſur ces gens-là. C'eſt pourquoy on ne les reçoit plus ſi obligeamment que de coûtume; on fuit leur preſence pour ne leur pas donner des ſoins qui contraignent trop, ou quand on ne les peut éviter, on eſt auſſi froid pour eux que l'on avoit témoigné d'ardeur à les rechercher.

On s'éloigne de ceux à qui on s'étoit le plus attaché, & même avec le plus de raiſon. Ce n'eſt point parce que leur familiarité a diminué leur merite, c'eſt au contraire pour leur avoir trouvé trop de delicateſſe & d'exactitude. On s'eſt engagé avec eux dans une liaiſon plus étroite qu'on ne voudroit, parce qu'on a eſté ſurpris par leurs

qualitez, cela eſt cauſe qu'on les voit ſouvent ; cependant on eſt ſujet à ſes foibleſſes, on eſt entraîné par ſes plaiſirs ; car qui eſt-ce qui n'en a pas quelqu'un de caché? De ſorte que comme on n'aime pas à avoir des témoins ſi delicats, & que l'on les connoît trop ſeveres pour en faire ſes confidens ; on les rebute par le peu de goût que l'on prend à leur converſation ; on baille, on reve, on eſt préoccupé de l'idée de ſon plaiſir. Enfin on leur donne occaſion de ſe conſiderer comme des gens ſuſpects & incommodes. Ainſi ceux qui comptoient un peu auparavant ſur une amitié longue & ſolide, ſe voyent tout d'un coup reduits à demeurer ſeuls, ou à faire des nouvelles liaiſons.

Enfin nous nous éloignons de ceux avec qui nous vivions en ſocieté, & nous les rebutons eux-mémes par le mépris que nous en faiſons lors qu'ils tombent dans la mauvaiſe fortune, ou par l'envie que nous leur portons quand ils ſont heureux. Nous avons le cœur ſi dereglé, que leur faveur, leurs diſgraces, leur âge, leurs maladies, leur ſanté quand nous devenons infirmes; leurs défauts, leurs bonnes qualitez ; les ſoins qu'ils nous rendent dans de certaines circonſtances, quoy que par principe d'amitié; leur exectitude & leurs manieres obligean-

tes quand nous ſouhaiterions qu'ils nous donnaſſent lieu de nous plaindre, leurs empreſſemens trop frequens & trop recherchez dans les choſes qui plaiſent le plus, parce qu'ils ne ſçauroient toûjours les continuer ; leur ſilence, leurs paroles, & quelquefois leurs loüanges nous chagrinent & nous offenſent. Toutes ces choſes eſtant empoiſonnées par la mauvaiſe diſpoſition de noſtre cœur, nous prenons à injure celles qui ſont les plus agreables d'elles mêmes,& nous regardons celles qui nous devroient eſtre indifferentes, comme des ſujets de mécontentement & de chagrin. Ainſi ce qui nous pourroit lier plus étroitement, ou ce qui du moins nous devroit laiſſer dans les mêmes ſentimens,nous ſert au contraire à nous refroidir, à nous rebuter, & à nous deſunir quelquefois entierement.

Toutes ces ſources de refroidiſſement ne ſont point viſibles à tout le monde ; nous ne les connoiſſons pas quelquefois nous-mémes, parce que nous n'y faiſons point reflexion; cela eſt cauſe que l'on impute ſouvent à la bizarrerie & à la ſeule inégalité, ce qui a toûjours un fondement veritable.Nous ne ſommes pourtant jamais excuſables de rõpre avec ceux avec qui nous

avons fait amitié, à moins que le temps ne nous fasse connoître qu'ils ont les mœurs vicieuses. Quand cela n'est point il faut passer pardessus les autres défauts, & ne leur en pas donner le dégoût, en fuyant leur commerce, ou en les traitant avec froideur & avec mépris, quand nous ne pouvons nous dérober à eux. Cela n'empéche pas que l'on ne se puisse attacher plus étroitement aux personnes qui ont plus de merite, & les manieres plus aimables; mais l'honnesteté veut que l'on continuë à vivre avec les gens sur le même pied que l'on a commencé, à moins qu'ils ne se retirent les premiers. Pourquoy a-t'on recherché leur commerce avec tant d'empressement? Pourquoy leur a-t'on demandé leur amitié avant que d'examiner si dans les suites on ne s'en ennuyeroit point? N'est-il pas juste qu'on porte la peine de son trop de precipitation, & de sa trop grande legereté?

On s'expose même souvent à passer pour ridicule, pour vouloir trop faire le delicat. Quand on a ce défaut, on est toûjours de trop par tout; & l'on importune tout le monde à force de vouloir relever jusqu'aux moindres choses. Les gens qui se rendent si difficiles sont sujets à passer de mauvaises heures, & courent souvent risque de se

trouver ſeuls. Il en eſt à peu prés de même que des perſonnes qui ſont ſi ébloüies de leur rang & de leur qualité, & qui ne ſçauroient s'humaniſer avec ceux d'une condition inferieure. On les laiſſe volontiers en repos chez eux, & leur Cour eſt d'ordinaire bien triſte & bien deſerte. Je ne ſçay comment ils ſe trouvent d'eſtre de cette humeur-là, mais c'eſt une politique qui ne me ſemble pas moins violente pour eux, qu'elle eſt incommode aux gens qui par vanité deviennent leurs courtiſans, & qui s'empreſſent pour ſe faire voir à leur ſuite & à leur table.

Le plus grand témoignage que l'on puiſſe donner qu'on a de l'eſprit, c'eſt de ſe ſçavoir accommoder de tout le monde, & de ſe faire même à la portée de ceux qui rampent. Il y a des gens qui donnent dans le diſcours de l'intelligence à ceux qui en mãquent, & qui leur rendent comme familieres les meilleures choſes. C'eſtoit là le caractere de M. D. B. Les plus ſtupides ſe ſurpaſſoient avec luy, & les plus habiles ſe trouvoient toûjours plus d'eſprit en le quittant, que quand ils l'abordoient. En effet je croy que plus le genie eſt vaſte & élevé plus il eſt facile & accommodant ; & que les plus grands eſprits ne ſont pas ceux qui rafinent davantage.

Nous n'avons point de plaisir dans la vie qui nous soit plus propre, & qui nous lasse moins que celuy que nous offre le commerce des personnes de merite; quand nous sommes assez heureux d'en trouver nous ne pouvons trop faire de choses pour les conserver, & les obliger de s'attacher à nous. Mais nous n'y reüssirons jamais si nous regardons de si prés à l'exterieur, ceux qui l'ont le plus agreable n'ont pas toûjours le cœur le mieux fait. Attachons nous à ce qui est solide, & ne soyons principalement sensibles qu'aux agréemens qui viennent d'un merite sincere. Il est vray qu'ils ne brillent point tant, mais aussi on en est bien plus touché. Ils sont outre cela de tout temps, & de tout âge, & pour ceux qui les ont, & pour ceux qui les ressentent; au lieu que les autres passent bien-tost, & que même l'on n'en fait pas toûjours cas pendant qu'ils subsistent.

Il y a des temps où l'on prefere beaucoup d'autres plaisirs à celuy qu'on goûte dans le commerce des gens de merite & de vertu, mais c'est lors que les passions préoccupent; c'est pourquoy l'on se desabuse facilement si-tost que leur plus grande violence est passée. Les reflexions & les dégouts qui succedent au déreglement font

connoistre alors que nous serions bien malheureux dans la vie, si nous abandonnant toûjours à nous-mémes, nous n'avions personne sur qui nous pûssions nous appuyer. Et si pour nous deffendre contre les reproches d'un cœur en desordre & divisé, nous ne nous mettions à l'abry du merite de nos amis. Les personnes qui n'ont que des qualitez superficielles ne nous sont d'aucun secours pour cela, & nous sommes aussi égarez avec elles qu'avec nous. Ce n'est qu'avec les honnestes gens que nous nous retrouvons, il n'y a que leur merite & leur vertu qui puissent nous proteger contre nous-mêmes. C'est la seule consolation que nous avons dans tous les malheurs où nos passions, ou la malice d'autruy nous precipitent. Quelque fonds que nous fassions sur les autres plaisirs, nous nous en lassons de temps en temps, & nous nous repentons toûjours de l'empressement que nous avons eu à les rechercher. Nous éprouvons même que bien que nous puissions nous les asseurer nous ne sçaurions nous y tenir. Leur joüissance au lieu de nous arrester, & de nous satisfaire, nous inquiete, & nous impatiente, & nous n'avons pas plûtost obtenu ce que nous desirions que nous en sommes rebutez & que nous com-

mençons à aſpirer à quelqu'autre choſe.

En effet nous éprouvons par nous-mêmes des deſirs qui ne ſçauroient eſtre ſatisfaits ; une inclination forte & puiſſante, qui nous éleve au deſſus de l'eſtat où nous ſommes, qui s'impatiente par tout, & qui ne trouve jamais où ſe borner, parce que tout luy paroît indigne d'elle. Comme cette inclination n'a pour objet que le plaiſir & la felicité, & qu'elle ne la peut trouver ſur la terre, elle s'inquiete & s'aveugle dans la recherche qu'elle en fait ; & prenant de fauſſes routes pour y arriver, elle degenere tantoſt en ambition, tantoſt en avarice, tantoſt en amour profane, mais tout cela ne fait que l'irriter ſans l'aſſouvir. Les honneurs, les richeſſes, les plaiſirs, & tout ce que luy offre le monde de plus engageant, peuvent bien l'amuſer groſſierement pendant quelque temps, mais rien n'eſt capable de la fixer. De ſorte que comme nous devons juger par là, qu'elle a une étenduë infinie, nous devons reconnoiſtre auſſi qu'il n'y a qu'un bien infiny comme Dieu, qui puiſſe la contenter abſolument.

Il eſt donc inutile de rechercher des plaiſirs dont l'idée nous charme ſi mal à pro-

pos. Si nous voulons nous attacher à quelque chose, au lieu de regarder la societé civile, pour y satisfaire nos passions, & pour y exercer nostre malignité naturelle, cherchons plûtost à y faire des liaisons avec des personnes honnestes & vertueuses, c'est le plus solide plaisir qui nous reste, & le seul qui peut en nous occupant, nous porter à nostre veritable bien.

Lors que je dis qu'il faut s'attacher au merite preferablement au reste, je n'entens pas qu'on doive géner si fort son inclination qu'on ne regarde rigoureusement qu'à cela, si l'on peut trouver le merite accompagné des agréemens, il est permis de le preferer au merite seul. Nous sommes si foibles que les meilleures choses nous rebutent lors qu'elles nous paroissent sous une forme trop triste & trop severe; nous avons besoin que ce qui nous est utile nous flatte, sans cela nous n'en sommes point touchez.

Que l'on ne s'imagine pourtant point que l'air agreable, dont on se prend à ce qu'on fait, soit la principale source des agréemens, ceux qui viennent de là sont peu de chose, si le merite ne leur imprime son caractere. Je conviens que quand un honneste homme a la bonne grace natu-

relle, on le considere encore avec plus de plaisir, mais l'air simple & aisé dont il s'acquitte de ce qui coûte le plus à faire, vaut sans comparaison beaucoup mieux; quoyqu'on y soit d'ordinaire moins sensible, & que presque tout le monde ne se veüille laisser charmer que par les apparences. C'est d'où viennent les profonds agréemens; & c'est ce qui rend si differentes les actions d'un honneste homme d'avec celles d'un autre qui sera d'un caractere opposé. Il n'y a qu'à les voir faire sans qu'il soit besoin de les connoître, pour sçavoir lequel on doit plûtost approuver. Comme un malhonneste homme n'est point touché de ce qu'il fait, c'est à dire comme il ne fait point le bien pour le bien, quelque bonne grace qu'il ait à faire les choses, quelque difficile, quelque considerable que soit ce qu'il entreprend, on sent bien qu'il n'en est ny plus honneste, ny plus aimable; au lieu qu'un honneste homme se fait aimer dans les actions les plus indifferentes, & dont la consequence ne peut tomber sur qui que ce soit.

D'ailleurs comme les agréemens exterieurs dépendent de la situation de l'esprit; on voit d'ordinaire qu'ils disparoissent dans les occasions où l'on agit par mauvaise hu-

meur ou par chagrin. Mais il a beau arriver du changement dans l'eſprit d'un homme qui ſe conduit par un grand principe de moderation & de douceur, on n'en éprouve point dans ſes manieres. Et ſi ceux qui le connoiſſent ſont contraints de partager avec luy ſes malheurs, c'eſt moins par le chagrin qu'il leur donne, que parce que la patience dont il les reçoit les force de s'y intereſſer. Loin que l'on s'apperçoive que la ſenſibilité qu'il a pour ſes affaires luy faſſe negliger ce qu'il doit à tout le monde, on eſt fâché de luy voir exercer ſa douceur & ſa complaiſance, dans un temps où l'on le trouve aſſez à plaindre, ſans luy voir encore faire des démarches dans leſquelles on ne peut s'empêcher de croire qu'il ſe contraint, quelque bonne opinion qu'on ait de luy.

Cela peut donner occaſion d'obſerver que lors qu'on a de bons principes dans le cœur, tout ce qui en part s'en reſſent. C'eſt à dire que les ſentimens avec leſquels un homme ſage ſupporte tout ce qui luy arrive de plus fâcheux, la maniere dont il s'en ouvre, eſt toûjours conforme à ces bons principes. De ſorte qu'au lieu que ſes malheurs refroidiſſent ſes amis, & qu'ils ſoient pour eux un ſujet de le mépriſer, ils ſont

au contraire une occasion de l'estimer davantage, & de s'attacher encore plus à luy. Et toute l'incommodité qui leur en arrive c'est de ce voir forcez à le trop plaindre, & d'entrer peut-estre un peu plus avant qu'il ne demanderoit, dans ce qui luy fait de la peine.

On doit faire le méme jugement de ceux qui n'agissent que par de mauvais principes. Tout ce qui vient d'eux porte un mauvais caractere. Quand ils sont mal-heureux, il faut avoir de la pitié de reste pour les plaindre. Leur douleur est si conforme à leurs sentimens, & leur mauvaise humeur s'étend si fort sur les gens qui les environnent ; que si l'on n'est pas tout à fait aise de les voir mal-heureux ; on est contraint d'avoüer qu'ils meritent de l'étre. Ce qu'on fait méme d'obligeant pour adoucir leurs mal-heurs, au lieu de produire des retours qui marquent un cœur bien-fait & reconnoissant, est si mal-heureusement renversé par l'estat present de leur cœur, qu'on les chagrine, & qu'on les irrite lorsqu'on les devroit obliger.

Mais pourquoy la maniere dont ils reçoivent le mal qui leur arrive, ne porteroit-elle pas le caractere de leur cœur, puisqu'il se répand méme jusques sur le bien qu'on

leur fait ? C'est par cette raison que leurs bien-facteurs deviennent d'ordinaire leurs ennemis. Les témoignages de reconnoissance qu'ils sont obligez de leur donner estant opposez à leurs sentimens, ils les regardent comme des personnes incommodes, dont le souvenir leur reproche en secret leurs mauvaises intentions, dont l'approche les chagrine & les fait pâlir, & dont la vie leur est à charge. Ils leur deviennent si insupportables en leur faisant du bien, qu'ils ne peuvent souffrir les loüanges qu'on leur donne, qu'ils diminuënt non seulement leur merite & le prix du bien-fait qu'ils en ont receu, mais il n'y a pas de sujets de plainte, qu'ils n'imaginent contr'eux pour se délivrer de l'agitation & du desordre où les jette leur ingratitude.

Le plus grand obstacle qui fait que les hommes ne sont pas aussi scrupuleux sur l'honnesteté qu'ils le devroient, c'est l'interest. C'est luy qui les rend injustes, traîtres, ingrats, impitoyables, & qui leur fait sacrifier jusqu'à leurs amis, plûtôt que d'abandonner l'esperance méme d'un gain mediocre. Il n'y a personne qui ne declame contre les ames interessées, mais on n'a sur cela de la delicatesse que pour les autres, & nous voyons tous les jours que

eux qui paroissent les plus touchez de la
;enerosité, ont les sentimens aussi lâches
jue les gens contre qui ils se sont empor-
ez, lorsqu'on les met à l'épreuve du bien.
.'interest est un ascendant que peu de per-
onnes peuvent surmonter. Il n'y a pour-
ant guere de défauts dont on se doive dé-
;ager avec plus de soin que d'une humeur
vare & sordide, parce qu'il y en a peu dont
:s consequences soient si fort à craindre.
Qu'est-ce qu'on n'est point capable d'en-
:eprendre, quand on y est enclin? Que
:s hommes ne s'excusent point de ce foi-
le sur leur indigence, l'avidité du bien
e vient pas du besoin qu'ils en ont, puis-
u'elle ne les laisse pas plus tranquilles au
ilieu des richesses que dans une extréme
auvreté. Ce qu'ils possedent n'a rien d'as-
:z piquant pour eux, & ce n'est que dans
: qu'ils recherchent qu'ils se proposent du
laisir. Leur passion pour obtenir ce qu'ils
'ont pas, est si forte, qu'elle ne leur lais-
voir aucun obstacle, & pourveu que la
auvaise foy soit envelopée, tous moyens
ur sont bons quand ils reüssissent. La mi-
re où ils reduisent les autres pour se satis-
ire, au lieu de leur donner quelque con-
sion, leur est un spectacle agreable, par-
: qu'elle leur rend plus precieux, le bien

dont ils les ont dépoüillez, que celuy qu'ils possedent justement.

C'est l'interest qui trouble la societé civile, & qui en oste toute la douceur. Si l'on y voit quelqu'un qui soit assez heureux pour vivre content de ce qu'il a receu de la fortune, ou de ce qu'il s'est acquis par son travail, il faut qu'il soit toûjours en défence, s'il se veut garantir des attaques de son voisin; & aprés avoir esté long-temps en inquietude & en allarmes, il est souvent contraint de succomber sous une puissance injuste, & de relâcher la moitié de ce qu'il a, pour pouvoir conserver ce qui luy reste.

Quel moyen de vivre en paix parmy les hommes, si c'est une necessité d'avoir toûjours les yeux ouverts; pour ne pas tomber dans leurs pieges? Qui est-ce qui previendra leurs desseins, si l'on ne les peut deviner? La societé n'est-elle faite que pour se supplanter & pour se détruire? Il n'y a cependant rien de si necessaire que d'y veiller. Voit-on quelqu'un qui se contente de son propre bien, & qui par envie ne le compare avec celuy de ses amis mesmes? Chacun n'aspire-t'il pas à occuper la place qui flatte son avarice, & son ambition, sans se mettre en peine si la justice,

& la bonne foy s'accorderont avec les mesures qu'il prendra ? Ce qu'on pretend n'est-il pas souvent au delà de son estat, & pour assouvir son avidité épargne-t'on mesme la vie des personnes qui doivent estre les plus cheres, lorsque la succession qu'on en attend vient trop lentement ? Il n'y a point d'estat, il n'y a point de condition, où l'on ne voye regner l'esprit d'interest, il se glisse dans les lieux qui n'ont esté consacrez qu'aux mépris du monde & des richesses, & où il semble que les vices n'oseroient aborder ; les personnes qui font une profession plus austere de pieté & de Religion, sont celles à qui l'on voit faire plus de bassesses pour avoir du bien. Et ceux aussi qui dans le monde se piquent le plus de grandeur & de qualité, ne sont pas souvent plus exempts des lâchetez qu'une inclination basse& sordide fait commettre.

Rien ne nuit davantage dans l'esprit du peuple aux personnes qui tiennent les premiers rangs, que le trop grand attachement au bien ; & il me semble aussi qu'il n'y a rien qui les éleve plus au dessus des hommes ny qui les en fasse tant aimer, qu'une inclination genereuse & bien faisante. Je ne suis point surpris que cét Em-

pereur, qui comptoit avoir perdu sa journée, lorsqu'il l'avoit passée sans faire du bien à quelqu'un, fût appellé le delices du genre humain. Quand on a cette inclination on ne se fait guere haïr, à quelque défaut que l'on puisse estre sujet d'ailleurs. Elle plaist si fort, que si on ne connoissoit point d'autre divinité, je m'imagine qu'on s'en fairoit une d'un homme qui aimeroit à donner. Je croy aussi que si la crainte, comme l'on dit, a obligé les hommes qui n'avoient point la foy, à élever des Autels à des Dieux imaginaires, la reconnoissance n'y a guere moins contribué. On aime naturellement ceux qui sont touchez des besoins des autres, & qui prennent plaisir à les remplir; & il y a peu d'occasion, où un homme qui a l'ame bien-faisante, & humaine, ne fasse quelques nouveaux progrez dans l'estime des gens qui l'observent.

Je ne pense pas qu'il y ait de plus grand mal-heur que de voir dans les premieres charges des personnes qui ont l'inclination interessée. Ils n'usent de leur autorité que pour contenter leur avarice, & ils s'approprient d'ordinaire tous les avantages qu'ils devroient répandre sur le peuple, & dont ils ne sont les maîtres que pour les distri-

buer ; ils ne regardent leur fortune que pour ſatisfaire leurs deſirs, & pour s'y appuyer, pendant que les autres eſſuyent tous les accidens de la leur. Cettte conduite renferme beaucoup de cruauté ; & fait bien de gens mécontens. Quel plus grand plaiſir ſe peut-on propoſer dans les grands emplois, quand on a le cœur bien né, que celuy de rendre heureux ceux qui en dependent ?

Ce qui eſt cauſe que l'on voit ſouvent des perſonnes publiques faire un ſi mauvais uſage de leurs charges, & profiter ſi peu de la facilité qu'ils auroient à ſoulager les mal-heureux, c'eſt qu'ils ſont nez avec une inclination trop attachée à l'intereſt, & que dans leur éducation on n'a point travaillé à leur en inſpirer une contraire, faute d'avoir étudié leur naturel ; ou peut-eſtre parce qu'ils ont eſté élevez à cela, & que l'exemple qu'on leur a donné, quand meſme ils auroient eu l'ame liberale, leur a gâté les ſentimens ; cela peut venir encore de ce qu'ils s'épuiſent pour fournir au luxe, & à leur plaiſir ; ce qui les oblige de regagner injuſtement ſur autruy, ce qu'ils ont perdu pour ſe ſatisfaire. On devroit ce ſemble regarder ces ſortes de ſituations plûtoſt comme des occaſions de s'appauvrir, parce qu'elles obligent de don-

ner que pour y amasser du bien. Du moins si l'on peut s'approprier quelque chose, ce ne doit estre que ce qu'on reçoit de la liberté du Prince, quand on fait son devoir en honneste homme; mais au contraire à force de s'épuiser en dépenses vaines & superfluës, on se croit dans l'impuissance de faire du bien, parce que l'on se fait une necessité d'estre ambitieux, & de ne se donner de la peine que pour soy. Il seroit à souhaiter, que ceux qui ne sçauroient se vaincre sur l'interest, se proposassent pour modele l'exemple d'un des plus grands hommes que nous ayons peut-estre jamais eu; qui s'estoit toûjours crû si obligé pour l'interest mesme de l'Etat, de soulager de son propre bien les Soldats qu'on luy avoit confiez lorsqu'il les voyoit souffrir: ou de les recompenser quand ils le meritoient, pour les encourager toûjours à bien faire; qu'on ne luy trouva pas dans sa tente, aprez qu'il eut esté tué, dequoy faire subsister sa maison pendant quinze jours.

Ce grand homme dont la memoire fait encore trembler l'Allemagne, estimoit peu cette habileté consommée, qui luy donnoit tant de superiorité dans les armes, si elle n'estoit accompagnée de la justice, &

de la bonté, que doit avoir non ſeulement un General, mais encore tous ceux dont les charges les élevent au deſſus du commun. Ce n'eſt point la ſuffiſance qui paroît dans la fonction de ces chargez-là, qui fait toute ſeule le merite des perſonnes qui les ont; on peut eſtre un grand Capitaine, un habile Miniſtre, un habile Magiſtrat, & d'ailleurs un fort méchant homme: C'eſt la juſtice qu'ils rendent aux perſonnes qui ſont ſujettes à leur autorité; c'eſt la bonté qu'ils leur témoignent, en leur procurant le bien dont ils ſont les maiſtres; en leur épargnant le mal qu'ils leur pourroient faire, ou en le partageant avec eux quand il devient inévitable.

Bien de gens pourtant raiſonnent aſſez faux, pour ſe perſuader qu'il n'y a qu'à exceller en une choſe, & avoir une qualité conſiderable pour ſe pouvoir negliger ſur le reſte. Il leur ſemble que cette grande qualité dont ils ſont fiers, renferme en elle-meſme toutes celles qui leur manquent, & qu'elle en a la vertu. Ils ſe flattent encore que tous les hommes en ſont preoccupez auſſi bien qu'eux, & qu'elle fait pardõner leurs défauts. C'eſt pourquoy ils s'oublient facilement, & ſe diſpenſent de pluſieurs égards dont on ne les tient

point quittes. Et cela leur nuit extrémement dans l'eſprit des honneſtes gens, qui veulent qu'on ait de l'exactitude par tout; & parmy leſquels une conduite toûjours égale, eſt incomparablement plus eſtimée, qu'un talent extraordinaire, lors qu'il eſt mal ſoûtenu d'ailleurs.

Ceſar eſtoit ſans doute le premier homme du monde; & perſonne ne le ſçavoit mieux que luy. Cependant cela le gâtoit ſi peu, que jamais on ne s'eſt plus appliqué aux moindres choſes; on auroit dit meſme, quand il s'y attachoit que les grãdes étoient au deſſus de luy. Mais c'eſtoit un eſprit qui s'élevoit, & qui s'abaiſſoit ſans peine à meſure que les occaſions differentes le demandoient. Du reſte il ſe prevaloit ſi peu de cette grande ſuffiſance qui luy rendoit tous les hommes inferieurs; qu'il ſeroit difficile d'avoir une conduite plus honneſte, ny des manieres plus douces & plus agreables. Les grandes qualitez n'excuſent point les défauts; tout ce qu'on fait en leur faveur, c'eſt de les ſouffrir, lors qu'elles ſont neceſſaires, mais on ne les reconnoît point ſi bien, & l'on n'en eſt que mediocrement touché.

Les gens qui ſe glorifient dans eux-mémes d'une conduite reguliere du coſté de

la Religion, tombent facilement dans cette erreur. Ils se mettent mal à propos au dessus de beaucoup de choses, qu'ils veulent faire passer pour des actions vaines, & qu'ils sont pourtant obligez de pratiquer, tant qu'ils vivent dans le commerce du monde; parce qu'elles sont essentielles, & attachées à la societé civile, dont les coûtumes doivent estre differentes de celles qui s'observent dans une vie retirée. On leur voit neanmoins employer l'autorité de la Religion pour condamner ces sortes de choses. Les sçavans de profession sont à peu prés de la mesme humeur; mais cela n'est qu'un effet de la bizarrerie, de la paresse, ou de la grossiereté des uns & des autres. Que seroit-ce si l'on vouloit se conformer à leur esprit? Il faudroit souvent bannir de nos manieres, la civilité, la complaisance, & quelquefois l'honnesteté; & nous reduire à une maniere de vivre rude & grossiere, où on trouveroit une infinité d'incongruitez, & de negligences, qui nous rebuteroient entierement les unes des autres, & qui nous conduiroient à la ferocité de ces peuples sauvages, à qui les douceurs, & les devoirs de la societé civile sont inconnus.

Il y a aussi quelques personnes qui pre-

tendent que la droiture de cœur leur doit tenir lieu de tout, & qui croyent estre exempts de s'attacher aux manieres, parce qu'ils ne manquent point à l'essentiel. Ils comptent pour rien de se rendre agreables, pourveu qu'ils soient utiles ; & il faudroit toûjours joindre l'un avec l'autre, s'il estoit possible. Il semble que leurs bonnes intentions les doivent autoriser à estre froids & bizarres, & à recevoir durement ceux qui ne se peuvent passer d'eux. Cela fait qu'on ne les aborde qu'en tremblant, bien qu'on soit seur d'obtenir ce qu'on demande ; de sorte qu'on peut dire de ces gens-là, que quoy qu'ils fassent, ils n'obligent qui que ce soit. Il y a peu de personnes à qui l'on puisse appliquer ce qu'on publie avec tant de raison de L. L. G. Il refuse les graces qu'il ne sçauroit accorder, d'une maniere plus obligeante, que celle dont les autres accordent tout ; & rien ne peut plus consoler, de n'avoir point obtenu ce qu'on souhaitoit, que le refus qu'il en a fait.

Pour ne point parcourir en détail toutes les sources de dégoûts, je croy qu'il suffit de dire, que ce qui est cause que nous n'y cherchons point de remede, c'est que nous ne faisons pas assez de reflexion. Nous suivons un train de vie déraisonnable & grossier

ſier, où nous nous ſommes établis inſenſiblement, & où nous demeurons de même. On dira peut-eſtre qu'on ne manque guere de reflexion, & qu'on connoît aſſez les hommes & dans ſoy-même, & hors de ſoy, pour ſçavoir à quoy on doit s'en tenir. Mais cherche t'on à les connoître pour en devenir plus ſage, & le deſordre general a-t'il quelque vertu, pour remedier au particulier? Cela montre aſſez que ce n'eſt que noſtre malignité naturelle qui nous fait voir clair dans les ſentimens d'autruy; que nous ne voulons connoître que pour nous tromper plus ſûrement, ou pour n'eſtre point trompez; ou bien que pour découvrir dans les hommes dequoy nous entretenir à leurs dépens; & jamais pour nous mettre en teſte une bonne conduite. Il nous ſied pourtant mal de diſcourir ſur les imperfections des autres, tandis que nous demeurons dans les noſtres, & de leur vouloir faire leur procez ſur des foibleſſes, ſur leſquelles ils ne ſont pas moins en droit de nous faire le noſtre.

Quoy qu'on faſſe paſſer pour galanterie ce qu'on dit d'ordinaire contre les femmes; & qu'on prenne un ton qui ſemble plûtoſt tenir de l'enjoüement & de la raillerie, que de la médiſance: Il me ſemble

qu'on devroit estre plus circonspect à s'en expliquer. Ce procedé est plus contraire à l'honnesteté qu'on ne pense. Elles ont un honneur à conserver comme les hommes, & cét honneur est même beaucoup plus tendre, & plus delicat. Il y a plusieurs choses dont les hommes ne se défendent point, quoy que peut-estre mal à propos, qui seroient fort desavantageuses à une femme. Il est certain qu'elles ont sujet de se plaindre du peu de justice que nous leur faisons. Nous les critiquons souvent plûtost par humeur, que parce qu'elles le meritent. Je ne les trouve pas d'une nature au dessus de la nostre pour estre exemptes de défauts. Elles en ont par la même raison que nous n'en manquons point : Et à bien peser toutes choses, nous n'avons pas tant de sujet que nous pretendons de nous applaudir à leur desavantage. Je ne croy pas qu'il faille estre de l'avis de cét ancien, qui disoit que les hommes estoient nez pour la conduite du monde, & que c'estoit à eux à qui les Dieux avoient donné en partage toutes les grandes qualitez, pour estre redoutables dans la guerre, & pour se faire aimer dans la paix. Que les Dames n'estoient faites que pour mener une vie inconnuë & retirée, sans aspirer à aucune

ſorte de gloire; & que la plus vertueuſe eſtoit celle qu'on connoiſſoit le moins. De ſorte que les retranchant de la Republique, & leur donnant l'excluſion entiere à toute ſorte de loüanges, il les condamnoit à une honteuſe obſcurité, & ne leur laiſſoit pour tout merite que celuy de ne point faire parler d'elles.

Ce ſentiment eſt également injuſte & injurieux, car outre que la Religion nous apprend qu'elles ſont capables des mêmes vertus, & que la ſageſſe eſt de tout ſexe, n'ont-elles pas des principes communs de raiſon & d'équité naturelle? Et leurs ames eſtant d'une même eſpece, ne doivent-elles pas avoir des mouvemens ſemblables? La plus grande foibleſſe qu'on leur puiſſe reprocher plus qu'aux hommes, c'eſt que la nature les leur a ſoûmiſes, & qu'ils ſont en liberté d'en parler impunement. Quoy qu'il y ait inégalité de fortune, il s'en faut peu qu'il n'y ait par tout égalité de défauts. Je ne ſçay même ſi nos manquemens ne ſont pas quelquefois plus grands que les leurs, & s'ils n'ont pas des ſuites plus fâcheuſes. Du moins je ſuis ſeur qu'elles ne forcent pas nos maiſons pendant que nous dormons, pour nous ravir la vie & les biens; qu'elles verſent rarement leur ſang

& le noſtre ; & qu'on n'en a point encore ſurpris en embuſcade ſur les grands chemins, pour aſſaſſiner les paſſans. Mais ce qui fait que les hommes les attaquent, c'eſt que ſouvent ils ſe veulent venger des maux qu'une vertueuſe reſiſtance leur a fait ſouffrir. Ainſi ce qui les devroit obliger à leur donner des loüanges, les porte au contraire à les maltraiter, plus attachez preſque en toutes choſes à leur intereſt qu'à l'équité. Cela peut venir auſſi de l'empire qu'ils ont ſur elles, ils ſont naturellement enclins à blâmer toutes choſes, & leur injuſtice les fait plûtoſt adreſſer à celles qui dépendent d'eux. Ils s'obſtinent encore à critiquer, à cauſe qu'elles pratiquent ce ſemble avec un peu plus de façon les actions de vertu, ou peut eſtre par jalouſie, de ce que la pieté leur eſt plus naturelle, & c'eſt ſans doute ce qui rend leurs cheutes plus remarquables. Mais ils leur trouvent rarement à redire, qu'ils n'ayent le même ſujet de ſe condamner.

Aprés avoir dit en faveur des femmes ce qu'exige l'equité. Il eſt important de leur faire remarquer, qu'elles répondent mal à la delicateſſe qu'elles doivent avoir pour ce qui regarde la reputation de leur ſexe, lors qu'à meſure qu'on s'étend ſur

leur foibleſſes, qu'on leur fait la guerre ſur la fierté qu'elles mettent en uſage moins par vertu, que pour rendre plus piquant le plaiſir qu'on ſe fait d'en eſtre aimé; qu'on décrit toutes les adreſſes qu'elles ſçavent trouver pour s'aſſeurer d'un cœur dont la conqueſte leur eſt agreable : Qu'on leur reproche la jalouſie qui regne parmy elles, qui les porte à ſe décrier & à ſe détruire; le peu de ſcrupule qu'elles ſe font à devenir parjures & infidelles, pour avoir un plus grand nombre d'adorateurs. Quoy que la plus part de ces reproches ne cõviennent pas toûjours à celles à qui on les fait; une femme qui en les écoutant prend le party de s'en divertir la premiere, au lieu de les rejetter ſerieuſement; ſemble conſentir en quelque façon au deshonneur du ſexe en general, & donne mauvaiſe opinion de ſon cœur. Car il n'eſt pas naturel qu'on ait de l'averſion pour les choſes qu'on prend plaiſir d'entendre, & dont on ne ſe défend que d'une maniere propre à en prolonger l'entretien. Cela eſt ſi vray, que ſouvent les hommes n'ayant point d'autre veüe en parlant de l'inclination des femmes, que de penetrer par là dans les ſentimens de celles qu'ils veulent ſeduire; ils croyent en juger parfaitement, par la

maniere dont elles reçoivent ce qu'ils en disent, & ils prennent leur soûrire, pour un adroit consentement au dessein qu'ils ont sur elles. En quoy la plûpart ne se trompent nullement; car celles qui ont aussi leurs desseins de leur costé, se servent finement de ces occasions, afin qu'on entrevoye leur facilité; & pour faire entrer les hommes d'une maniere envelopée dans la conduite qu'elles sont ravies que l'on tienne à leur égard.

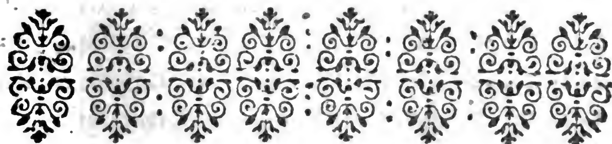
Qu'il y auroit des choses à dire sur le cœur humain, & qu'on trouveroit l'homme different de luy-même, si n'établissant aucun jugement sur ce qui en paroît, on l'alloit chercher au dedans? Encore ne sçay-je, si, quand son cœur se montreroit sans voile, nostre esprit seroit assez vaste pour le comprendre. C'est un abysme d'une profondeur impenetrable, quelques découvertes qu'on y fasse, il y en a toûjours de nouvelles à faire. Ce n'est point assez pour en avoir une idée parfaite de connoître ses impostures, ses dissimulations, ses soupçons, ses foiblesses, ses défiances, ses fausses joyes, ses fausses douleurs, son orgueil, sa presomption, ses extremitez, ses contradictions, ses haines ses inégalitez, ses mépris, ses bassesses pour arriver à ses

fins, la confusion obscure de tous ses desirs, & de toutes ses affections; ses camplaisances concertées dans la recherche de son interest ; ses fausses tranquillitez dans l'exercice de la pieté ; ses veuës secrettes & dangereuses dans ses conseils; ses reserves dans ses amitiez ; ses excuses artificieuses dans les choses qu'il refuse ; ses modesties apparentes dans celles qu'il desire ; son injustice dans celles qu'il méprise ; sa fragilité dans ses desseins, ses negligences, ses lassitudes, ses impatiences, ses chagrins, ses repentirs, & ses circonstances continuelles dans le bien qu'il recherche.

Ces expressions sont encore foibles pour representer ce qui se passe dans le cœur de l'homme : Il faut se contenter d'en connoître ce que nous pouvons, & compter pour rien, comme nous avons déja dit, toutes les découvertes que nous y ferons si nôtre curiosité y a plus de part qu'une resolution sincere de reformer nos sentimens. Mais ce n'est point assez de devenir honneste homme dans une simple speculation; quand le cœur a pris une bonne inclination, pour la rendre encore plus forte, il ne peut executer trop tost ny trop souvent ce qu'elle inspire. On doit sur tout prendre garde de ne jamais bien faire sans en avoir

le dessein, ou pour contenter seulement une certaine manie, qui n'est fondée sur aucune raison ; comme ce Prince qui prenoit un si grand plaisir à faire des nopces, qu'il épousa plusieurs femmes sans avoir d'autre motif que de satisfaire cette bizarre inclination. Il faut que nos actions partent d'un grand fond de raison & de sensibilité, autrement le bien que nous ferions seroit souvent à contre-temps ; il faut que le cœur y donne son consentement, & qu'il ne se flatte d'un bon sentiment, qu'aprés l'avoir appliqué à toutes les occasions differentes où il est important qu'il paroisse, & qui peuvent luy en rendre l'usage difficile.

Fin du troisiéme Discours.



LES DEVOIRS DE LA VIE CIVILE.

A M****

IV. & dernier Discours.

Où l'on propose quelques moyens, pour s'épargner les dégoûts que l'on se donne dans le commerce de la vie.

IL ne faut pas s'imaginer qu'on puisse estre honneste-homme sans qu'il en coûte, & qu'il n'y ait qu'à le vouloir pour le devenir ; si cela estoit, on verroit peu de

mal-honneſtes gens, parce qu'il n'y en a point qui ne ſe laſſent quelquefois de l'eſtre, & qui ne vouluſſent changer. Mais cela ne ſuffit pas, ny pour les mal-honnétes gens de profeſſion, ny pour ceux dont la conduite eſt inégale, & mélée, & qui ſe partagent entre le bien & le mal; ny pour ceux-mêmes qui ſe ſont accoûtumez à bien faire, & qui y paroiſſent ſi fort établis, qu'il ſemble qu'ils agiſſent plûtoſt par inclination que par devoir. Quelque heureuſe naiſſance que l'on ait, quelque accoûtumé que l'on ſoit à ſuivre l'honnêteté & la vertu, quelque progrez qu'on ait fait dans l'une & dans l'autre; il faut toûjours eſtre ſur ſes gardes, & faire de nouveaux efforts, ſi l'on ne ſe veut démentir, & trop heureux encore ſi avec toute la fatigue que l'on ſe donne pour ſe maintenir, l'on n'a jamais ſujet d'eſtre mécontent de ſoy, & ſi l'on n'a rien à ſe reprocher ſur les autres.

Dans quelque eſtat de perfection que nous ſoyons, le mal nous eſt familier, & comme naturel, & nous n'avons qu'un pas à faire pour y tomber. Au lieu que le bien eſt une choſe étrangere à noſtre égard, & fait toûjours violence à la nature. Il y a en nous un principe de corruption, & de ma-

lice, qui se conserve sous l'habitude la plus heureuse, & la plus constante aux bonnes choses, & qui nous rend l'usage de la vertu, penible, & difficile. C'est ce qui fait que les plus honnestes gens trouvent toûjours de nouveaux obstacles à se souvenir; & que les plus grands Sainst ont esté souvent ébranlez, & même à la fin de leur carriere.

La premiere chose que l'on doit faire quand on veut prendre les bonnes voyes, c'est de s'appliquer à connoître par quel endroit on seroit plûtost sujet à manquer, afin de se fortifier contre son foible; & de se mettre en estat d'y resister, lors que l'occasion le demande, & que toute la precaution que l'on a eüe pour éviter de s'y exposer, a esté inutile jusques-là. C'est toûjours le plus seur moyen, & par où il faut commencer.

On ne voit personne qui n'ait sa passion dominante; les uns sont entraînez par l'ambition, les autres par l'avarice; ou bien ils sont sujets à la colere, ou à la médisance, ou à l'envie; enfin tous les defauts sont partagez comme les talens, mais avec cette difference, que l'homme a tous les défauts qu'il peut avoir, & qu'il neglige la plûpart des bonnes qualitez dont

il eſt capable. C'eſt donc à nous de connoître quelle eſt noſtre paſſion, afin de la combattre, & de la faire mourir en nous s'il nous eſt poſſible. Quand on s'en eſt une fois rendu le maiſtre, on vient facilement à bout des autres défauts, pour peu que l'on ſoit porté de bonne volonté pour en ſortir entierement.

Quand on a tant fait que de parvenir à cét eſtat, ou du moins quand aprés beaucoup de peine on a ſujet de croire qu'on a gagné quelque choſe ſur ſoy : Ce ne doit point eſtre une raiſon pour ſe negliger, & il ne faut pas s'imaginer que l'on doive eſtre quitte de ſe contraindre. On retourneroit bien-toſt à ſon premier eſtat, & l'on éprouveroit dans la premiere occaſion que la plus forte habitude au bien eſt peu de choſe, dés qu'on ne travaille plus à la conſerver, & qu'elle ſe perd dans le moment que l'on commence à ſe relâcher dans ce qui la doit fortifier en nous.

Comme nous ſommes naturellement portez au mal, nous y demeurons ſans aucune peine ; mais nous ne ſçaurions perſeverer dans le bien, ſi nous ne faiſons toûjours quelque effort ſur nous. Il faut donc s'aſſujettir à de grandes contraintes, & à de grands ſoins, ſi l'on veut ſe maintenir

dans une conduite honneste & vertueuse, & ne s'attendrir, ni ne s'écouter jamais sur ce qui flatte l'inclination. Je tombe d'accord qu'une occupation de cette nature est violente, mais aussi les avantages que l'on en retire, en doivent bien faire surmonter les difficultez. Non seulement on se met par là au dessus de ce qui peut estre contraire au devoir, mais par la facilité que l'on acquiert à suivre la raison, on imprime encore un caractere d'honnesteté, à toutes les choses qu'on fait; on les tourne toûjours du bon costé: & l'on rend agreable ce qui ne l'est pas de luy-méme.

C'est ce qui fait que l'on ne sçauroit condamner la colere des honnestes gens; ny se défendre d'entrer dans leur ressentiment. Comme il est toûjours bien fondé, & qu'ils l'expriment sans offencer personne, pas mesme ceux dont ils se plaignent: on s'interesse facilement à ce qui les touche, & nous remarquons que leur émotion nous émeut insensiblement en leur faveur. La colere qui n'est point impetueuse, & qui ne se montre pas à contre temps, ne peut estre blâmée justement. Il y a des personnes qui s'y mettent si à propos, & avec tant de moderation, que l'on doit dire qu'elle leur est avantageuse, & de la ma-

niére dont ils la menagent, on connoît mieux le pouvoir qu'ils ont sur eux, que s'ils se retranchoient dans le silence. Ce party mesme n'est pas le plus seur pour juger de ceux qui le prennent. On peut estre prevenu d'une passion plus forte, qui ne laisse point de place à celle-là. Souvent on se retient par ressentiment, & pour écouter une autre passion, dans laquelle la dissimulation est necessaire. Enfin l'indolence, le peu de cœur, ou bien la crainte de déplaire à ceux de qui l'on veut estre aimé, ou de donner mauvaise opinion aux personnes que des raisons d'interest veulent qu'on ménage; tout cela peut donner de la moderation dans les rencontres où il est naturel de faire paroistre un peu de colere. Mais quand on s'émeut quand le sujet le demande, qu'on ne laisse rien voir qui puisse estre desaprouvé des personnes les plus severes, qu'on sçait faire, quelque sujet que l'on ait de s'emporter, un mélange de passion & de raison, c'est montrer que l'on est sensible & moderé tout ensemble.

On n'entre pas moins dans les autres passion quand elles sont reglées de la sorte. La joye honneste & spirituelle, pourveu qu'elle ne soit point emportée, est

toûjours agreable, & divertit. La tristesse quand elle est douce interesse & touche un bon cœur, & on ne peut s'empécher de prendre part au déplaisir de ceux qui ne sont tristes que pour eux, & qui loin de se rendre importuns à force de se plaindre, & de compter leur mal-heur, car il n'y a rien qui lasse davantage, quelque digne que l'on soit de compassion, n'en parlent jamais les premiers, & n'en attristent personne. Qui se contraignent au contraire, pour ne point troubler le commerce, & pour entrer dans ce qui peut plaire, quand le sujet de leur tristesse n'est point assez considerable pour les faire retirer pour un temps; car autrement il seroit ridicule, de se renfermer par grimace, pour signaler une douleur qui ne viendroit que d'un sujet mediocre.

Je croy mesme qu'on doit dire sur cela, que la plûpart des personnes que l'affliction fait disparoistre, feroient beaucoup mieux de suivre ce que le devoir & la nature demandent, & de ce regler sur cela, que d'affecter les marques d'une douleur longue & violente, que le cœur humain est incapable de soûtenir aprez un certain temps. S'il y a une sensibilité qui fait regretter les personnes qu'on aimoit, il y en a une autre

qui fait que l'on se console, & toutes deux viennent du méme principe; car comme on ne s'afflige guere que pour soy, quand cela commence à aller loin, on se guerit par la méme raison. C'est pourquoy les personnages les plus lugubres, ne touchent pas davantage les gens de bon sens, lorsqu'ils durent trop; on sçait assez à quoy s'en tenir, & on ne manque jamais de rire des larmes qui coulent de force, & d'attribuer à l'ostentation, une douleur qui passe au delà de certaines limites que chacun sçait fort bien connoistre.

Il n'est point aisé de soûtenir l'excez, il est au dessus de nos forces, & mesme dans les choses qui nous plaisent. Quelque rare que soit la cause qui nous rend contens, elle nous dégouste tost ou tard, & nous nous lassons enfin de nostre bon-heur. Comment pouvons-nous donc supporter une tristesse excessive, si nostre joye devient languissante? & si nous ne la sentons plus avec le temps, quoyque le sujet qui la fait naistre subsiste toûjours? Comment se peut-il faire que nous pleurions eternellement sans nous rebuter? que nous ne soyons sans cesse environnez d'objets lugubres, de representations affreuses de tristesse & de deüil, sans aspirer enfin à un autre

genre de vie, & ſans nous chagriner aprez tout contre nous-méme, de nous eſtre trop chagriné pour les autres? Il eſt donc évident que la bonne foy ne regne pas toûjours dans ces eſtats de vie ſi retirez & ſi ſauvages, & que s'il faut convenir que l'on y demeure, puiſque l'on en voit quelques-uns qui y demeurent en effet, il eſt impoſſible de pouvoir ſe perſuader que l'on y reſſente toûjours vivement, le premier motif de cette retraite.

Mais on tombe dans cét inconvenient; parce qu'on eſtoit déja tombé dans un autre, & que la paſſion & l'amour propre ayant eu plus de part que toute autre choſe aux larmes qu'on avoit répanduës au commencement; on avoit fait imprudemment une profeſſion ouverte de pleurer toûjours, parce qu'on avoit crû le pouvoir, & qu'on ne conſultoit alors que cette méme paſſion qui faiſoit pleurer. C'eſt pourquoy aprés avoir pleuré par trop de paſſion & d'emportement, on pleure par gloire, & par ambition. On met à profit cette occaſion pour accquerir de l'éclat, parce qu'il n'en reſte plus d'autre. Ou bien on ſe fait une neceſſité de perſeverer dans ſa retraite, & on ſe figure qu'il ſeroit honteux de reprendre un train de vie ordinaire

aprés toutes les démarches qu'on a faites. Ainsi au lieu que l'excez devroit corriger, quand on s'y est precipité, & faire revenir à la raison; on entre au contraire d'une passion dans une autre; on travaille à se guerir par un mal plus grand que celuy dont on se plaignoit; & l'on est si aveuglé que pour se relever, on ne sçait point d'autre moyen que celuy de retomber encore plus grossierement.

C'est ce qui arrive dans la conduite ordinaire de l'homme, & c'est d'où viennent toutes les peines qu'il ne luy est point aisé d'éviter dans quelque condition qu'il se rencontre. Ce que je dis icy est d'une plus grande étenduë qu'on ne pense, & a des suites beaucoup plus considerables. Car si chacun y vouloit bien prendre garde, il est constant qu'il n'y auroit du tout, qu'à combattre le trop d'amour & de complaisance qu'on a pour soy, pour vaincre non seulement les maux presens, & pour se mettre à couvert de ceux qui en naissent d'ordinaire; mais pour prevenir tous les dégoûts qui viennent du dehors, tous les sujets de plainte qu'on pretend avoir contre les autres.

Reglons nos passions & nos pensées, & nous ferons cesser les agitations & les inquietudes qui nous impatientent par tout;

soyons bien avec nous-méme, c'eſt le vray moyen de devenir tranquilles, & d'eſtre d'accord avec tout le monde. Car ce que nous reprochons aux autres envers nous, n'eſt le plus ſouvent qu'une ſuite du peu d'égard, & de la conduite fâcheuſe que nous avons euë pour eux, rarement nous ſerions fondez à nous plaindre de leurs manieres deſobligentes, ſi nous ne nous les attirions par noſtre faute.

Pourquoy voyons-nous qu'un honneſte homme n'eſt preſque jamais expoſé aux deſagréemens que nous ne pouvons éviter? c'eſt qu'il s'eſt mis au deſſus des paſſions qui nous y rendent ſenſibles, & qui nous previennent mal à propos en noſtre faveur. C'eſt qu'il prend d'ordinaire tout ſur luy, & qu'il ne fait rien eſſuyer de facheux. Auſſi voyons-nous, qu'avec cét air doux & deferant qui paroiſt ſur ſon viſage, & dans ſes manieres, il apporte le calme & la joye par tout où il ſe montre; & nous n'avons d'ordinaire qu'à nous faire voir, pour mettre, par la mauvaiſe ſituation de noſtre eſprit & de noſtre cœur, le deſordre, & la diviſion, où l'on ne voyoit regner que la paix & le plaiſir.

Si l'on nous neglige, ſi l'on nous fuit, ſi l'on ne nous aime point, ſi l'on nous haït,

si l'on nous chagrine, c'est que d'ordinaire nous le voulons bien. Il est rare que l'on prenne plaisir à nous déplaire de volonté determinée, nous y contribuons plus que ceux dont nous pretendons avoir sujet de nous plaindre; & nous ne sçaurions attribuer à la seule malignité qui porte naturellement les hommes à se choquer les uns les autres, tous les dégoûts que nous recevons. Si nous ne pouvons nous reprocher des causes essentielles, ou des desseins premeditez de déplaire, à bien examiner nôtre conduite à l'égard des autres, nous y verrons une infinité de negligences, des caprices, d'emportemens, d'inégalitez, de distinctions dans nos manieres, d'autant plus offençantes pour eux, qu'elles sont moins fondées sur le merite des personnes que nous leur preferons, que sur nostre propre inconstance, sur la bizarrerie de nostre goût. Nous y trouverons des fiertez ridicules, des défences, des airs indifferens, des manques de complaisance qui les rebutent, & les éloignent insensiblement, & qui les obligent souvent contre leur humeur, de supprimer les manieres agreables qu'ils avoient accoûtumé d'avoir pour nous, & qui nous auroient fait trouver de la douceur dans leur conversation,

ſi nous avions eſté capables de les goûter.

Comment pouvons-nous pretendre que l'on vive agreablement avec nous, ſi non ſeulement nous ne prenons aucun ſoin de plaire, mais ſi nous ne daignons pas tenir compte aux autres de ce qu'ils font pour avoir noſtre amitié? Et comment ſe peut-il faire encore que nous plaiſions à quelqu'un, ſi nous nous déplaiſons ſi fort à nous-mémes? Il faut donc commencer par regler nos paſſions & nos penſées, & par nous mettre en paix avec nous: il faut nous conduire, non pas par une loy injuſte & dereglée qui regne dans un cœur en deſordre & agité, & qui nous faiſant tout rapporter à nous mémes, ſans nous rendre pour cela plus heureux, ne nous laiſſe rien donner aux autres: mais par une loy juſte & raiſonnable qui nous faſſe ſortir hors de nous, & qui ne nous ſouffre aucune action, ſoit qu'elle nous regarde, ou qu'elle regarde ceux avec qui nous vivons, que nous ne nous ſçachions bon gré d'avoir faite.

Voilà la ſource de noſtre repos, & de tous les agréemens que nous pouvons procurer & recevoir dans la vie. Car chacun peut dire de ſoy ſans preſumer, que ſi on ne l'aime point c'eſt qu'il ne veut pas ſe faire aimer. Et que l'on n'allegue point qu'il

y a des gens à qui il seroit bien difficile de s'attirer les cœurs. Que l'on soit mal-fait de sa personne, que l'on soit grossier & rebutant dans ses manieres; si l'on a d'ailleurs l'esprit bien-fait, & les sentimens reglez, on plaira toûjours par tout païs: & les honnestes gens s'accommoderont beaucoup mieux d'un homme de la sorte, que de la personne du monde la mieux faite, qui se conduira par ses passions, & qui aura l'esprit dangereux. Esope estoit le personnage le plus contrefait, & le plus dégoûtant à voir, que la Grece eut peut-estre jamais produit; cependant sa conversation réjoüissoit tout le monde, & l'on estoit charmé de ses sentimens & de ses réponses. Aussi tout difforme qu'il estoit, on luy éleva des statuës pour éterniser son merite, & pour témoigner l'estime particuliere qu'on faisoit des beaux preceptes de politique & de morale, qui venoient de luy, & dont il nous reste encore assez, pour juger du bon goût de ceux qui le traiterent avec cette distinction.

Il n'y a que le merite qui nous puisse faire aimer; la beauté, les richesses, les charges, la qualité, la faveur, nous peuvent bien attirer la complaisance, les soûmissions ou les services des hommes; mais

toutes ses marques d'attachement & de deference que nous en recevons sont bien plus propres à nous faire rougir, qu'à nous procurer de veritable satisfaction, lorsque nous reconnoissons dans nous-mesmes que nous ne les meritons point, & que nous les devons plûtost à nostre fortune qu'à nôtre vertu. Cela se remarque assez dans la chûte des personnes qui se sont renduës plus considerables du costé des biens & de la grandeur, que par le merite. On n'a des soins, on n'a de l'affection en apparence que pour eux, pendant qu'on les voit au dessus des autres. Mais si-tost que leur faveur est éteinte tout le monde disparoit avec elle; & ils ont la douleur d'éprouver que parmy tous ceux qui paroissent le plus attachez à eux, il ne se trouve point de fidelle amy, & qu'il n'y en a pas un, qui veüille leur donner la main lors qu'il les voit tomber.

La grande raison qui fait que nous ne sommes point aimez, & que nous sommes toûjours agitez, & mécontens de nous, c'est que nous nous cherchons trop en toutes choses; cherchons plûtost les moyens de devenir agreables aux autres, commençons toûjours pour leur plaire, & nous nous trouverons nous-méme à coup seur.

que les manieres choquent ſeulement ſans qu'on y penſe, & que les deſagréemens viennent de la ſituation preſente de l'humeur, ou de l'indifference & de l'inapplication avec laquelle on neglige ce qui pourroit faire plaiſir ; on ſe refroidit, & on ſe rebute inſenſiblement, & ſans que l'on y prenne garde. Voilà je penſe à quoy l'on peut rapporter en general les démêlez, les ruptures, & les haines ; voila d'où viennent les diminutions d'eſtime, de tendreſſe, & de confiance pour ſes meilleurs amis, qui conduiſent imperceptiblement à une entiere indifference.

Je ne croy pas qu'il y ait d'autres moyens pour prevenir les ruptures, que de démêler ſoigneuſement tout ce qui peut offenſer eſſentiellement, & de ſe faire une loy de l'éviter : Et de s'appliquer juſqu'aux moindres choſes pour couper chemin à tous ces refroidiſſemens qui viennent peu à peu, & qui font ſouvent que l'on s'éloigne ſans l'avoir voulu. Car comme le cœur y paroît autant, quand on eſt bien intentionné, que dans celles qui portent coup, & que les gens delicats aiment quelquesfois plus les petits ſoins que ceux qui roulent ſur des choſes de conſequence ; l'on eſt toûjours en droit de juger mal de l'in-

tention des gens, quand ils se relâchent dans ces petites occasions, & qu'ils ne tâchent point d'y plaire, comme dans celles qui sont plus considerables. Il est donc important de se faire une necessité de ne se laisser gagner jamais à son humeur, dans les momens qu'elle est indifferente, ou chagrine, & de ne la faire tomber sur qui que ce soit, même dans les plus petites choses. Quelque raison que nous ayons d'estre mécontens, nous n'en sçaurions avoir de bonne pour chagriner les autres, & quand cela nous arrive; quoy que même la mauvaise intention n'y entre point, nous sommes toûjours dans nostre tort.

Mais ce n'est point assez de se corriger de tout ce qui peut blesser essentiellement, ny des petites fautes qui font que l'on se refroidit sans y prendre garde. Il faut se preparer encore contre ce qu'on peut faire de desagreable à nostre égard, & ne se choquer jamais de rien. Qui seroit celuy qui pourroit vivre heureux s'il se fâchoit generalement de tout ce qui n'auroit point un air agreable pour luy, & s'il l'expliquoit à son desavantage? Nous nous faisons souvent plus d'ennemis par nostre trop grande delicatesse à ne pouvoir souffrir les défauts d'autruy que par ce que nous faisons nous-

mêmes de desobligeant. Et la raison de cela vient sans doute de ce que ceux qui se sentent quelque foible, voudroient, s'il estoit possible, le cacher à tout le monde. Et ils ne sçavent jamais bon gré à un homme qui fait voir, par son trop de sensibilité, qu'il s'en apperçoit, & qui en fait appercevoir les autres.

Il est donc necessaire de ne pas regarder souvent à plusieurs choses, qui bien qu'elles soient desagreables dans le moment, ne nous doivent pourtant pas offenser, parce qu'elles procedent moins d'un esprit malintentionné, que d'une humeur chagrine, & souvent insupportable à elle-même. Il ne faut pas compter pour estre bien avec les autres, de deferer toûjours à nostre inclination, & de nous regler suivant les sentimens qui nous occupent. Nous devons compatir au foible de tout le monde, si nous voulons que l'on s'accommode au nostre, & ne nous pas attendre que touts les agréemens viennent d'un costé. Ils dépendent de nous aussi bien que de ceux que nous accusons de les troubler ; il est donc juste que chacun en soit de moitié, comme chacun ne contribuë que trop à tout ce qui rend le commerce desagreable.

Il peut bien y avoir une regle pour sça-

voir où consiste ce qui peut plaire ou déplaire en general, ce qui merite l'estime & l'amitié des hommes. La douceur, la complaisance, les empressemens honnestes, les offices & les soins obligeans, gagnent generalement tout le monde, & il n'y a personne qui ne se rende à la fin à des manieres qui ne tendent qu'à faire plaisir. Les injures choquent tous les hommes en general; tous les hommes sont sensibles à la médisance, à la calomnie, au mépris, à l'injustice.

Mais il y a une infinité de choses qui blessent ou qui obligent, que l'on ne sçauroit precisément déterminer, & il dépend du bon sens, & de la connoissance que l'on a du monde, d'en faire le discernement; & de se conduire selon les circonstances dans lesquelles l'on se rencontre,& suivant l'humeur & le rang des personnes avec qui l'on a affaire. Mais le plus seur moyen pour y reüssir, c'est d'estre toûjours bien intentionné, & d'apporter dans le commerce un cœur également disposé à aller au devant de ce qui peut obliger, & à ne se fâcher de rien. Quand on a contracté cette habitude, on marche presque toûjours seurement, & l'on se porte comme par instinct à tout ce qui peut entrete-

nir & augmenter l'agrément de la societé.

Car quoy que les actions des hommes soient presque infinies, & dans leurs motifs, & dans leurs circonstances, quand une fois l'ame s'est faite aux bonnes choses, & qu'elle a pris une heureuse pente, elle transporte les regles qu'elle s'est prescrite dans les occasions qu'elle a pû prevoir, & que tout le monde connoît; & les applique facilement à celles qui sont au delà de sa prevoyance, & sur lesquelles il seroit mal-aisé de prendre des mesures certaines à cause des differens égards, ou pour parler ainsi, des nuances diverses qui les accompagnent. Quand on est bien sensible aux devoirs de l'honnesteté, on ne sçauroit manquer de se bien conduire en toutes sortes de rencontres, & même suivant le goût de ceux qui sont le plus difficiles à contenter. Les vrais agréemens dans les manieres, la bonne foy, la douceur, la complaisance, tout cela vient naturellement, & sans qu'on se fasse effort. On doit dire le même de ceux qui ont les sentimens mauvais, ils se portent insensiblement, & sans y prendre garde à tout ce qui est desagreable & mal-honneste.

En quelque lieu qu'on soit, on doit se

preparer à trouver le monde composé de plusieurs sortes de gens, dont l'esprit, l'humeur, l'âge, les mœurs, les professions, estant diverses, il faut avoir tout autant de differentes manieres pour s'accommoder avec eux. Les uns sont trop retirez & trop peu sociables ; les autres trop dissipez & trop attachez à leurs plaisirs. Avec les premiers il faut toûjours estre sur les égards, & plein de circonspection ; comme ils ont l'esprit melancolique, & qu'ils sont severes pour tout le monde, aprés l'avoir esté pour eux, ils n'entendent raillerie sur quoy que ce soit. L'air libre & enjoüé les offense : Et si l'on fait tant que de les tirer quelquefois de leur serieux, ils deviennent plus incommodes par la maniere forcée dont ils entrent dans ce qui les devroit divertir, & par les scrupules qu'ils se forment mal à propos, qu'ils ne le sont dans leur humeur ordinaire. Si bien que pour vivre avec ces gens-là, il faut toûjours porter un air triste, & mortifié, avoir une grande docilité d'esprit, car ils veulent dominer par tout, & ne rire jamais qu'aprés eux.

Avec les autres il ne faut point apporter tant de façon ; comme ils ont l'esprit aisé, & qu'ils sont accoûtumez avec toute sorte

des gens, ils ne s'arreſtent que legerement aux manieres. Pour ne ſe point faire d'affaire avec eux, il faut neceſſairement les laiſſer vivre à leur mode, & ne les contrarier que lors qu'on croit le pouvoir avec ſuccez. La trop grande ſeverité les rebute, & ils s'imaginent d'abord que l'on veut ſupprimer les plaiſirs.

Il y a une autre ſorte de gens qui tiennent le milieu entre ceux dont je viens de parler; qui ſont d'un commerce plus ſolide, & qui ſe conduiſent plus raiſonnablement en toutes choſes. Ils n'ont ny la trop grande melancolie des premiers, ny la trop grande diſſipation des autres; c'eſt ce qui fait qu'ils ſongent davantage à ce qui peut faire plaiſir, & qu'ils s'attachent plus au manieres. Ils voyent parfaitement ce que l'on a de bon & de mauvais, & ſçavent mieux rendre juſtice à tout le monde. On n'a qu'à avoir une bonne intention,& tenir une conduite raiſonnable, pour ſe conſerver avec eux; & ſouvent même pour faire enſemble une honneſte ſocieté.

On trouve encore dans le monde une ſorte de gens qui ne ſongent qu'à leurs affaires, & avec qui il n'eſt pas moins difficile de ſe conduire qu'avec tous les autres.

l'on ne ſçauroit avoir ny eſtime ny amitié? On fait pourtant bien mieux de ſe conduire avec eux tout comme ſi l'on les approuvoit, que de ſe choquer de leurs manieres. Les plus ſages & les plus habiles, ſe tirent toûjours d'affaire avec ces gens-là, ſans qu'il y aille rien du leur; & même ils les attachent ſouvent à eux, ſans en avoir eu le deſſein.

Si l'on n'avoit à paſſer la vie qu'avec des gens honneſtes & raiſonnables; on n'auroit que faire de ſe tant étudier; pourveu que chacun fuſt bien intentionné, outre que l'on ne connoîtroit ny querelles, ny haines, ny diviſions, ny envie; l'on goûteroit mille douceurs qui ne peuvent eſtre conceuës que d'un petit nombre de perſonnes. Mais auſſi ce ſeroit une felicité qui pourroit avoir ſes dégouts; car ſi d'un coſté elle nous rendoit la ſocieté charmante, combien d'allarmes ne nous donneroit pas à chaque moment la crainte de la quitter? Et combien plus cuiſante ne ſeroit point la douleur de perdre nos proches & nos amis; de qui nous n'aurions jamais eu lieu de nous plaindre? Il n'eſt donc pas beſoin que nous tenions encore à la terre par cét endroit; nos paſſions nous y arreſtent aſſez, & la frayeur que noſtre déreglement

nous donne de l'avenir.

Loin de nous pouvoir flatter d'avoir à passer nos jours avec des gens raisonnables; il faut compter, comme nous l'avons déja dit, que la plûpart seront d'un commerce fâcheux & difficile ; qui ne croiront pas estre obligez d'avoir plus de complaisance pour nous que nous en aurons pour eux ; qui nous donneront des manieres desagreables à essuyer, si nous n'en sçavons pas avoir d'autres à leur égard. C'est pourquoy ou il faut absolument vivre separé des autres hommes, ou prendre la societé civile, de méme que le mariage, c'est à dire avec toutes ses charges, & ne pas tant considerer que l'on est fâcheux, mal-honneste, choquant, que nous devons nous souvenir que nous le sommes aussi nous-mêmes ; & commencer à nous corriger de nostre costé, & à répondre à ceux qui nous mal-traitent par une conduite toute differente de la leur. En suivant cette maxime nous les fairons à la fin changer, & nous nous attirerons pour le moins autant de plaisir de leur côté, que nous leur en donnerons nous-mêmes ; car il est impossible, quelque mauvaise disposition que l'on ait, que l'on ne se rende à l'honnesteté qui persevere.

Rien ne me paroît si importun que les

gens qui ſe veulent faire aimer par force. Quelque merite qu'on puiſſe avoir, on ne doit point ſe flatter que l'on ſoit plus en droit de faire violence à l'inclination des autres. Rien n'eſt ſi libre que l'amitié, & rien ne dépend moins des perſonnes que l'on obſede pour avoir leur cœur. Quoyque le merite doive déterminer preferablement au reſte, il eſt pourtant vray que le merite ne fera jamais aimer perſonne, ſi l'on n'a pour cette perſonne la diſpoſition qui fait aimer. Peu de gens diſpoſent de leur cœur; de toutes les choſes que l'on nous peut demander, il n'y en a preſque point dont le don nous ſoit plus difficile. Il ſe donne de luy-même, lors que nous nous en défions le moins; & ſi nous y prenons bien garde, nous verrons que dans tous les commerces d'amitié nôtre inclination a toûjours prevenu noſtre choix. Je conviens que le merite eſt la ſeule choſe qui fait durer l'amitié, & qu'elle luy doit même d'ordinaire ſon commencement. Mais il eſt bien rare que le merite ſeul nous faſſe aimer. L'amitié ſuppoſe encore quelqu'autre choſe, & il ne faut pas douter qu'elle n'ait ſon je ne ſçay-quoy auſſi bien que l'amour. Nous voyons que l'on laiſſe à l'écart ceux qui valent le

plus, lors qu'ils ſont dépourvûs d'agréemẽs. C'eſt un malheur d'eſtre fait de la ſorte, mais c'en eſt un encore auſſi grand d'avoir du merite ſans eſtre aimable. On voit bien que l'on fait mal, & qu'on y devroit regarder plûtoſt qu'au reſte; mais on cherche au contraire les agréemens, le merite n'eſt compté pour rien qu'aprés qu'ils ont agy. C'eſt la conduite ordinaire du cœur humain, ceux qui auroient intereſt qu'il fût autrement ne le chercheront pas là-deſſus.

Il eſt donc inutile quand on eſt fait de la ſorte, de tourmenter les gens de qui on veut eſtre aimé, lors qu'on voit bien qu'ils ne ſont pas touchez des empreſſemens qu'on a pour eux. Plus on leur en témoigne, plus on les rebute; car perſonne n'aime à ſe voir engagé à reçevoir, & à rendre des ſoins qui ne plaiſent pas. Je penſe que le meilleur moyen pour ſe faire aimer de ceux en qui l'on ne trouve pas toutes les diſpoſitions qu'on ſouhaiteroit; c'eſt ſur tout de ne ſe pas offenſer de leur indifference; & de ne leur point marquer de dépits qui leur déplaiſent, & qu'ils ne ſont point obligez d'entendre; & de leur rendre enſuite tous les ſervices que l'on peut ſans avoir même en veüe leur amitié, & ſans prendre aucun ſoin de leur faire

ſçavoir ; car les manieres meſme les plus obligeantes leur ſont à charge, quand on s'obſtine à vouloir qu'ils les remarquent. Cette conduite peut les toucher avec le temps.

Quelque envie que nous ayons d'eſtre aimez, il me ſemble que nous ne devons jamais nous expoſer à la confuſion d'importuner ceux qui ne ſentent rien pour nous. Quoy que chacun doive eſtre ſenſible à ce plaiſir, on ne peut trop haïr d'entendre des declarations forcées, & d'arracher des proteſtations d'amitié, que l'honneſteté, & la bien-ſeance mettent plûtôt à la bouche de ceux qui les font, que le deſir de répondre aux ſentimens que nous avons pour eux. Il n'appartient pas à tout le monde de ſe faire aimer ; j'avoüe qu'il y a des gens qui n'ont qu'à le vouloir ; comme les graces les accompagnent dans toutes leurs actions, lorſqu'ils trouvent aſſez de merite & aſſez de charmes dans une perſonne pour étre bien-aiſe d'en étre aimez, leurs manieres ont déja pris les devans, & ils s'apperçoivent qu'ils le ſont, quand ils ſongent à faire des démarches pour l'eſtre. Mais il ne faut point ſe regler ſur ces gens-là, ny s'attendre aux agréemens que perſonne ne leur peut refuſer ; c'eſt un avan-

tage qu'ils ont receu du Ciel, & ceux qui ont esté disgraciez de ce côté-là, seroient injustes s'ils pretendoient que l'on fit les mesmes choses en leur faveur.

Entre toutes les choses qui peuvent déplaire, je ne compte pas seulement les défauts essentiels, & les moins considerables; comme d'avoir les mœurs vicieuses, d'étre méchant, fourbe, ingrat, injuste, médisant, & plein de soy-mesme; d'avoir l'esprit leger, inconstant, bizarre, contrariant, mocqueur, soupçonneux. Je comprens encore, avec tous ces défauts, les qualitez de l'esprit & du corps, les avantages de la naissance & de la fortune. On voit d'ordinaire que l'usage que l'on en fait, au lieu de rendre plus recommandables ceux qui les ont, leur attire souvent le mépris & la haine de tout le monde. On dit qu'Alcibiade tout aymable qu'il estoit, l'auroit encore esté davantage si l'oppinion qu'il avoit de son merite, & sa bonne mine, ne l'avoit rendu plus fier qu'il n'auroit falu, & ne luy avoit donné trop de presomption. Peut-estre que cela ne contribua pas mediocrement à sa mauvaise conduite, & que s'il se fit des affaires par tout où il alla, la confiance qu'il avoit de s'en pouvoir tirer par ses qualitez, & l'inconsi-

deration qui eſt naturelle à ceux qui preſument trop d'eux-meſmes, n'eſtoit pas ce qui y avoit le moins de part. Il eſt impoſſible de ſouffrir le commerce des femmes qui ſe croyent belles, & qui ſont preoccupées de leur merite. Outre qu'elles prennent un aſcendant que l'on n'aime point, il ſemble qu'elles exigent beaucoup plus d'égards que les autres, & que l'on les bleſſe plus facilement. Cela vient ſans doute, de ce que ceux qui poſſedent des avantages conſiderables, ſe comparent dans eux-meſmes avec ceux qui ne les ont point; ſi bien que ſuivant les mouvemens d'une inclination naturelle qui nous porte à nous élever, dés que nous croyons en avoir ſujet, ils ſe preferent à ceux qu'ils voyent dépourveus de ces avantages; ils pretendent pouvoir impoſer en tout, & ils contractent inſenſiblement un air de preſomption & de ſuperiorité, qui déplaît generalement à tout le monde.

Plus on a des talens extraordinaires, plus on eſt favoriſé du coſté de la naiſſance, & de la fortune, plus il faut eſtre doux & modeſte, plus on eſt obligé d'eſtre ſimple & accommodant. Le merite, fuſt-il plus rare que celuy de M... ne ſçauroit faire honneur autrement, il n'y a que les ma-

nieres qui l'insinuent, & qui achevent de le perfectionner.

Quoyque par un juste discernement un honneste homme se conduise toûjours differemment, & d'une maniere proportionnée à ceux avec qui il se trouve engagé; quelque superiorité que luy donnent ses qualitez, quand il est avec des personnes d'une condition égale à la sienne, on ne s'apperçoit point que par une confiance trop presomptueuse de ce qu'il est, il s'abbandonne à des negligences que l'égalité de fortune inspire d'ordinaire: Et quoyqu'il n'en agisse point avec la méme circonspection qu'avec ceux à qui il doit des égards; on voit dans son action que s'il paroit moins appliqué aux manieres, ce n'est pas tant par un relâchement dont on se pourroit offenser, que pour estre d'un commerce plus accommodant & plus agreable.

Pour ceux qui sont au dessus de luy, ny son rang, ny son merite, ne leur fait jamais sentir aucune fierté qui les abbate, ny aucun mépris qui les attriste. Aussi, bien loin que sa douceur & sa simplicité diminuent le respect que l'on luy doit, il augmente au contraire à mesure qu'on le voit; parce que l'on connoît facilement, que la maniere aisée, & pleine de bonté qui l'ac-

compagne par tout, eſt plûtôt un effet de grandeur d'ame, qu'une precaution de vaine gloire, pour avoir l'approbation generale, & pour ſe faire eſtimer des petits comme des grands.

Enfin ſi les perſonnes que la fortune a miſes au deſſus de luy, ne découvrent aucune baſſeſſe dans ſes déferences, elles ne peuvent ſe plaindre d'aucune émancipation dans les libertez qu'il ſe donne; au contraire on admire le juſte temperament qu'il ſçait garder entre les ſoûmiſſions lâches & intereſſées, & les familiaritez trop grandes, qui marqueroient plus de legereté, & d'inapplication ſur luy-meſme, qu'une conduite également libre & reſpectueuſe.

Il eſt certain qu'il y a des occaſions où le merite éclate, & s'éleve ſi fort ſans que l'on y penſe que les perſonnes du plus haut rang, ſe voyent tout d'un coup au deſſous de celuy en qui il ſe montre: Et quoyqu'ils ſoient forcez de l'admirer, ils ne laiſſent pas d'en avoir de la confuſion, & d'eſtre irritez en ſecret de ce qu'il ſe fait ſentir à leurs dépens.

Quoyqu'Alexandre fuſt ſans doute au deſſus de Porus par ſes qualitez, auſſi-bien que par le droit des conqueſtes; il ne laiſ-

ſa pas de ſentir quelque choſe d'approchant dans cette fameuſe converſation qu'il eut avec luy aux bords de l'Hydaſpe, dans laquelle ce Prince le confirma par la grandeur de ſes ſentimens, dans l'admiration que la renommée luy avoit donnée de luy, & qu'il en avoit conceuë dans le combat. Je penſe qu'en cette rencontre Alexandre eut beſoin de toute la grandeur d'ame qui luy eſtoit naturelle, & de ſe ſouvenir qu'il eſtoit maiſtre du monde, pour ne ſe point voir inferieur à Porus. Il ſemble que tout vouloit prendre en luy le deſſus, ſa fierté quoyque vaincu, ſon eſprit, ſa fermeté, dans la perte generale de ſes Eſtats, encore plus que ſa taille & ſa bonne mine.

De tous les avantages qu'on peut avoir par deſſus les autres ; je croy qu'il n'y en a point dont on ſe doive moins prevaloir que de ceux que donnent les richeſſes, & la naiſſance. Quoyque l'un & l'autre faſſent de ſi grands effets dans le monde ; ce n'eſt que parce que la corruption du ſiecle eſt plus forte que l'équité, & il ne s'enſuit pas que pour eſtre riche & de qualité, on en ſoit pour cela plus honneſte homme. Quand le merite manque, ces advantages doivent eſtre reputez pour peu de choſe. Un homme qui n'en auroit point, & qui

ne se mettroit point en peine d'en acquerir, pourroit posseder tous les tresors d'Attale, & rapporter son origine aux plus fameux Heros de l'antiquité, que je croy qu'il ne l'en faudroit que moins estimer.

Les richesses ne sont nullement considerables par elles-mesmes, & le merite en dépend si peu, qu'elles décrient la plûpart de ceux qui les possedent par le mauvais usage qu'ils en font. C'est pourquoy il me semble que la mesme raison qui les fait estimer heureux, qui est de se procurer par là toute sorte de plaisirs, leur devroit au contraire faire souhaiter de n'en avoir jamais eu. Parce que la facilité que donne l'opulence, leur estant une occasion d'exercer leurs défauts; s'ils n'avoient pas laissé pour cela d'estre mal-honnestes gens, du moins ils ne se seroient point tant fait connoistre: peut-estre mesme qu'il ne leur auroit point paru à eux qu'ils le fussent, & que n'ayant point eu le moyen de satisfaire leur inclination, ny de la réveiller par tant de choses, elle leur seroit demeurée plus inconnuë, & s'estant veus moins vicieux, ils seroient devenus plus gens de bien; si bien que leur pauvreté leur auroit esté avantageuse, & leur impuissance leur auroit tenu lieu de merite.

A moins que cela ne ſoit, par quel autre motif faut-il que nous eſtimions un homme de naiſſance, ſi ſes mœurs nous le rendent mépriſable ? A-t'il contribué luy-meſme à ſa nobleſſe de quelque choſe, & les actions heroïques d'un pere doivent-elles nous inſpirer du reſpect pour ſon fils, & nous le rendre plus recommandable, s'il nous paroît vicieux & mal-honneſte homme ?

Vous vous trompez fort en croyant m'intimider par vos menaces, diſoit un jour un Officier ſubalterne à un jeune Seigneur qui vouloit l'obliger à faire une choſe contre ſon honneur & contre la diſcipline des troupes; je me conſoleray facilement de perdre voſtre amitié en ne vous obeïſſant point dans une pareille rencontre : Et pour noſtre General, ſi vous vous plaignez à luy comme vous m'en menacez ; ce n'eſt pas aujourd'huy que je ſçay qu'il fait beaucoup de difference entre un honneſte homme & le fils d'un Duc & Pair.

Je m'imagine que la qualité dans un mal-honneſte homme, eſt comme une ame qui eſt en priſon dans un vilain corps, & dont les organes eſtant mal diſpoſez, elle n'y ſçauroit agir noblement. Ou bien comme une belle femme qui ne peut paroiſtre

que ſous un habit ſale & malfait, qui luy dérobe ſa taille, & qui luy obſcurcit tous les traits. Ceux qui ont eſté les premiers à annoblir leur maiſon, n'y ſont pas parvenus que parce qu'ils ſe ſont diſtinguez du peuple, en faiſant des actions de courage & de vertu ; de ſorte que la qualité n'ayant commencé en eux que par la vertu, il eſt juſte qu'elle finiſſe dans leurs enfans, quand ils degenerent de leurs ſentimens.

Un des plus mauvais uſages que l'on puiſſe faire de ſa qualité, c'eſt de s'en prevaloir pour traiter avec plus de fierté, ceux qui n'en ſont point ; & pour éviter méme leur commerce, quelque merite qu'on leur trouve ; comme ſi l'on pouvoit devenir roturier par contagion. Au lieu que l'honneſteté & la politeſſe devroient eſtre inſeparables de la qualité, elle n'inſpire ſouvent que de l'orgueil, & du mépris, non-ſeulement pour les perſonnes du commun, mais encore pour beaucoup d'autres qui bien qu'ils ſoient nobles & honneſtes gens, ne font pas dans le monde une figure aſſez remarquable, pour eſtre mal dans leurs affaires : cela ſuffit pour ne les pas diſtinguer dans la foule ; & pour ne ſe point embarraſſer, qu'ils ſe plaignent ou non, du

peu d'égard qu'on a pour eux.

Il y a des gens de qualité qui ſuivent ſi fort toutes les débauches que font à leur égard ceux qui ſont de méme condition ; qu'ils ne ſe determinent que ſur cela, pource qu'ils doivent faire eux-mémes de leur coſté. De maniere que l'on ne les voit honneſtes, & differents, qu'aprés que les autres leur en ont donné l'exemple. Et ſi par hazard l'on vient à oublier quelque choſe de ce qu'ils pretendent leur eſtre deub, ils ſe conduiſent par des regles ſi fauſſes, qu'ils craindroient de déroger à leur nobleſſe, s'ils demeuroient en reſte ſur cela.

Il n'y a point de plus mauvaiſe maxime que de ſe regler ſur la conduite des autres dans celle que nous voulons avoir pour eux. Je conviens qu'il y a des perſonnes avec qui l'on y doit regarder, & l'on feroit méme imprudent & mal-habile de ne le pas faire, parce que l'on les pourroit autoriſer dans leurs défauts, & que l'on les engageroit inſenſiblement à un procedé qui nous forceroit à nous plaindre, & à les réduire à leur devoir. Mais il y a pourtant de certaines manieres d'honneſteté qui doivent eſtre independantes de tout ce que font les autres. Quand ils auroient le plus

grand tort du monde sur nostre chapitre; nous ne pouvons nous dispenser de les observer, parce que nous nous les devons toûjouss à nous-mesmes, quoy qu'ils ne les meritent point; & lors que nous y manquons avec dessein, nous nous nuisons sans comparaison plus qu'à eux, quoy qu'il leur en puisse coûter par là.

Ceux qui ont de la naissance comptent bien faux, lors qu'ils se persuadent qu'ils peuvent se relâcher sur les égards qu'ils doivent avoir pour ceux qui sont d'une condition inferieure, sans que cela porte prejudice à leur reputation. Il n'y a personne à qui l'on ne doive quelque chose, fût-ce le plus vil & le plus chetif de tous les hommes. Quoyque les actions ne paroissent pas remarquables envers les gens du vulgaire, ce ne doit pas estre une raison pour les mépriser, & pour les traiter durement: Et si la politique & le bon sens s'y opposent presque toûjours, l'honnesteté qui s'étend sur tout, & qui ne fait exception de personne, n'y est pas moins contraire.

Il n'y a rien de si juste que de vivre d'une maniere conforme à ce que l'on est, pourveu que ce soit sans affectation; c'est à dire sans tirer vanité ny de sa charge, ny de sa qualité, ny de son rang, ny de sa

faveur. Il eſt raiſonnable que chacun ſe faſſe connoiſtre par ſes habits, par ſes gens, par ſon equipage, par le logis où il demeure; car la difference des conditions eſt importante à la ſocieté: Et ce ſeroit un grand inconvenient ſi l'on ne pouvoit diſtinguer le Bourgeois d'avec l'Artiſan; le Gentilhomme d'avec le Bourgeois, les Magiſtrats d'avec les gens de Cour. Mais c'eſt une marque de petit eſprit de rougir quand on eſt ſurpris avec des gens qui ſont au deſſous de ſoy; de prendre un air de fierté pour avoir un grand nombre de valets à ſa ſuite, & un équipage magnifique; de ſe pencher ſur la portiere quand on ſe voit dans un carroſſe ſuperbe, pour attirer les yeux du monde en paſſant. La meilleure maniere de ſe diſtinguer, eſt de faire ce que l'on doit, ſuivant la condition où l'on eſt, & de n'étre plein de ſon rang ny de ſa qualité que pour mieux comprendre les obligations qui y ſont attachées, & pour ne rien faire qui en ſoit indigne.

Pourquoy vouloir étourdir tout le monde par des affectations de grandeur qui ne ſurprennent tout au plus que les ſots? La veritable qualité ne ſe montre point par ces endroits-là, elle n'aime pas d'ordinaire le faux éclat; la douceur & la bonté la

font

font bien mieux reconnoître que ny la fierté, ny le faste. Le Soleil ne fait pas tant de bruit que ces feux qui se détachent du Ciel pour briller pendant quelque instant; cependant qui ne voit que cét Astre, quoy que sa lumiere soit simple & paisible, a un certain caractere de grandeur qni nous remplit d'admiration? Aussi je croy qu'on doit pardonner à ces peuples qui ne sont point éclairez de la Foy, s'ils luy flêchissent le genou quand il se leve.

Il me semble que les personnes d'une ancienne qualité ne sont jamais ébloüis ny de leurs habits, ny de leur nom, ny de leur livrée, à quelque rang que l'on les éleve la teste ne leur tourne point, ils vivent au milieu du faste & de la grandeur, sans en estre ny plus fiers, ny plus orgueilleux, & presque sans s'en appercevoir. D'ailleurs on ne les trouve point si difficiles à vivre,ny si attachez à se faire rendre, & à prescrire ce qu'on leur doit; ils ont au contraire quelque chose de plus accommodant & de plus humain; aussi on les reconnoît pour ce qu'ils sont avec plaisir, & loin que les devoirs dont on s'acquitte à leur égard, soient forcez, ils voyent qu'ils ont le cœur de tout le monde; & souvent ils sont reduits à se laisser importuner par

les marques d'attachement & de soûmission, qu'ils s'attirent bien plus par leur bonté, que par toute autre chose.

Il n'y a rien au contraire qui ressente tant la roture travestie que les démarches de ceux qui se laissent si fort preoccuper de leur qualité ; & lors qu'on les voit s'appliquer sans cesse à toutes les choses qu'ils pretendent leur estre deües ; compter exactement tout ce qu'on fait à leur égard, de peur de n'en trop faire eux mêmes ; se presser à prendre la premiere place, pour n'avoir pas la confusion d'estre au dessous de leurs égaux ; copier tout ce qu'il y a de plus brillant & de plus pompeux dans la suite & dans les manieres des gens de la plus grande élevation. Il n'est pas bien mal-aisé quand on ne les connoîtroit point d'ailleurs, de juger qu'ils ne viennent pas de fort loin. La veritable noblesse procede du cœur & des sentimens, & rien ne l'avilit plus, que lors que l'on pretend la maintenir, & la rendre encore plus recommandable, par l'orgueil, & par le mépris des autres.

Que la societé seroit charmante si l'on ne s'entestoit que du vray merite, & si laissant aux autres le soin de nous distinguer, nous ne nous appliquions qu'à faire ce que la ju-

ſtice & l'honneſteté demandent de nous ! Pour nous rendre heureux dans la vie il faudroit ſe comporter avec tout le monde, de la même maniere, que les gens de Cour envers le Prince, & les favoris, pourveu que la complaiſance outrée, & les ſoûmiſſions intereſſées n'en fuſſent point. Rien n'eſt oublié dans leur conduite, l'équité, la bonne foy, le zele, la docilité d'eſprit, la politeſſe, les ſoins de plaire, la delicateſſe des ſentimens, toutes ces choſes y ſont adroitement employées ; parce que c'eſt l'intereſt & l'ambition qui les excite. Il ne faut pas douter, que nous ne fuſſions auſſi agreables, ſi l'honneſteté avoit autant de pouvoir ſur nous, que le deſir de s'élever ſur les Courtiſans : Et qu'elle nous fit obſerver les mêmes égards pour les perſonnes avec qui nous ſommes en commerce, qu'ils obſervent eux-mêmes pour ceux dont ils attendent leur fortune.

De toutes les maximes qui doivent faire impreſſion ſur noſtre eſprit, il n'y en a point de plus importante que celle qui veut que nous donnions autant d'aſcendant ſur nous à l'honneſteté, que nous en laiſſons prendre aux paſſions auſquelles nous ſommes les plus ſujets. Je penſe encore que l'on ne ſçauroit trop prendre garde à la ma-

mere de faire & de dire les choſes ; car ſouvent ce ne ſont point tant nos intentions qui choquent, que la fierté, le chagrin, ou la rudeſſe avec laquelle nous les exprimons.

On auroit beaucoup à faire ſi l'on vouloit rechercher en particulier toutes les diverſes manieres de plaire ; il y a une infinité d'occaſions & de circonſtances d'où elles dépendent ; mais l'honneſteté les fait aiſément trouver. On peut dire ſeulement qu'il ne ſuffit pas dans de certaines rencontres d'avoir ſoin de s'éloigner de tout ce qui peut eſtre deſagreäble ; il faut encore prendre les moyens qui ſont propres à s'inſinuer dans l'eſprit & dans le cœur des gens. Il faut entrer dans leur inclination ; il faut approuver leurs plaiſirs autant qu'on le doit, quoy que l'on n'en ſoit point touché ; il faut enfin deviner & prevenir ce qu'ils ſouhaittent, & tout ce qui les peut obliger. Autrement l'on ſe tiendroit dans un milieu, où il ne faudroit pas s'attendre à beaucoup d'agréemens ; car il n'y a perſonne qui contemple avec plaiſir une conduite unie & inſipide, qui ne touche ny en bien, ny en mal.

Il y a d'autres rencontres ſur leſquelles on ne ſçauaoit raiſonner de la même ma-

niere; parce qu'on y plaiſt aſſez, pourveu qu'on prenne garde de ne point engager opiniâtrement à ce qui peut déplaire. Un homme ou une femme qui par maniere de converſation diront leur ſentiment devant des gens qui auront épouſé une opinion toute contraire,& qui la ſoûtiendront avec chaleur, feront tout ce que l'on peut ſouhaitter raiſonnablement en pareil cas, pour gagner les bonnes graces de ces gens-là, ſi les connoiſſant contrarians & entiers dans leurs ſens, ils ne s'y oppoſent point, & s'ils leur ſauvent par là la confuſion de faire paroître un eſprit opiniâtre & ridiculement jaloux de ſes opinions.

C'eſt un défaut commun à bien de gens qui ſe croyent du merite, & qui ſe perſuadent même de joüer un roolle fort avantageux dans le monde, que de ſe vouloir faire plus écouter que les autres dans la converſation,comme s'ils avoient en partage, & par droit d'aîneſſe pour ainſi dire, tout ce qu'il y a de penetration & de bon goût. Ils ſont les premiers à admirer ce qui vient d'eux; ils dédaignent preſque toutes les choſes que l'on propoſe, ſans prendre la peine de les démeler; & s'ils ſe font aſſez d'effort pour approuver quelque endroit qui le merite, ce n'eſt que quand

ils croyent qu'ils en ont eux-mêmes donné occasion ; tout ce que cela produit, c'est qu'à force de se faire connoître sur ce pied-là, ils deviennent à la fin des gens sans consequence ; c'est pourquoy on les laisse souvent parler seuls, sans se trop embarasser de les écouter ny de leur répondre. Mais s'ils battent d'ordinaire bien du païs, quand ils se rencontrent avec des personnes qui ne leur resistent point, quoy qu'elles voyent assez le faux éclat de leurs lumieres, l'on leur voit faire un sot personnage, quand il leur faut répondre à des esprits sublimes & éclairez, qui d'un air beaucoup plus simple & plus modeste que le leur, les menent peu à peu par des endroits où ils ne se reconnoissent point, & où ils se trouvent si charmez sans le vouloir, qu'ils condamnent dans eux-mêmes malgré qu'ils en ayent, les routes qu'ils ont toûjours tenuës jusques là.

C'est encore un fort grand défaut dans la conversation de renverser ce que les autres proposent, & de les contredire sur ce que l'on croit mieux sçavoir. Quand on a à dire son sentiment, il faut étudier auparavant l'humeur de ceux qui sont d'une opinion contraire, afin de ne les pas chagriner au cas qu'ils ayent l'esprit assez malfait, pour ne pouvoir souffrir qu'on parle

contre ce qu'ils ont dit. Quelques déraisonnables qu'ils soient, on doit plûtost les laisser dans leur erreur, que de se faire une affaire avec eux en les redressant. Tous les hommes sont jaloux de leurs opinions, mais les ignorans encore plus; car comme on leur fait voir tous les jours qu'ils n'ont raison sur quoy que ce soit, ils se mettent en teste que cela ne vient pas tant de leur faute que de la malice des autres; c'est ce qui fait qu'ils se défient de ceux qui les veulent détromper, qu'ils les croyent mal-intentionez, & qu'ils se persuadent que l'on leur en veut plûtost qu'à ce qu'ils proposent.

Rien ne doit estre si libre que la conversation; c'est pourquoy chacun y peut dire son sentiment sur les choses indifferentes; mais on fait toûjours fort mal de le proposer d'un ton dogmatique, comme si l'on vouloit forcer tout le monde à s'y soûmettre; c'est le vray moyen que l'on ne le goûte point. Nous aimons à approuver les choses par nostre propre choix; quand nous y sommes contraints, il semble que nous nous voulons venger de la violence que l'on nous fait, en ne les approuvant qu'à demy, & méme quelquefois en les combattant. Tout ce que l'on gagne

quand on eſt de cette humeur-là, c'eſt que l'on donne occaſion à ceux dont on veut étouffer le raiſonnement, de douter de ce qu'on avance, & ils en deviennent plus contrarians. On haït à faire croire que l'on n'a pas raiſon, & l'on n'eſt guere maiſtre d'épargner les perſonnes qui en veulent oſter l'uſage. N'eſt-ce pas aſſez quand on croit eſtre mieux fondé que les autres de les convaincre, ſans les mortifier encore par un air rude & imperieux ? Pourquoy ajoûter à la peine de ceux qui voyent qu'ils ſe trompent, celle de le leur faire ſentir deſagreablement ? Ce procedé nuit beaucoup à tout ce que l'on dit; on ſe défie de la raiſon même, quand on la veut faire goûter d'autorité.

Il me ſemble que ceux qui ſont plus obligez de quitter cét air rude & fâcheux qui paroît dans les diſcours & dans les manieres, ſont ceux même à qui leur caractere donneroit droit de l'avoir s'il ſeïoit bien à quelqu'un. Quoy qu'il ſoit deſagreable dans les hommes de qui l'on ne dépend point, on ſent bien qu'il ne chagrine point tant, & l'on ſe mocque des perſonnes qui ſe l'attribuent mal à propos, & ſans que les charges le leur donnent. Si ceux que la fortune ou la naiſſance ont élevez au deſſus

des hommes ; se dépoüilloient pendant quelque instant des idées qu'ils ont de ce qu'ils sont, & de ce que l'on leur doit, pour descendre dans la condition des autres, comme ils ne les trouveroient pas exempts de sensibilité;car dans quelle condition n'en a-t'on point ? S'ils n'en manquoient pas eux-mêmes, ils se reprocheroient infailliblement le ton fâcheux dont ils leur parlent ; la fierté avec laquelle il les employent, & souvent les duretez qu'ils opposent à leurs besoins. N'est-ce pas beaucoup pour des hommes à qui l'inclination pour l'independance est également naturelle, de se voir reduits à obeïr & à se soûmettre à d'autres hommes, sans qu'on accroisse encore leur mal-heur, en leur faisant sentir une authorité fâcheuse qui les afflige & qui les accable ? Le plus grand témoignage de justice & d'humanité que puissent donner ceux qui occupent les premieres places, c'est d'employer la douceur & la bonté envers les personnes qui leur sont soûmises, & les traiter de maniere qu'elles ne puissent pas se plaindre des malheurs de la servitude, ny même s'en appercevoir si cela se peut.

Il me semble que les gens sans merite, sont d'ordinaire plus durs, plus fiers, &

plus tumultueux que les autres. Et que l'on trouve au contraire les hommes du plus haut prix plus ſimples & plus traitables, & qu'ils ſe chargent plus volontiers de tout ce qui peut faire plaiſir. Les femmes qui ſont humaines, & qui ont de la douceur, ſont d'ordinaire les plus dangereuſes : Et plus on a de delicateſſe & de goût, plus il eſt difficile de leur reſiſter. C'eſt par là ſur tout que M. D. L. plaiſt ſi fort à tous ceux qui la connoiſſent. Quel eſprit, quels ſentimens, quelle douceur dans ſes manieres & dans ſes paroles, diſoit un jour un homme ſage, qui l'avoit entretenuë pendant demy-heure : Dieu me preſerve de la voir encore une fois. Les gens de robbe ne ſçauroient ſe défaire trop toſt des manieres dures quand ils en ont. C'eſt un aſſez grand ſujet de peine pour ceux qui ſont obligez de paſſer par leurs mains, d'eſtre en danger de perdre leur bien & leur fortune, ſans ſe voir encore accablez par des réponſes ſeches qui les alarment, & qui leur oſtent toute eſperance. Je comprens que l'accablement des affaires importune & rend de mauvaiſe humeur, mais la patience & la douceur ſont une partie du merite de ces charges-là. Ceux qui ſont établis pour decider de la fortune des autres doivent faire

voir beaucoup de ſenſibilité dans leur conduite, & il eſt de leur intereſt que l'on penſe d'eux, que s'ils dépoüillent les hommes de leurs biens, & s'ils les condamnent à la mort, ils ſuivent avec regret les raiſons qui les y obligent, & qu'ils vont contre leur naturel. Il me ſemble qu'au lieu d'une grace qu'un Ancien diſoit que les Dieux donnoient à chaque ſouverain, pour temperer la fierté qui eſt attachée à la puiſſance ſuprême, il en devoit mettre davantage, & qu'il en falloit attribuer à proportion à tous ceux qui par leurs emplois ont quelque autorité ſur le peuple.

Les vieilles gens ont d'ordinaire cét air rude & d'autorité dont nous parlons. Et ſoit que l'experience leur ait appris à juger plus meurement des choſes, ou que la vieilleſſe les rende de mauvaiſe humeur, rarement on parle ſuivant leur goût. Tout ce qu'ils diſent eux-mémes ſent l'inſtruction & la remontrance; quelque circonſpection que l'on ait en leur parlant, ils relevent avec chagrin tout ce qu'on leur propoſe, & l'on n'échape preſque jamais de leurs mains, ſans s'appercevoir qu'ils ſont de mauvaiſe humeur. On doit neanmoins ſupporter leurs chagrins ſans leur en donner. Comme nous n'avons pas leur âge,

nous n'avons pas non plus la même autorité sur eux qu'ils ont sur nous. Nous devons écouter avec une grande docilité les leçons qu'ils nous font ; & quoy que souvent elles nous paroissent ridicules, ne nous pas rire d'un foible dans lequel nous tomberons selon toutes les apparences, si nous ne mourons point jeunes. Le faix de la vieillesse leur donne de chagrin qui paroît dans tout ce qu'ils nous disent, & dont ils se ressentent les premiers. Aprés tout, il faut partager avec eux les incommoditez d'un âge qui les approche de leur fin, & qui leur fait quitter la place que nous devons occuper.

Quelque droit pourtant que la conduite severe des Vieillards leur puisse donner, de blâmer les emportemens de la jeunesse ; il faut demeurer d'accord que chaque âge a sa folie ; & qu'ils ne sont guere plus exempts d'erreur que les autres. S'il y a quelque difference entr'eux & les jeunes gens, il ne faut pas se figurer qu'elle vienne toûjours de ce qu'ils sont plus sages, c'est plûtost de ce que leur folie a changé d'objet. La plûpart desapprouvent tout ce qui se fait, moins par un principe de raison, que parce qu'ils ne le sçauroient plus faire, & n'est-ce

pas une folie achevée ? Leur folie mesme est d'autant plus ridicule & plus insupportable que c'est une folie froide & & serieuse, & toute differente de cette folie brusque & étourdie qui ne fait nulle reflexion.

Puis donc que l'on ne sçauroit se degager des erreurs qui accompagnent tous ces âges differens, il faut travailler à les corriger par la vertu, & par la religion ; & songer toûjours que l'on sera d'autant plus sage que l'on se défiera plus de soy-méme, & que l'on se croira plus fol que les autres, & par consequent plus sujet à se tromper. Il est vray que l'on ne doit point se condamner sans s'examiner auparavant. Il faut qu'une juste connoissance de ce que nous sommes precede le jugement que nous faisons de nous ; ce n'est pas assez de se connoistre par l'idée generale que nous avons des hommes. Il est juste que nous sçachions à quoy nous en tenir sur ce qui nous paroist en nous de bien ou de mal, afin que de là nous puissions prendre nos mesures, & que nous nous conduisions suivant le caractere qui nous est propre ; car si nous ne sçavions le fort & le foible qui est en nous, nous entreprendrions souvent des choses qui surpasseroient nô-

tre portée, & nous negligerions celles dont nous pourrions nous acquitter avec avantage. Mais on ne doit point se laisser aveugler par la cōplaisance que l'on a pour soy-méme, pour se justifier, & s'applaudir dans le temps que l'on accuse tout le reste des hommes; ny s'élever contre eux, & les taxer de folie par la raison que l'on n'est pas charmé de leurs erreurs, comme l'on est charmé des siennes.

FIN.

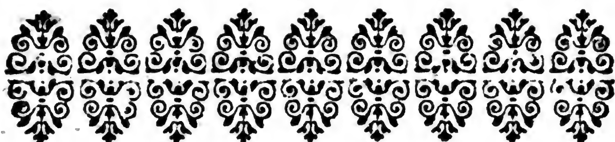


TABLE DES MATIERES.

A.

C

D

E

G.

H

I.

L

M.

O.

Q

R

S

T.

Fin de la Table.

